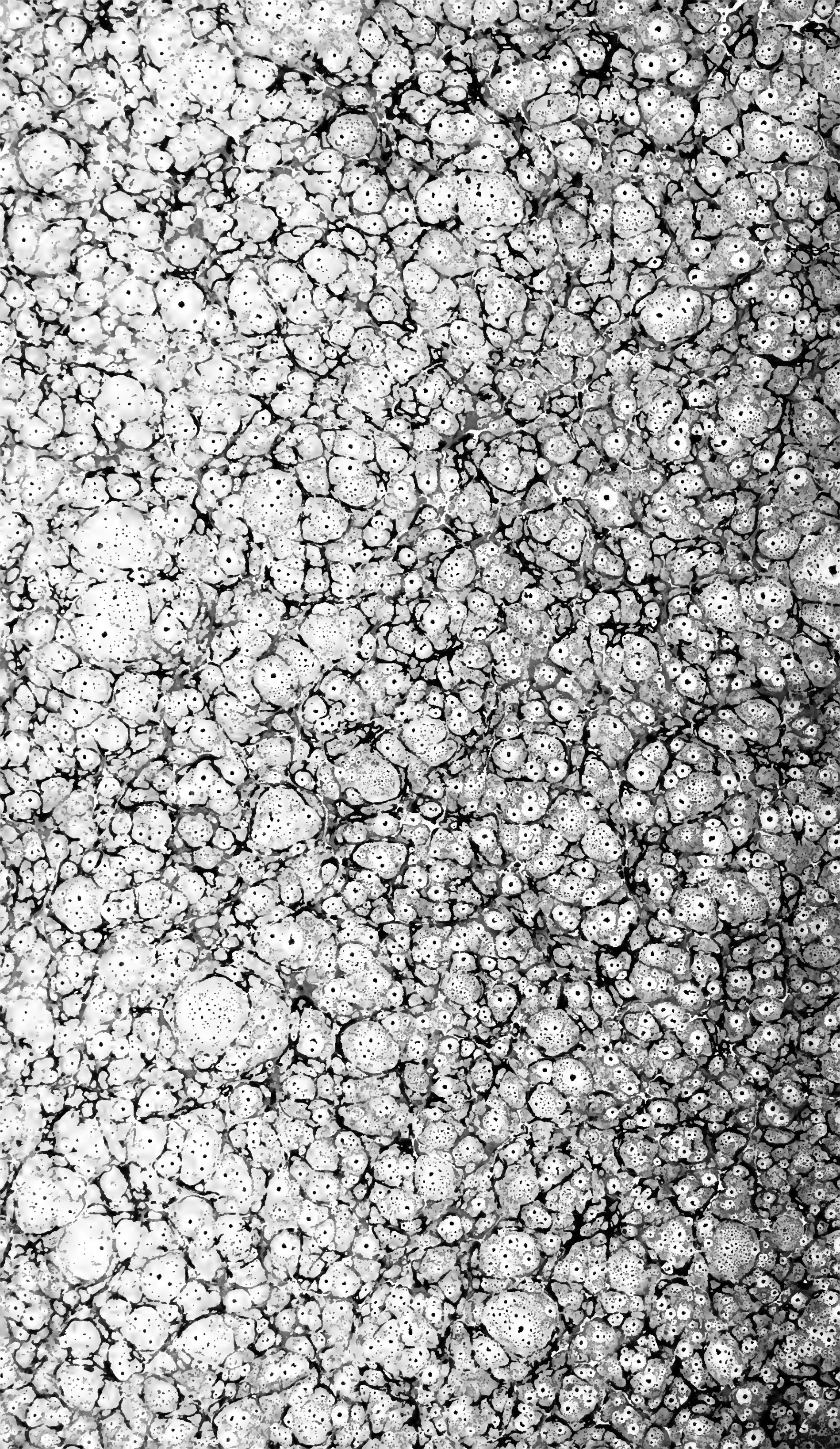
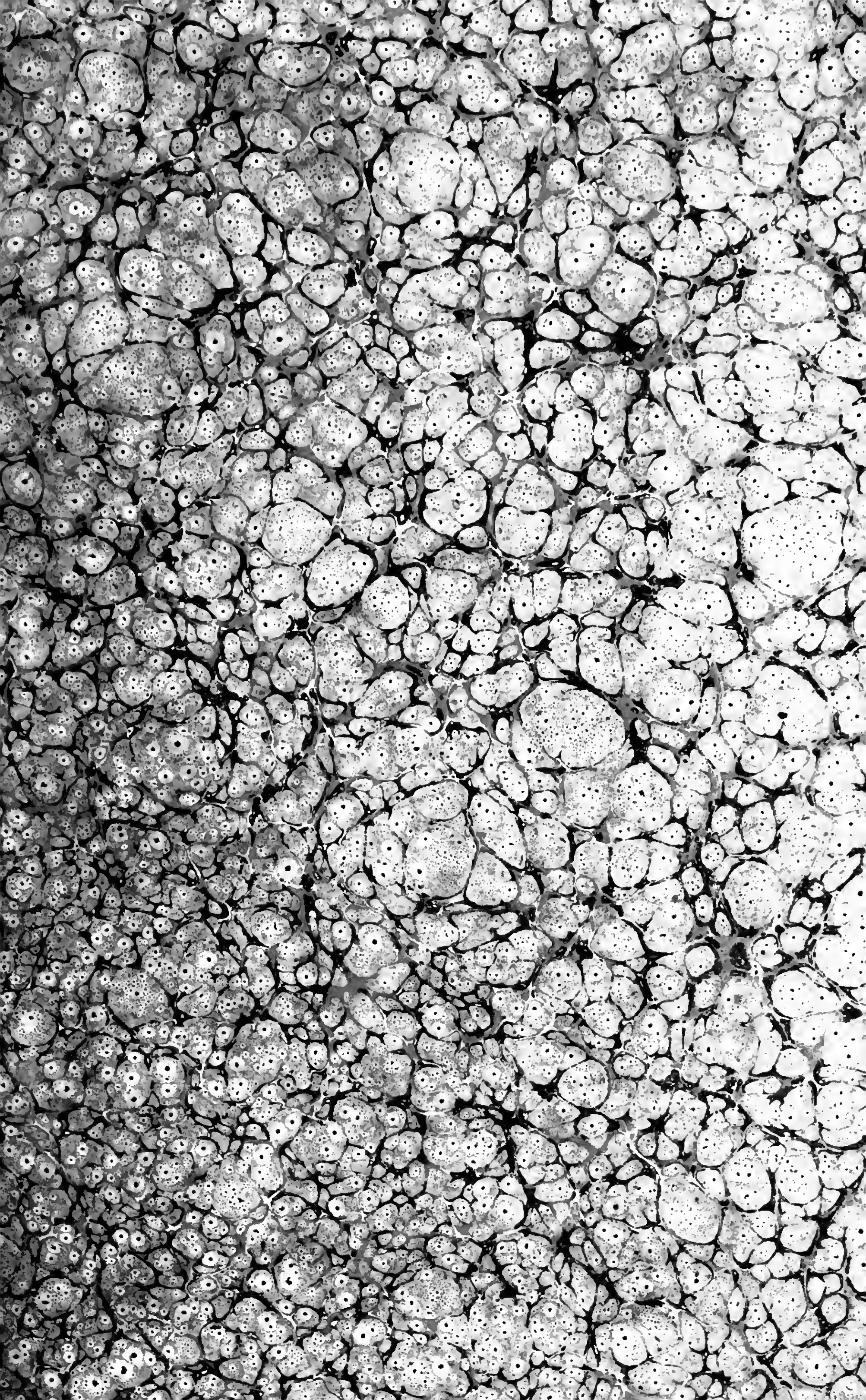






OEUVRES CHOISIES

DE M. LE MARQUIS

DE LA ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT

PARIS. — TYPOGRAPHIE MORRIS ET Cie
Rue Amelot, 64.

ŒUVRES CHOISIES

DE M. LE MARQUIS DE

LA ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT

TOME PREMIER



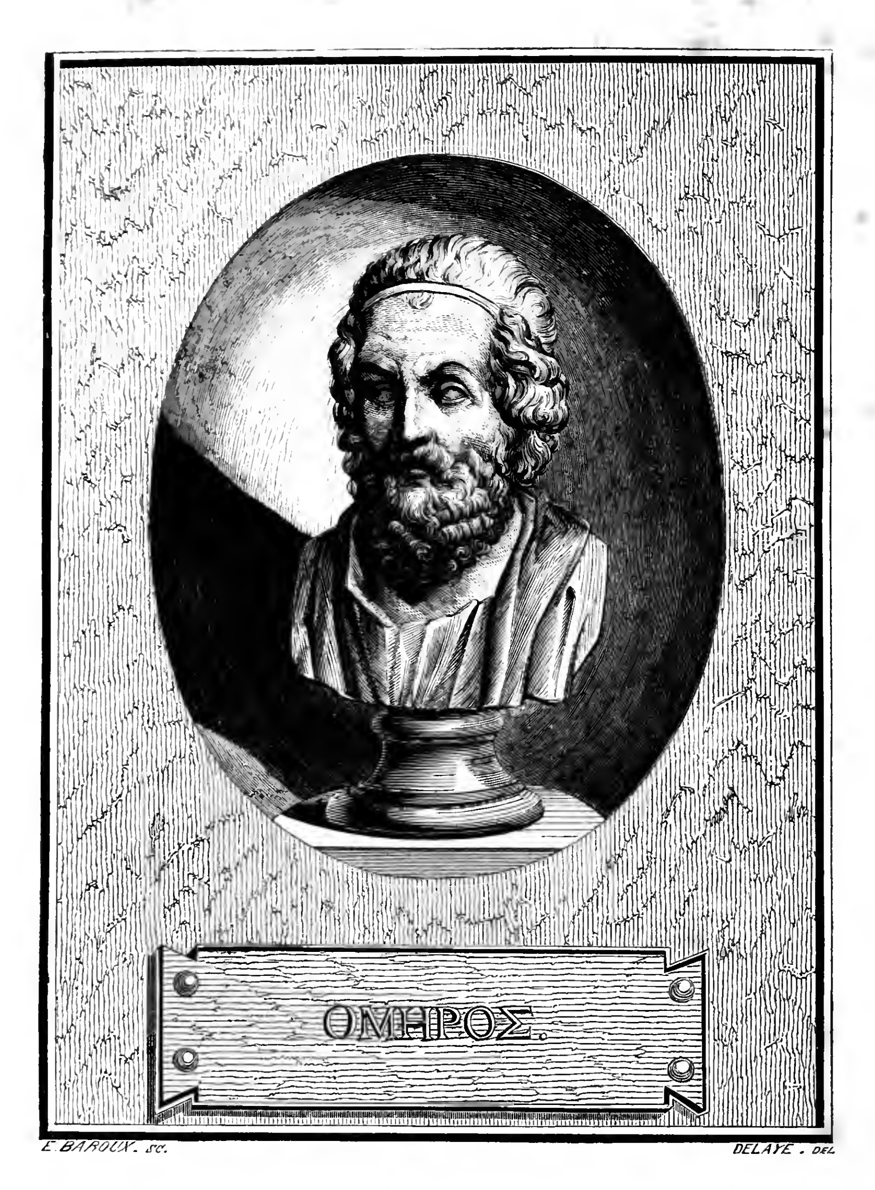
PARIS

TYPOGRAPHIE DE MORRIS ET Cie

RUE AMELOT, 64.

1858





E. BAROUX. sc.

DELAYE. del.

HOMÈRE

Saint Aubin, graveur de la Bibliothèque Royale. — 1785.

Paris.—Typ. Morris et Ce.

ACHILLE A TROIE

POËME

PRÉFACE

Cet ouvrage n'est ni une traduction ni une imitation de l'Iliade. Homère me semble intraduisible autant qu'inimitable.

Qu'ai-je donc fait ? j'ai dans ma mémoire rêvé souvent de la plus sublime des études de ma jeunesse. J'ai parcouru tour à tour, en de doux et fréquents recueillements, les impressions que les chants d'Homère m'ont fait éprouver dans mes longues veilles littéraires.

Lorsque j'eus l'idée de revenir ainsi sur mes travaux du collége, j'avais, il est vrai, grandement à choisir, soit entre Homère et Virgile comme on l'a fait tant de fois, soit en recherchant Horace, Ovide ou Lucrèce, soit aussi parmi les deux chefs-d'œuvre d'Homère ou les deux genres de Virgile.

Qui pourrait, en effet, ne pas hésiter entre la naïveté des pastorales dédiées à Mécène et les nobles récits des pérégrinages d'Énée, ou bien en comparant les peintures des grands événements de la guerre de Troie et les scènes d'une si simple sublimité dans la maison d'Ulysse.

Mais Racine, dans ses notes sur les œuvres d'Homère, a caractérisé les deux poëmes : « L'Iliade, a-t-il dit, est pour les actions publiques, comme l'Odyssée pour les affaires domestiques. » C'est là ce qui m'a décidé dans mon choix. J'ai préféré le poëme de la gloire.

Je ne me suis pas laissé arrêter par le mot de Fénelon, qui disait naïvement : « Les héros d'Homère ne ressemblent pas à d'honnêtes gens. » Je me suis enthousiasmé sans réserve des illustrations d'Achille, des nobles actions d'Hector et du dévouement d'Andromaque.

Ainsi j'ai rêvé, dis-je, des héros de l'Iliade ; et dans mes songes je ne m'arrêtais ni à la simple narration des faits racontés par Homère, ni aux seules impressions qu'il a décrites. C'étaient, pour ainsi dire, des lectures intérieures que je recommençais sans cesse, et que j'amplifiais souvent à plaisir, mais en suivant toujours les nobles pensées et les vifs transports de l'imagination d'Homère. J'ai voulu m'asservir surtout très-exactement à la peinture des mœurs des peuples de l'antiquité. J'ai prétendu, en récitant les événements illustres qu'Homère a racontés le premier, peu

de siècles après qu'ils étaient arrivés, leur conserver le caractère qu'il leur a donné.

Il est vrai que j'ai été guidé et soutenu par un sentiment presque continuel d'admiration et de ravissement ; et en reproduisant pour la troisième fois cet ouvrage, j'ose espérer qu'il sera agréable à ceux qui aiment à se rappeler les études de leur jeunesse.

Voilà pourquoi je viens leur présenter ce poëme comme un hommage que je dépose aux pieds de la statue d'Homère.



ACHILLE A TROIE

POËME

ACHILLE A TROIE

HOMÈRE

Il est un art heureux d'embellir les pensées.
Sous des rhythmes divers les phrases cadencées
Charment en même temps et l'oreille et l'esprit :
Art sublime des vers, qu'Homère nous apprit!
Soit qu'il règle les tons de la voix mesurée,
Soit qu'il borne la phrase en ses mots resserrée,
Évitant de leur choc les barbares effets,
Et souvent dans les sons se répétant exprès,
Le dieu des vers sans cesse enchante notre oreille.

Le poëte pâlit dans une longue veille;
Plus sa muse sévère enfante lentement,
Plus son vers a de grâce et s'écoule aisément.
Mais il faut que la langue aide encor son génie;
Il faut que l'instrument soit propre à l'harmonie.

Ah! la langue d'Homère, interprète des Dieux,
En parlant à l'esprit, semble peindre à nos yeux;
Homère l'a-t-il faite ou créa-t-elle Homère?

Une langue naissante est quelque temps grossière.
Pauvre à son origine, informe, sans effets,
Elle s'étend, se pare et brille en ses progrès.
Quand son génie enfin a déployé ses ailes,
En créant les chefs-d'œuvre, elle fait les modèles.
Bientôt sa pureté s'altère, se ternit;
Et malgré nos efforts, son grand siècle finit.

Rome parla d'abord la langue salienne;
Ennius adoucit sa rudesse ancienne;
Elle devint plus riche, et Virgile naquit :
L'Énéide survit à l'empire détruit.
Mais bientôt de Lucain la poétique audace
Gâta ce rhythme heureux que ménageait Horace.

Notre Gaule a de même avancé dans cet art,
Et Malherbe a poli la langue de Ronsard.
Elle acquit sous Corneille une grandeur divine,
Et Boileau l'a fixée au siècle de Racine.

O du plus grand génie ascendant merveilleux!
Le grec n'a point subi ces retards douloureux ;
Il est né riche et pur, poli, concis, rapide,
Et la langue d'Homère est celle d'Euripide.

Quel éclat a marqué la naissance de l'art!
Un misérable aveugle, un malheureux bâtard,
Errant abandonné, sans appui, sans asile,
Implorant la pitié, chantait de ville en ville :
Chaque ville à sa mort lui consacre un autel.
Son nom est inconnu, son surnom immortel ;
La gloire a recueilli l'œuvre de la misère,
Et le chant de l'aveugle immortalise Homère.

Lorsqu'on dictait déjà dans de barbares vers
Et le soin des labours et l'arrêt des pervers,
Mais que la poésie, à peine cultivée,
Était sans art, sans goût, de lois même privée,

Seul, l'art, le goût, les lois, il a tout inventé;
Il a tracé la route à l'immortalité;
Et l'univers entier, fidèle à sa mémoire,
A consacré déjà cent âges à sa gloire.

Oui, depuis trois mille ans, sur la terre illustré,
Son antique génie est devenu sacré.
Cette postérité, constamment inflexible,
Spectateur immuable et juge incorruptible,
Imprimant sur l'airain ses écrits immortels,
Trois mille fois déjà couronna ses autels.
Nul rival ne conteste un si noble suffrage;
Sa gloire est vierge encore, et partout, d'âge en âge,
Quoiqu'il soit sans patrie, et sans tombe et sans nom,
Tous les arts chaque jour célèbrent son renom.
Son laurier toujours vert, s'élevant sur nos têtes,
De ses vastes rameaux ombrage nos poëtes.

Tel l'arbre de l'Olympe entoure dès longtemps
Sa première racine au tombeau des Titans;
Et sa cime, arrondie en cent courbes immenses,
Des derniers de nos fils protégera les danses.
Mais qui résisterait à ses accents vainqueurs?
Comme il a su toujours descendre dans nos cœurs!

Né poëte, et brûlant du feu de la jeunesse,
Il chante les combats des héros de la Grèce,
Peint le fatal repos d'Achille furieux,
Et découvre aux mortels les discordes des dieux!
Mais vieux, il se consacre à chanter le vieil âge;
Il conte noblement les peines du ménage,
Nous plaignons les chagrins d'une famille en pleurs;
Sa voix nous associe à toutes les douleurs.

Ainsi, jeune et sublime, Homère élève, enflamme;
Vieux, sa muse plaintive attendrit encor l'âme;
Et du jeune poëte il joint la force et l'art
A ce doux naturel, attribut du vieillard.

Qu'un superbe Aristarque ose juger Homère,
Ou que Zoïle essaye une satire amère,
Mutilé par Lamotte, ou flétri par Dacier,
Son livre est éternel et reste tout entier.

Et moi, de son génie admirateur fidèle,
Moi, qui chéris son œuvre et qui veille avec elle,
Son livre de ma vie embellira le cours;
Je lui consacrerai les plus beaux de mes jours

Apollon, dieu d'Homère, enflamme mon génie;
Prête à mes vers sacrés ta sublime harmonie;
Que ta flamme s'allume et brille sur mon front!
Exempt dans l'avenir de mépris et d'affront,
Mon nom, aux pieds d'Homère, obtiendra quelque gloire
Sur un léger rayon volera ma mémoire;
Et la fille des Dieux, parcourant l'univers,
Aux pieds d'Homère un jour répétera mes vers.



CHANT PREMIER

ACHILLE A TROIE

CHANT PREMIER

AGAMEMNON ET ACHILLE

Dieu d'Homère, Apollon, prête-moi ton égide;
C'est toi seul que je sers, toi que je prends pour guide.
Se peut-il qu'emporté sur ton char radieux,
Le chantre des héros soit admis dans les cieux?
J'aspire à traverser cette voûte éthérée,
Dôme resplendissant de ta clarté dorée;
Je prétends contempler dans les champs éternels
L'inexorable Dieu sourd aux cris des mortels,
Et redire en chantant à la terre étonnée
Les secrets qu'à nos yeux voile la destinée.

Mais que fais-je, Apollon? quel transport insensé
Entraîne mon essor vers l'Olympe élancé?
Ah! ne m'accuse pas d'une erreur mensongère :
Ne puis-je m'élever appuyé sur Homère?
C'est lui qui tient la lyre et chante les combats,
Et qui créa des Dieux pour guider les soldats.
C'est lui qui prend les Grecs aux rives de l'Aulide,
Et sous Atride fier place Achille intrépide,
Et les menant à Troie au pied des vastes tours,
D'Hélène et d'Andromaque oppose les amours.

O Muse dévouée au chantre des batailles!
Viens aux pieds de Bellone illustrer ces murailles :
Je chante le repos d'Achille furieux,
Repos fatal aux Grecs et craint même des dieux!

La belle Chryséis gémissait prisonnière;
Son père, prêtre aimé du Dieu de la lumière,
Vieillard courbé sous l'âge et baigné dans les pleurs,
Vint aux pieds du grand Roi déposer ses douleurs.
Le respect des guerriers salua son entrée;
Le sceptre d'or pendait à sa main vénérée;
Et le sacré bandeau couronnait ses cheveux.

« Agamemnon, » dit-il, « et vous, Grecs belliqueux,
» Puissiez-vous en héros venger votre patrie!

» Mais rendez à son père une fille chérie.
» Guerriers, qui défendez contre des Dieux jaloux
» L'honneur de la famille et les droits des époux,
» A ce dieu que je sers craignez de faire injure,
» Et ne repoussez pas les vœux de la nature.
» Accueillez mon hommage, exaucez mon amour;
» O Grecs! prosternez-vous devant le Dieu du jour! »

Ah! les guerriers pieux acceptent la prière;
Mais Atride, en courroux, levant sa tête altière :
« Vieillard, » lui répond-il, « que loin de mes vaisseaux
» Le jour t'offre l'éclat de ses rayons nouveaux;
» Respecte mon pouvoir : ta fille est ma captive,
» Et le fleuve d'Argos verra devant sa rive
» Le mobile fuseau s'arrondir sous ses doigts;
» Pars : qu'Atride t'ait vu pour la dernière fois. »

Chrysès s'éloigne alors, mais enferme avec peine
Dans le fond de son âme et sa rage et sa haine;
Et relevant un front terni par les douleurs,
Il tourne vers le ciel ses yeux mouillés de pleurs :
Son regard seul aux Dieux a demandé vengeance.

A l'instant, Apollon de l'Olympe s'élance;
Son carquois agité jette au loin les éclairs,
Et d'un sinistre bruit résonne dans les airs;

Tout à coup il s'arrête, il contemple l'armée ;
Il guide d'un œil sûr une flèche enflammée ;
Et redoublant ses traits pendant neuf jours entiers,
Moissonne sans combat les plus braves guerriers.
Des chefs et soldats morts que les mourants amassent
Les restes mutilés se pressent et s'entassent,
Pendant neuf jours entiers, sur les feux dévorants ;
Et des cendres dans l'air les tourbillons errants
Du vengeur de Chrysès attestent la puissance,
Et vont des dieux cléments implorer l'assistance.

Atride assemble alors les rois, premiers soldats
D'un peuple de pasteurs entraînés aux combats.

Là, sous Agamemnon, sont les chefs de l'armée.
Nestor est le premier ; sa prudence alarmée,
Aux téméraires vœux résistant chaque jour,
Des désastres anciens sait prévoir le retour.

Près de lui siége Ulysse : habile ami d'Atride,
Son éloquente voix et le flatte et le guide.

On voit autour d'Achille Ajax impatient,
Diomède impassible et Thoas insolent ;
Antiloque, Teucer, Euryale et Sténèle,
Et Patrocle, intrépide autant qu'il est fidèle ;

Et fixant ses regards sur leurs vieux boucliers,
Achille semble dire : « Ici sont les guerriers. »

Plus loin sont les devins, les augures, les prêtres;
Là, les ambitieux, les flatteurs et les traîtres,
Et le souple Prothos, le perfide Sinon,
Et Thersite, avec art abusent de leur nom;
Tandis qu'applaudissant à leur voix inspirée,
Le faible Idoménée et le jeune Nirée,
Toujours tremblant au pied des autels protecteurs,
Prêtent leur foi candide aux oracles menteurs;

Et ces prêtres entre eux jamais ne se divisent,
Attisant en secret les discords qu'ils prédisent;
Et du conseil des rois arbitre impérieux,
Calchas semble à son gré faire parler les Dieux.

A peine sont présents tous les chefs de la Grèce,
Achille au fier Atride avec calme s'adresse :

« Roi d'Argos, » lui dit-il, « chef de guerriers vaillants,
» Se verront-ils toujours retenus dans des camps?
» Ici, de nos cités la courageuse élite,
» Sous la tente enfermée, est lentement détruite.
» Ils meurent sans combats, loin des nobles hasards,
» Frappés par Apollon, mais épargnés par Mars.

» Quittons ce bord fatal où n'est point la victoire,
» Où nos Grecs dans les feux sont entassés sans gloire.
» Les pieds foulent partout les cendres des guerriers.

» Partons, non pour revoir la Grèce et nos foyers,
» Mais pour Troie, et bravons la foudre et les tempêtes :
» N'est-ce pas le début ordinaire aux conquêtes?
» Courons où j'ai l'espoir de trouver des combats.

» S'il faut qu'un prêtre même excite des soldats,
» Soit : que l'ordre des dieux leur soit donné pour guide.
» Mais qu'on respecte au moins notre armée intrépide,
» Et qu'on ne cherche pas cet art fallacieux,
» Habile à tout prédire en des mots captieux :
» Dis-nous donc que déjà le triomphe s'apprête,
» Calchas, et sois certain que tu seras prophète. »

Calchas se lève et dit : « Mortel audacieux,
» Faible mortel, qu'es-tu sans le secours des Dieux?
» Un seul est irrité : soudain devant la terre
» Éclatent les éclairs et roule le tonnerre.
» Noble fils de Thétis, il te ferme les eaux,
» Il ordonne à la mer d'arrêter tes vaisseaux.
» On voit de trente rois la belliqueuse armée,
» Sans gloire et sans combats, sur les feux décimée ;
» Voilà le châtiment qui vous fut annoncé ;

» Grecs, apaisez le dieu que vous avez blessé ;
» Mais puis-je sans terreur vous montrer le coupable?

— « Parle ! » s'écrie Achille; « est-il si redoutable?
» Augure, ose accuser Atride, Ajax ou moi ;
» Je réponds de tes jours, va, parle sans effroi. »

— « Oui, » reprend-il, « je dois à mon saint ministère
» D'accuser d'un grand roi l'imprudente colère,
» Qui d'un père et d'un prêtre a repoussé les cris,
» Et d'une humble captive a refusé le prix. »

— « Ah! c'est moi, » dit Atride, « et je connais ta haine,
» Téméraire vieillard, qui sans cesse me gêne.
» Jusqu'à quand faudra-t-il que, seul entre les rois,
» J'éprouve les arrêts de ta sévère voix?
» J'aperçois chaque jour combien avec adresse
» On cherche à m'enlever l'estime de la Grèce;
» Et ceux qui sont jaloux de mon autorité
» Voudraient-ils démentir même ma piété?

» Je suis fidèle aux Dieux, et mon cœur les adore;
» Même étant malheureux, je les respecte encore,
» Instruit que la douleur, qu'ils tiennent sous leurs mains,
» Peut toujours, à leur gré, croître aux cœurs des humains.
» Je ne veux pas longtemps exciter leur colère;

» Je rendrai Chryséis, quoiqu'elle me soit chère,
» Et pourtant vous savez que je ne la dois pas;
» Car je l'ai bien conquise au milieu des combats.
» Mais si je cède aux Dieux, je résiste à l'offense;
» Serai-je donc ici le seul sans récompense?
» Non, que le choix des rois prépare un autre prix,
» Ou j'irai près d'Achille enlever Briséis. »

— « Viens, » répond le guerrier, « ô mortel plein d'audace
» Ose donc essayer d'accomplir ta menace!

» Mais que dis-je? longtemps j'ai souffert ton pouvoir;
» J'ai même loin sous toi consenti de m'asseoir;
» J'ai suivi sur tes pas les combats et les fêtes;
» C'est avec mes exploits que tu fis tes conquêtes;
» J'ai vaincu pour toi seul, et j'eus les derniers prix!
» Briséis, elle-même, essuya tes mépris!
» Tu veux me la reprendre, et que je reste encore!

» Que m'ont fait ces Troyens que Ménélas abhorre?
» Osèrent-ils jamais outrager mon honneur?
» M'osèrent-ils braver? ont-ils ravi ma sœur?
» Ils n'ont point ravagé mes fertiles campagnes;
» Le sable des déserts, la chaîne des montagnes,
» Et les rocs et la mer séparent nos États;
» Mes aïeux n'ont jamais aperçu leurs soldats;

» Jamais mes descendants ne craindront leurs batailles.
» Et pourquoi donc irais-je attaquer leurs murailles?
» Non, non, je jure aux Dieux, par ce sceptre sacré,
» Qui ne fleurira plus de son tronc séparé,
» Sceptre que Jupiter a consacré lui-même
» Comme un noble attribut du monarque suprême,
» Serment terrible à tous, serment vengeur pour moi,
» Je jure que jamais je ne vaincrai sous toi. »

— « Fuis, crie Agamemnon, fuis la guerre et la gloire,
» Assez d'autres sans toi volent à la victoire!
» Ah! fuis sur tes vaisseaux, fuis avec tes guerriers.
» Assez d'autres sans toi cueilleront les lauriers. »

Tous se lèvent alors ; le vieux Nestor s'écrie :
Il invoque les dieux, l'honneur et la patrie;
Achille furieux ne l'a pas écouté,
Mais à peine en sa tente à son fer s'est jeté,
Il l'a brisé!

Qui donc se présente à sa vue?
C'est Briséis.

On sait qu'ouvrière assidue,
Sur le seuil du palais, elle orne sous ses doigts
Les élégants tissus préparés pour les rois,

Dont l'éclat, sur les chars roulant sur la poussière,
Semble braver les traits lancés dans la carrière.
Elle l'a vu passer d'un pas précipité,
Sombre, pâle, défait presque autant qu'irrité;
Soudain elle se lève et s'empresse à paraître,
Espérant adoucir le courroux de son maître.
« Il prétend, dit Achille, il prétend l'enlever,
» Briséis, ma captive! »

Il ne peut achever;
Il ne l'a pas nommé, cet imprudent Atride;
Et Briséis s'étonne et pâlit.

Mais, timide
Et muette, et devant son maître impétueux
Conservant son maintien toujours respectueux,
Elle tremble et se tait.

« Qu'il vienne donc lui-même, »
Ajoute le guerrier, « prendre celle que j'aime.
» Qu'il vienne! Briséis, attends-le sans effroi :
» Que j'aurai de plaisir à le voir devant moi! »

Mais la jeune captive est triste et soucieuse :
« Qu'as-tu donc? » lui dit-il, « n'es-tu pas glorieuse
» Qu'Atride ose à mes bras prétendre t'arracher?

» Oui, je l'attends, je veux le laisser approcher;
» Je suis heureux qu'enfin cet Atride me brave. »

— « Souviens-toi qui je suis : qui je suis? une esclave! »

— « Mais l'esclave d'Achille. »

— « Elle n'a point de droits.
» Nous sommes humblement soumises à vos lois.

» Heureuse en sa maison, l'épouse légitime
» Peut aimer son époux sans réserve et sans crime;
» Toujours, même loin d'elle, il est son sûr appui;
» Elle a des titres saints et n'appartient qu'à lui.

» Nous, suivant tour à tour les maîtres de la terre,
» Et souvent vil rebut du butin de la guerre,
» Un vainqueur, qui toujours nous doit être étranger,
» Nous prend ou nous achète et peut nous échanger;
» Il nous reçoit sans joie et sans amour peut-être;
» Nous n'avons pour époux et pour amant qu'un maître. »

— « Ah! je suis étonné d'avoir pu t'écouter, »
Dit Achille. « Qui donc oserait t'insulter?
» Depuis que je te vis captive dans Lyrnesse,
» Ne t'ai-je pas toujours exprimé ma tendresse?

» Esclaves, votre sort n'est-il pas assez doux?
» L'épouse légitime est jalouse de vous,
» Et, seule, dans l'oubli languit abandonnée;
» Elle éteint dans les pleurs les feux de l'hyménée;
» Telle gémit souvent l'épouse d'un guerrier.

» Mais vous, vous, que Vénus semble nous confier
» Exprès pour exciter les flammes les plus vives,
» Ce n'est que de l'amour que vous êtes captives.
» Je saurai le prouver bientôt au roi des rois. »

— « Non, » répond-elle, « non; daigne entendre ma voi
» Et permets qu'humblement j'invoque ta sagesse;
» Ton devoir est ici le salut de la Grèce. »

— « Quoi! tu veux... » — « Que tu sois prêt à sacrifier
» Une injure au pays qui t'a fait son guerrier;
» Préfère ta patrie à ce roi qui te brave :
» Tu ne combattras pas pour l'amour d'une esclave! »

— « Faut-il que je te cède? et veux-tu me quitter? »
— « Oui, devant l'ennemi ne dois-tu pas rester?
» Et ne sommes-nous pas attachés tous à Troie
» Comme l'aigle au vautour qu'il choisit pour sa proie?
» Et n'avons-nous pas tous nos affronts à venger
» Sur les débris des tours qu'Hector veut protéger?

» Que t'importe d'un Grec l'injure passagère?
» Le grand Hector est seul digne de ta colère;
» As-tu donc oublié qu'il prétend t'égaler? »

C'est son propre courroux qu'elle vient d'exhaler.
Toujours quand on conseille, on pense à soi sans doute.
Aussi dit-elle encore au maître qui l'écoute :
» Que serais-je sans toi? Ce guerrier d'Ilion
» Sacrifia mon sang à son ambition.
» N'a-t-il pas de l'armée écarté mon vieux père,
» Qui mourut me laissant tremblante et prisonnière?
» Toi seul pris soin de moi ; mais il te reste encor,
» Après m'avoir sauvée, à me venger d'Hector. »

— « Quoi! tu veux que d'Atride encourageant l'audace, »
Répond-il, « je te livre à sa vaine menace,
» Et qu'il soit satisfait? » — « Tu peux le contenter ;
» Ah! je saurai toujours me faire respecter :
» Je te vois chaque jour fier, superbe, indocile;
» J'emprunte quelque chose à la grandeur d'Achille;
» J'ai pris dans ton amour un orgueil indompté,
» Et nul homme, nul Dieu ne vaincra ma fierté. »

Elle dit; le guerrier réfléchit et s'étonne;
Parfois à son courroux Achille s'abandonne,
Et parfois son amour revient à son pays;

Et les Grecs seront-ils délaissés et trahis?
Il songeait.

Tout à coup se présente Eurybate;
Il tremble. Achille est calme, et ce respect le flatte.
« Approche, » lui dit-il, « viens, ministre d'un roi
» Qui va perdre les Grecs pour se venger de moi.
» Il ose demander qu'Achille la lui livre,
» Briséis, sa captive! » — « Attends, je vais te suivre, »
Dit-elle au messager. « Toi! toi! » dit le guerrier.
« Ah! plutôt... » — « C'est à moi de me sacrifier, »
Dit-elle, « je le veux. Je te suis, Eurybate;
» Marchons. »

Et c'est ainsi que sa grandeur éclate.
Il faut bien lui céder; et son maître attristé
Sent qu'il doit l'égaler en magnanimité.

« Eh bien! je rends, » dit-il, « ma généreuse esclave.
» Mais je serai vengé. Vois comme un soldat brave
» Garde envers son pays les plus pieux respects.
» Héraut, sois mon témoin devant les Dieux des Grecs.
» Lorsque Hector fera fuir ces rois que j'abandonne,
» Tu diras qu'un affront jamais ne se pardonne;
» Et je verrai sans honte Ilion menaçant,
» Et son Hector vainqueur, lorsque Achille est absent. »

Il dit; et Briséis part triste, mais tranquille :
Les Grecs rendent hommage à l'esclave d'Achille!

Et lui, sombre, agité, suit la rive des mers;
Il aime Briséis, et la voit dans les fers;
Il se laisse enlever sa captive outragée;
Elle souffre : il la plaint sans qu'elle soit vengée!
La rage le dévore; il pleure!

O Dieu vengeur!
Il t'implore, affaissé dans son courroux rongeur;
Et lorsque sa vengeance est encore impossible,
Il pleure.

Aussi jamais il ne fut plus terrible!

Mais l'Olympe s'éclaire et les Dieux sont fléchis.

Atride satisfait a rendu Chryséis;
Déjà s'enflent les flots; déjà les vents propices
Soulèvent des vaisseaux les voiles protectrices.
L'airain de la victoire est prêt à retentir;
Vers le champ des combats tous les Grecs vont partir.

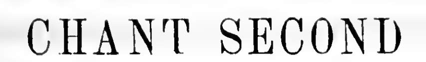
Achille seul retient ses ancres immobiles;
Pour venger son honneur ses guerriers sont tranquilles.

Bientôt il se souvient que les Dieux de Thétis,
Lorsqu'à peine il s'armait, ont offert à son fils
Une gloire éternelle acquise en peu d'années,
Ou de suivre inconnu ses longues destinées;
Il a choisi la gloire!

Et pourtant que fait-il?
Il n'a plus devant lui ni lutte ni péril.

Toute l'armée est prête à voler aux batailles;
Ira-t-il s'enfermer paisible en ses murailles?
Quand les Grecs aux Troyens prodiguant le mépris,
Vont proclamer d'avance Ilion déjà pris,
Et de ses rois vaincus la fuite et l'épouvante,
Achille reste seul, désarmé, sous sa tente!
Quels sont donc les destins qui doivent s'accomplir?
Il a choisi la gloire : il tremble de vieillir.





CHANT SECOND

ACHILLE A TROIE

CHANT SECOND

RÉVOLTE DES GRECS

O divine Clio, toi seule les renommes
Les fastes de la terre et les siècles des hommes!
Toi seule, sentinelle au passage des ans,
Tu gardes les parvis du vieux temple du temps!
Mais souvent infidèle et quelquefois injuste,
Tu sembles au hasard guider ta plume auguste;
Et je n'ai jamais vu devant tes yeux encor
La vérité sévère ouvrir son livre d'or.

Honneur à qui n'offrit sous ton prisme magique
Des héros fabuleux la gloire fantastique
Que pour faire éclater, en modèle à nos fils,
Celle de nos aïeux, protecteurs du pays!
Trop heureux l'homme encor si, cachée en tes songes,
La vertu s'entourait du voile des mensonges,
Et si, du temps qui fuit conservant les leçons,
Tes fastes instruisaient les jeunes nations!

Ah! voilà pour les Grecs un châtiment céleste :
Cette désunion leur doit être funeste.
On voit dans les périls, à chaque instant croissants,
Que la discorde nuit aux rois les plus puissants.

Tandis qu'Achille veille en ses tristes pensées,
Et, seul, laisse éclater ses fureurs insensées,
Atride sur son lit s'est jeté tout armé,
Et soudain ferme l'œil, satisfait et calmé.

Hécate! prête-nous un voile tutélaire
Que ne pénètre pas l'œil faible du vulgaire.
Déjà de ce grand roi tu troubles le repos;
Un songe a pris les traits du vieillard de Pylos;
Et sa voix retentit sous la tente d'Atride :
« O roi, » dit-il, « les Grecs dorment sous ton égide,
» Et tu ne veilles point! Il est temps de partir;

» Aux craintes de Vénus voudrais-tu compatir?
» Quand l'Olympe s'oppose à des amours coupables,
» Ne laisse pas languir les destins favorables;
» Cours, les Dieux sont amis. » Puis il fuit dans l'Éther.

Agamemnon s'éveille, heureux, ardent et fier.
Aveugle! il compte vaincre; il ordonne et l'aurore
Des hérauts de son camp entend le cri sonore.

A peine la déesse, en s'élevant aux cieux,
De sa robe d'azur offrait l'hommage aux Dieux,
Jeune, modeste et pure, attirant auprès d'elle
Du monde renaissant la lumière nouvelle :
Déjà la voile est prête, et les vaillants soldats
Font éclater en chœur les hymnes des combats.
Noble espoir! on s'agite, on se presse, et la gloire
Est d'être les premiers armés pour la victoire.

Tels ces peuples nombreux d'Hymette et de Thymbré
Sous les bosquets fleuris ont soudain murmuré;
Ils s'appellent, et tous à la fois se répondent;
Ils tournent pour se joindre et leurs rangs se confondent.
Mais ils ont annoncé le butin des combats;
Leur armée en bataille unit tous les soldats;
Ils volent, et, chantant l'espoir de la journée,
Vont détruire les fleurs du printemps de l'année.

Ciel! tout à coup les Grecs suspendent leurs transports
On crie : « Achille absent! » et soudain les plus forts
Ont senti leur courage affaibli dans leurs âmes :
« Achille, et devant lui portons glaives et flammes;
» Point d'Achille, la paix, et ramenons nos dieux
» Sous l'abri protecteur du toit de nos aïeux;
» Point de succès, de gloire et d'honneur sans Achille

Bientôt croît la révolte, et l'armée indocile
Veut fuir; le Grec, couvert de l'airain des guerriers,
Retournera vieillir tranquille en ses foyers!
Que Thersite est content, et quelle est son audace!
Il insulte les rois, les brave, les menace,
Et, marchant le premier des Grecs épouvantés,
Il se croit chef puissant de guerriers indomptés.
Entouré de soldats, c'est lui qui les harangue;
Son œil louche et hagard semble exciter sa langue.

« Que veut Agamemnon? » dit-il ; « la guerre, hélas!
» Il brave les dangers, lui qui ne combat pas.
» Qui l'a fait notre chef? le meurtre de sa fille.
» Sa fière ambition a trahi sa famille.
» Que sommes-nous? Calchas conçoit-il un dessein,
» Minerve sort des cieux et descend dans son sein.
» Veut-il perdre sans crainte un homme exempt de crim
» Jupiter foudroyant demande une victime;

» Et le prêtre toujours sait montrer à nos yeux
» La vengeance du prêtre écrite dans les cieux.

» Voici, » dit-il encore, « Ulysse qui m'étonne!
» Lorsque depuis dix ans la trompette résonne,
» Il ose suivre enfin les derniers de nos rangs.
» Comme il s'épouvantait de nos combats sanglants,
» Lorsque, habile insensé, roi laboureur d'Ithaque,
» Il feignit sous le soc d'écraser Télémaque!

» Soldats, tels sont nos chefs. Qui donc est digne encor
» De guider notre ardeur contre le fier Hector?

» Ajax? Brave guerrier, mais ennemi féroce;
» Sa défaite est terrible, et sa victoire atroce.
» Il méconnaît les Dieux et brave le Destin;
» Et ce roi belliqueux n'est qu'un soldat mutin.
» Il n'est plus de Troyen dont je craindrais l'audace,
» O Grecs, s'il triomphait chaque fois qu'il menace!

» Diomède, à son tour, va-t-il nous commander,
» Lui qui cherche toujours un ami pour l'aider,
» Lui qui ne combat pas sans qu'un dieu le protége?

» Mais que vois-je? Ici même, en tête du cortége,
» Nestor vient-il aussi? Nestor est-il armé?

» Hector craindra sans doute un soldat consommé,
» Courbé sous le fardeau de son expérience;
» Et dans les longs récits de sa vieille éloquence
» Trouverons-nous l'espoir d'endormir l'ennemi?

» Achille, Achille, seul, hélas! est endormi;
» Son courage repose, et nous irions combattre!
» Non, Atride: un Troyen vaincrait seul contre quatre;
» Mais lorsque Achille excite et presse de la voix,
» Atride, un Grec vaincrait dix Troyens à la fois. »

Il ajoute bientôt : « Quel triomphe s'apprête?
» Une femme, telle est notre digne conquête!
» Quand le bon Ménélas daigne encore aujourd'hui
» Reprendre la beauté qui ne veut pas de lui,
» Sommes-nous les gardiens des femmes infidèles? »

A ce discours fatal, éclatent les rebelles;
Partout il retentit le long cri du retour;
Partout renaît l'espoir de hâter ce beau jour,
Ce jour du sacrifice aux dieux de la patrie.
On retourne la poupe; elle n'est pas fleurie;
Mais l'honneur est de fuir, et courbés sur les eaux,
Tous pressent à l'envi le départ des vaisseaux.
Jamais sur le Pirée, atelier des conquêtes,
Athènes n'a soudain vu tant de voiles prêtes.

Ulysse, tristement l'œil fixé sur les flots,
Immobile, tenait ses ancres en repos;
La douleur qui l'accable est muette et profonde.
Les vaisseaux détachés déjà tremblent sur l'onde;
Et les Grecs subiraient ce cruel déshonneur!
Il a jeté sa pourpre, et court, souple orateur,
Au ton du soldat brute abaisser la sagesse.

« Tu pars? vas-tu compter tes exploits dans la Grèce?
» Toi, tu cherches ta femme : elle a dix ans de plus;
» Tes enfants, il en est que tu n'as jamais vus;
» Mais tu les couvriras des lauriers de ta gloire;
» Ils seront, diras-tu, les fils de la victoire.

» Hélas! si les Troyens s'étaient moins défendus,
» Que de plaisirs plus doux nous eussent attendus!
» Bacchus ranimerait nos faces réjouies;
» Nous serions consolés de nos femmes vieillies;
» Et captives dix ans, par un siége si long,
» L'amour a préparé les filles d'Ilion. »

Il étonne; la foule, encor trop animée,
Se presse, tourne, écoute; elle sera calmée.

Lorsqu'il a vu l'effet de ses premiers discours :
« Reconnaissez Ulysse, et même à ses détours, »

Dit-il ; « les dieux pour vous enfantent des miracles ;
» Ingrats, souvenez-vous de nos plus chers oracles.

» Jadis au port d'Aulis, à l'arbre de Pallas,
» J'avais avant l'aurore assemblé mes soldats,
» Et j'offrais l'hécatombe à la chaste déesse,
» Lorsqu'un monstre affamé, caché sous l'ombre épaisse
» S'élance tout à coup et s'attache aux rameaux,
» Et dévore à nos yeux huit innocents oiseaux,
» Jeunes, couverts encor de l'aile de leur mère,
» Qui, plaintive et tremblante, expire la dernière.

» Mais à peine elle meurt, et le monstre déjà
» N'est plus qu'un marbre noir que Pallas anima,
» Et sur qui l'avenir, parcourant neuf années,
» Inscrit en lettres d'or nos tristes destinées.

» Calchas nous expliqua l'ordre fatal des Dieux :
» Neuf victimes, neuf ans de travaux périlleux ;
» Le dixième est illustre et doit conquérir Troie. »
Il dit. Le peuple entier pousse des cris de joie.

Ulysse voit alors qu'il est temps de punir :
« Viens, Thersite, » dit-il ; « j'ai peine à retenir,
» A ces lâches accents d'une injure grossière,
» Les premiers mouvements de ma juste colère.

» Viens, parleur dont la langue ose atteindre les rois;
» Je t'avertis ici pour la dernière fois.
» Je suis prêt à venger ces guerriers que tu braves;
» Si je t'entends encor, j'appelle mes esclaves,
» Et soudain sur tes reins leur fouet ensanglanté
» Va graver un affront trop longtemps mérité. »

Mais déjà de son sceptre il le frappe lui-même.
L'infâme, sous les coups alors tremblant et blême,
Lui naguère insolent, à présent suppliant,
N'ose plus que gémir et pleurer en criant;
Et lorsque sur son dos il leur montre sa plaie,
Il entend les éclats des soldats qu'il égaie.

« Au combat, dit Atride, invoquons le dieu Mars,
» Et de Troie en ce jour saluons les remparts.

» Un songe bienfaisant m'a promis la victoire,
» Que les Grecs à l'envi se disputent la gloire;
» Qu'ils soient fiers de combattre et qu'ils apprennent tous
» Que si de mon pouvoir j'eusse été plus jaloux,
» La révolte amenait un châtiment terrible.

» Mais j'en fais le serment à Bellone invincible :
» Dès qu'un premier soldat n'aura point obéi,
» Grecs, nous le punirons en combattant sans lui. »

A ces mots, le grand roi se retire en sa tente;
On ne veut pas longtemps le laisser dans l'attente;
Auprès de leurs coursiers qu'ils pressent de la voix,
Les Grecs impatients s'arment tous à la fois.

Cependant que feront à présent les augures?
Et quoique déjà même aient cessé les murmures,
Les prêtres sont prudents et les dieux n'ont rien dit.
Calchas est immobile, incertain, interdit :
Il n'ose près d'Atride annoncer la défaite;
Il n'ose sans Achille annoncer la conquête.

Il parle enfin : « Les dieux sont encore muets, »
Dit-il, « et Jupiter retarde ses arrêts.

» Grecs, au seul mouvement de sa tête immortelle,
» Tombe le peuple entier à genoux devant elle.
» Offrez avec respect votre courage aux Dieux,
» Méritez la faveur de vaincre sous leurs yeux;
» Et de sa piété que la Grèce soit fière!
» Adressons-leur ensemble une sainte prière! »

Aussitôt les guerriers s'étendent devant lui;
Tous sont impatients de l'entendre aujourd'hui;
Et sa voix solennelle à l'accent prophétique,
Du temple orné de fleurs va remplir le portique :

« Jupiter, roi des Dieux, et père des mortels;
» Dieu terrible aux combats, protecteur aux autels,
» Viens, souris à nos vœux, accueille nos hommages.

» Vois que depuis neuf ans, de rivage en rivages,
» Parmi l'été brûlant et le froid des hivers,
» Les Grecs impatients sont errants sur les mers;
» Et le plus saint devoir anime leur colère :
» Il faut venger l'hymen et punir l'adultère.

» Vois se réjouir Troie, asile des amours,
» Quand Neptune nous tient éloignés de ses tours,
» Et ne nous permet pas, lorsque Mars nous menace,
» D'arriver jusqu'à lui pour le voir face à face.

» Laisse-nous donc au moins atteindre enfin les bords
» Où sont ses défenseurs, et ses dieux et ses forts!
» Laisse des Grecs armés accourir les cohortes,
» Les robustes soldats rompre les vastes portes,
» Et tous se proclamer conquérants à la fois.

» Entends les chars vainqueurs sur les marbres des rois;
» Vois les coursiers des Grecs, dont la crinière fume,
» Jeter sur les vaincus la poussière et l'écume.
» Vois tomber les héros, les tours crouler soudain,
» Le feu dévorer l'or, le fer briser l'airain,

» Et le soleil sanglant fuir, se cacher sous l'onde,
» Et l'embrasement seul rendre le jour au monde! »

Ah! ce noble tableau des triomphes guerriers,
Ces beaux succès offerts aux fronts ceints de lauriers
D'une nouvelle ardeur ont armé le courage.
Tout Grec veut des Troyens faire un vaste carnage;
Et lorsque l'un par l'autre ils s'enflamment encor,
Tout Grec se croit Achille, et veut combattre Hector.



CHANT TROISIÈME

ACHILLE A TROIE

CHANT TROISIÈME

ARRIVÉE A TROIE

Est-il un sentiment plus triste, plus pénible,
Que la douleur qu'inspire une guerre terrible,
Quand deux peuples voisins, nés des mêmes aïeux,
Arment en même temps leurs soldats et leurs dieux?
Cet amour des humains qui doit charmer la terre,
Qui doit naître avec nous dans le sein d'une mère,
Et briller dans nos yeux aussitôt que le jour,
Est-il si vite éteint, ce fraternel amour?

Et le jeune homme, ardent dès qu'il sort de l'enfance,
Le jeune homme, guerrier dès qu'il pèse la lance,
Sacrifie à l'honneur les douceurs du repos,
Pour suivre dans le sang les traces des héros.

Les Dieux même, les Dieux, ces maîtres de la terre,
Ordonnent tour à tour et la paix et la guerre;
Fiers d'attaquer les rois, de troubler les États,
Ils guident les mortels à d'illustres combats;
Et toi seule, Vénus, armes la Grèce et Troie:
Jupiter t'a permis une imprudente joie.

Deux déesses, Vénus, en vain t'ont disputé,
Au pied du mont Ida, le prix de la beauté;
A ton aspect, saisi d'un charme qui l'entraîne,
Pâris t'offre la pomme, et tu lui rends Hélène.
Déjà depuis neuf ans, éloignant des combats
Agamemnon, Achille, Ulysse et Ménélas,
Tu les traînes errants sur la vague agitée;
Échappés avec peine à la mer irritée,
Ils n'ont pas encor vu la terre des Troyens:
Les murs sacrés de Troie ont des dieux pour gardiens.

Neptune et Mars, unis au dieu de la lumière,
De Junon, de Minerve enchaînent la colère;
Et le grand Jupiter place au sommet d'Athos

Cette balance d'or, consacrée aux héros,
Où, fidèle à ses lois, l'éternelle sagesse
Joint des poids inégaux, et, les mêlant sans cesse,
Abaisse sous ses pieds ou relève à ses yeux
Les désirs des mortels et les desseins des Dieux.

C'est là, là, nous dit-on, que de sa main puissante
Un seul doigt vient peser sur la terre tremblante,
Et dominant les fronts affaissés sous ses pieds,
Les tient fiers quelquefois, souvent humiliés,
Et tour à tour couverts sous une ombre funeste,
Ou parés de l'éclat de la clarté céleste.
Il veut, avec caprice, ordonner nos destins;
Il veut que nos esprits soient toujours incertains.

Mais aujourd'hui ce dieu ne songe pas encore
Aux terribles débats annoncés à l'aurore;
Les hommes vont eux-mêmes ouvrir le noble champ
Où la mort vient déjà s'asseoir au premier rang :
« Il est temps, » disent-ils, « de commencer la lutte. »
Quand rien n'annonce encor le triomphe ou la chute,
Les guerriers des deux parts veulent se mesurer,
Troie attend, et la Grèce est prête à se montrer.

Déjà les jeunes Grecs, repentants et dociles,
Font arrondir les vents sous les voiles mobiles;

Le signal du départ retentit sur les eaux;
Les soldats en chantant montent sur les vaisseaux,
Et, voguant d'île en île, en cette mer fleurie,
Chacun d'eux en passant reconnaît sa patrie.

« Salut, » dit-on, « salut à l'archipel aimé,
» A ces voûtes où croît le myrte accoutumé
» Qui, jetant sur les prés un jeune et doux feuillage,
» Couronne de ses fleurs les fêtes du village ! »
On voit sur cette rive un rocher dominer
Qui nous montre l'écueil dont il faut s'éloigner ;
Et c'est là que la nuit on le gravit encore,
Curieux d'assister au lever de l'aurore,
Et de voir le soleil, sortant du sein des mers,
De ses rayons nouveaux rajeunir l'univers.

Mais lorsque l'on parvient aux confins de l'Asie,
Plus de feuillages verts, plus de fleurs d'ambroisie ;
Sable aride qu'Eurus vient souvent agiter,
Et des peuples guerriers peuvent seuls l'habiter.
C'est bien là qu'on devine une terre ennemie.
Il semble voir ici la nature endormie,
Oubliant ses devoirs, inerte à ses travaux,
Laissant croître au hasard les sauvages pavots,
Affaisser tristement sa tête appesantie,
Sans pouvoir ranimer sa force anéantie.

Comme on peint Encelade avec ses compagnons,
Tous étendus ensemble, écrasés sous les monts,
Contraints à sommeiller sous cette énorme masse
Dont leur souffle étouffé n'atteint pas la surface :
De même, sous la grève et sous les vastes rocs,
La séve est impuissante à traverser ces blocs
Qu'un Dieu tient attachés sur la terre de Troie ;
Et le germe enchaîné ne trouve point de voie
Pour porter sur les champs la verdure et la fleur ;
Et ce sol vierge encore a toute sa pâleur.

Oui, c'est là pour les Grecs une terre ennemie ;
La haine dans les cœurs en est plus affermie.

Mais la flotte, voguant vers le Xante irrité,
Brisant les derniers flots du fleuve épouvanté,
S'arrête enfin aux bords d'où l'œil découvre Troie.
Alors croissent encor l'espérance et la joie.

Tel qu'un chasseur, errant à travers les sillons,
Parcourant les rochers, traversant les vallons,
Sondant les longs détours des forêts les plus sombres,
Cherche le loup prudent qui se couvre des ombres,
Et jette un cri d'espoir aussitôt qu'il atteint
Quelques débris cachés de son dernier butin :
Tel Ménélas ardent pousse un cri d'allégresse.

Diomède partage une si noble ivresse :
« La voilà donc, » dit-il, « la superbe Ilion,
» Dont la plaine s'étend au bout de l'horizon,
» Où les rochers hardis, entassés sur les cimes,
» Élèvent leurs remparts au-dessus des abîmes. »

— « Oui, je vois, » dit Ulysse, « et les rocs et les tours
» D'où l'œil peut suivre au loin deux fleuves en leurs cou
» D'où les guerriers, soumis à leurs généreux maîtres,
» Protégent sans effroi les tombeaux des ancêtres ;
» Les voilà les remparts défendus par Hector. »

Agamemnon muet les écoutait encor :
« J'aperçois, » leur dit-il, « au milieu de la plaine,
» Entre les rocs aigus la colline lointaine
» Dont la pente adoucie et fertile en lauriers
» Offre une route ouverte aux valeureux guerriers. »
Il a dit, et commande, et les vaisseaux s'arrêtent ;
A descendre à la terre en hâte tous s'apprêtent.

Mais un fils de Priam, le jeune Polytès,
Debout sur le tombeau du brave Ésyétès,
Observait les desseins des flottes ennemies.
Dès qu'il vit sur ces bords les ancres affermies,
Il courut au monarque annoncer ces apprêts.
On ne veut point d'Atride arrêter les projets ;

« Il faut laisser, » dit-on, « ces guerriers téméraires
» S'attaquer vainement à ces rocs tutélaires,
» D'où nos Dieux protecteurs les traînent à nos pieds. »
Et les Grecs en trois jours se sont fortifiés.

Hector s'avance aussi ; ses colonnes pressées,
Par trois portes d'airain devant elles baissées,
Sous l'abri de ses murs s'unissent en sortant ;
Tranquille, il n'offre pas la bataille, il l'attend.

Mais quel est le pouvoir de cette belle Hélène ?
Eh quoi! pour elle seule une guerre inhumaine !
Et les guerriers, craignant de funestes combats,
Semblent avec orgueil lui consacrer leurs bras.
Les Grecs et Ménélas sont fiers de la reprendre ;
Les Troyens et Pâris heureux de la défendre.
Ah! c'est que tous l'ont vue ; et pourrai-je jamais,
Amour, sans tes pinceaux, retracer ses attraits?

Est-il vrai que Vénus lui prêta sa ceinture?
Est-il vrai que Psyché dessina sa figure,
Et qu'elle ait, en naissant, sur ses lèvres porté
Le charme qu'au souris donne la volupté?
Elle semblait grandir dans les jardins de Flore,
Comme un lis entr'ouvert aux regards de l'Aurore,
Lorsque Atride à Thésée osa la disputer.

On vit sur son beau teint doucement éclater
La modeste rougeur du dieu de l'hyménée;
Et lorsque les amours à Pâris l'ont donnée,
J'ai vu les dieux des mers, étonnés et ravis,
La traîner lentement sur les flots asservis.

Mais ce n'est plus la vierge à l'hymen immolée:
Épouse toujours chère, aimée et consolée,
Ses charmes, dont l'éclat augmente chaque jour,
Semblent s'être moulés sous la main de l'Amour.

Cependant les Troyens, préservant leurs murailles,
Espèrent de leur ville éloigner les batailles;
Ils ont soin de couvrir de leurs généreux fils
Les bords longtemps sacrés de leur riche pays:
C'est l'Europe en grondant se poussant sur l'Asie.

On sait des nations quelle est la jalousie;
Les guerriers resserrés dans leurs champs trop étroits
Veulent courir au loin à de nobles exploits.
Tels les Grecs.

Mais aussi la patrie est si chère!
Et je ne permets pas qu'une troupe étrangère
Attaque insolemment les dieux de mon pays,
Les toits de nos aïeux, les berceaux de nos fils.

Chacun de nous est tous; ma mère est la patrie;
La moindre de ses fleurs est une fleur chérie;
Chacun de ses cailloux appartient au trésor;
Telle Troie aux Troyens; telle elle est pour Hector.

Mais à peine l'armée avait quitté l'Aulide,
Emportant le navire où commandait Atride,
Qu'Achille soucieux, errant aux bords des mers,
Se croit abandonné seul de tout l'univers,
Tant sa gloire à ses yeux loin des camps est flétrie,
Tant les vaisseaux des Grecs sont sa seule patrie !

Après avoir longtemps suivi le bord des eaux,
Il parcourt à grands pas le golfe et les coteaux,
Il s'élève au sommet que le soleil décore,
Et cherche avec ardeur à retrouver encore
Les voiles des guerriers qui s'éloignent de lui.

Vain espoir! il retombe à son pénible ennui.

Mais que faire? il est seul; c'est en vain qu'il s'irrite,
Puis, un instant calmé, c'est en vain qu'il médite;
Il n'ose interroger ni prévoir son destin,
Et jamais son esprit ne fut plus incertain !
Va-t-il respectueux se soumettre à sa mère?
Va-t-il chercher Phœnix, vieillard sage et sévère,

Qui peut, s'associant aux douleurs de Thétis,
Sacrifier la gloire au salut de son fils?
Ou va-t-il demander, tremblant aux pieds des prêtres,
Aux augures menteurs les ordres de leurs maîtres?
Non, là n'a point Achille un digne conseiller :
Et le guerrier ne doit consulter qu'un guerrier.

Eh! qui donc sera vrai, ni trop fier, ni servile?
Patrocle? n'est-il pas trop tendre ami d'Achille?

« Non; Patrocle, dit-il, dans les sombres forêts,
» Apprit ses premiers jeux sous les âpres genêts,
» Et libre, indépendant, rude et presque sauvage,
» Des luttes de la guerre y fit l'apprentissage.
» Si j'appelle aujourd'hui ses conseils près de moi,
» Je connais sa franchise et compte sur sa foi;
» Il a soin de ma gloire autant que de moi-même,
» Et ne voudra jamais me flatter, puisqu'il m'aime. »

Ainsi se dit Achille, et Patrocle survient :

« Ami, vois loin des Grecs quel courroux me retient!
» Vois que Neptune et Mars sont protecteurs de Troie:
» C'est mon noble abandon qui leur livre leur proie;
» J'ai remis mon outrage à leurs arrêts vengeurs,
» Et je dévoue Atride à ses remords rongeurs.

—« Oui, les Grecs, » répond-il, « vont combattre, et s'ils tombent,
» Dis-moi : que feras-tu, toi, guerrier, s'ils succombent? »

— « Laisse donc châtier ceux qui m'ont offensé :
» J'invoque la vengeance et vais être exaucé. »

— « Ainsi tu voudrais voir la Grèce humiliée,
» Pour rentrer noblement dans l'arène souillée!
» Et quel droit auras-tu, soldat absent du camp,
» Après l'avoir quitté, de réclamer ton rang? »

—« Mais moi, moi, » reprend-il, « je ne peux pas attendre.
« Est-ce là près de toi ce que j'osais prétendre?
» Tant que j'ai vu les Grecs retenus dans ces lieux,
» Je suis resté tranquille et triste et soucieux;
» Mais lorsque d'Ilion ils occupent la plaine,
» J'aspire les clairons de la guerre lointaine,
» Je crois que la patrie et gémit et m'attend;
» Et dans le cœur d'un Grec tu sais comme on l'entend!
» Si les Grecs périssaient sur la rive étrangère,
» Irais-je avec orgueil retrouver mon vieux père?
» Et si les Grecs vainqueurs se couvrent de lauriers,
» Voudrais-je le front nu rentrer dans nos foyers? »

—« Eh bien, » répond Achille, « oui, quittons ce rivage;
» Ami, je veux de près leur montrer mon outrage.

» Partons, j'attendrai là quel sera le plus fort;
» Je serai devant Troie, arme au bras; mais son sort
» Ne s'accomplira point sans mon ordre suprême.
» Voilà l'arrêt fatal que je dicte moi-même :
» Qu'Atride soit vainqueur, je le combats encor;
» Qu'Atride soit vaincu, soudain j'attaque Hector. »

Et le héros s'élance, impatient, terrible,
Tel qu'on voit, annonçant une guerre inflexible,
A travers les vallons paisibles et fleuris,
Mars lui-même descendre aux murs qu'il a proscrits;
Et déjà tout est prêt; une main tutélaire
Avait prévu d'avance un départ nécessaire;
La mer sous le navire entr'ouvre un noir sillon,
Et les guerriers d'Achille ont rejoint Ilion.



CHANT QUATRIÈME

Mais aussi comme on voit le superbe lion,
Dans le cirque étonné s'avancer fier et grave,
Bravant le cri du peuple et le fer de l'esclave,
Et prêt à dévorer l'agresseur imprudent;
Tel le Grec dont le cœur est calme, quoique ardent,
Marche lent et muet vers les champs de la gloire,
Et semble dans l'arène attendre la victoire.

Déjà les ennemis se mesurent des yeux;
Pâris, qui semble un dieu, mais le plus beau des dieux,
Jeune, noble, superbe, entre les rangs s'avance.

Vénus, qui présida, dit-on, à sa naissance,
Voulut sur ses beaux traits retracer à sa cour
Mars, tel qu'il fut près d'elle embelli par l'Amour.
Mais Pallas a pris soin de gâter son ouvrage;
Il a l'orgueil de Mars et n'a point son courage.

Cependant, hors du camp s'élançant le premier,
On le voit devancer le plus hardi guerrier;
Et tant que la bataille est encore lointaine,
Il se montre toujours en avant dans la plaine;
Il ne sait pas prévoir ni craindre le péril :
« Voici les Grecs, laissez-les donc venir, » dit-il;
« C'est moi, vous le savez, c'est moi qui dans Mycène
» Ai brisé les liens de la superbe Hélène,

» Elle, que tant de rois viennent chercher ici.
» Eh bien ! ce ravisseur, ô Troyens, le voici ;
» Et puisque je suis seul la cause de la guerre,
» Je ne veux pas laisser le triomphe à mon frère,
» Et je viens défier le vaillant Ménélas.
» Confiez-vous à moi ; je ne le craindrai pas. »

Mais Hector s'approchait, il l'attaque lui-même :
« Si tu n'étais mon frère et le frère que j'aime, »
Lui dit-il, « penses-tu que j'attendrais longtemps?
» Je m'élancerais seul au front des combattants.
» Jusqu'à quand voudras-tu retenir ma vaillance,
» Et retarder l'espoir d'une juste vengeance?
» Ces Grecs ne viennent point, brave Hector, contre toi,
» Le droit de les chasser n'appartient donc qu'à moi.
» Je suis prêt : va, dis-leur que je défendrai Troie ;
» Et faites éclater une superbe joie,
» Troyens, vous les verrez, les plus fameux guerriers,
» Demain devant mon char marcher sous mes lauriers ;
» Demain à mes festins chanteront les captives,
» Et demain les rois grecs serviront mes convives. »

Il dit, et vers la plaine élançant ses regards,
Jamais il ne parut plus digne fils de Mars.
Hector, triste et muet, entend cette menace ;
Mais il n'a pas le droit d'arrêter cette audace :

Déjà vient un héraut qui, près d'Agamemnon,
Portera le défi du guerrier d'Ilion.

Puis, il laisse Pâris, fier de son insolence,
Et qui semble lui-même admirer sa vaillance.
Superbe, le front haut, il répond aux guerriers :
« Je cherche peu, » dit-il, « d'inutiles lauriers.
» Mais je veux sauver Troie, Hector, Priam, Hélène,
» Et repousser les Grecs sur leur plage lointaine.
» Prétendra-t-on encore accuser mes amours,
» Lorsque j'aurai bravé le péril où je cours,
» Lorsque j'aurai dompté cet imprudent Atride,
» Quand Troie aura vaincu sous un chef intrépide? »

Mais le héraut revient, et le défi porté
Fut moins vite annoncé qu'il ne fut accepté;
Et tel que le lion, superbe dans sa joie,
Lorsqu'il voit s'approcher cette facile proie
D'un jeune cerf brillant, fier et beau, vif et prompt,
Sous le panache altier qui couronne son front :
Tel on voit Ménélas, qui, muet, froid et grave,
Semble dans son ardeur calme autant qu'il est brave;
Mais plus son bras est lent, plus son œil est ardent :
Armé du fer vengeur, il attend l'imprudent,
Et d'avance au Destin il offre son hommage;
Il a foi dans sa force autant qu'en son courage.

On va donc proclamer sous les murs d'Ilion
Les ordres de Priam, l'aveu d'Agamemnon.
Hélas! Hector déjà prépare l'entrevue.
Loin de Troie et des Grecs, hors des camps, à leur vue,
Une tente s'élève, et les guerriers muets
D'un duel éclatant vont faire les apprêts.

Priam, sur les remparts de sa ville chérie,
Entouré des vieillards, l'honneur de la patrie,
Regardait les deux camps, lorsque d'un pas douteux
Une jeune princesse approchait devant eux.
Sa présence, il est vrai, n'était pas annoncée;
Elle était seule, triste, et semblait affaissée;
Cependant tous encore admirèrent ses traits,
Ses beaux traits que Vénus composa si parfaits
Pour exciter en nous tous les transports de l'âme.

Et soudain on s'écrie: « Ah! quelle est cette femme? »
Un vieillard dit : « Qu'elle est belle! » Un sage répond :
« Qu'elle est belle! » — Et partout: « Belle! » répète-t-on.
Et tous, vieillards, guerriers, sages et prêtres même,
Tous l'admirent. Pâris dit: « C'est celle que j'aime. »
« C'est là, » s'écrie aussi le vénérable roi,
« C'est ma fille chérie, oui, Troyens; et c'est moi,
» Moi, qui viens pour Hélène accepter votre hommage,
» Hélène que Vénus a faite à son image,

»Fille de Jupiter et qu'Apollon et Mars
»Couvrent de leur égide en gardant vos remparts. »
Ah! le peuple à son tour s'écrie: «Ah! qu'elle est belle!
» Heureux sont ces vieillards d'être admis auprès d'elle! »
L'un dit: «Pour la défendre, heureux sont nos soldats!
» On souffrirait pour elle encor mille combats. »
L'autre dit: « Cette femme arme la Grèce et Troie,
» Mais c'est elle: tout cède à l'amour qui l'envoie. »

Ainsi, le peuple entier excuse le vieux roi.
«Ma fille, » lui dit-il, «viens t'asseoir près de moi;
» Viens me montrer les chefs des guerriers de la Grèce:
» Un désir curieux sied bien à la vieillesse;
» Elle n'a plus le temps de perdre un souvenir;
» Elle vit du passé, n'ayant plus d'avenir! »

Mais Hélène, les yeux fixés sur leur armée,
Voit les Grecs, et soudain interdite, alarmée,
Muette et parcourant tous les rangs des guerriers,
Elle se croit à Sparte encore en ses foyers.
De tristes souvenirs tourmentent sa pensée,
Et déjà sous leur poids elle semble oppressée,
Lorsqu'elle éclate enfin, et soudain dans ses mains
Elle cache son front, où ses remords sont peints:
«Ce sont les Grecs! » dit-elle. «Ah! calme-toi, ma fille, »
Lui dit Priam; « chéris ta nouvelle famille.

» Non, tu n'as pas sur Troie attiré les malheurs;
» Les Dieux préparent seuls de si longues douleurs.

» Dis, quel est ce guerrier majestueux, superbe,
» Qui semble, tel qu'un lis s'élève au sein de l'herbe,
» Dominer de son front la foule des guerriers?
» C'est un grand roi, sans doute. »

— « Oui, lorsqu'en mes foyers
» J'étais encor des miens tendrement entourée,
» C'était mon frère alors, ce noble fils d'Atrée;
» Je n'étais point coupable, et de sanglants combats
» N'avaient point d'Ilion menacé les États;
» Mais ton fils vint à Sparte, et je l'aimai; parjure!
» J'oubliai la pudeur, mes devoirs, la nature;
» J'abandonnai mes dieux, mes frères, mon époux;
» Mes remords l'ont vengé. Mais vous gémissez tous.
» Mon père, écoute-moi : lorsque la Grèce armée
» Vient braver les remparts de ta ville alarmée,
» Et lorsque Ménélas, dit-on, daigne aujourd'hui
» Me réclamer encor, quoique indigne de lui,
» Rends la coupable épouse, et Troie est délivrée. »

— « Moi, te perdre! jamais, ô ma fille adorée!
» Pâris, mon cher Pâris peut-il vivre sans toi?
» Chasse de ton esprit les remords et l'effroi.

» Fille de Jupiter et qu'Apollon et Mars
» Couvrent de leur égide en gardant vos remparts. »
Ah! le peuple à son tour s'écrie: « Ah! qu'elle est belle!
» Heureux sont ces vieillards d'être admis auprès d'elle! »
L'un dit: « Pour la défendre, heureux sont nos soldats!
» On souffrirait pour elle encor mille combats. »
L'autre dit: « Cette femme arme la Grèce et Troie,
» Mais c'est elle: tout cède à l'amour qui l'envoie. »

Ainsi, le peuple entier excuse le vieux roi.
« Ma fille, » lui dit-il, « viens t'asseoir près de moi;
» Viens me montrer les chefs des guerriers de la Grèce:
» Un désir curieux sied bien à la vieillesse;
» Elle n'a plus le temps de perdre un souvenir;
» Elle vit du passé, n'ayant plus d'avenir! »

Mais Hélène, les yeux fixés sur leur armée,
Voit les Grecs, et soudain interdite, alarmée,
Muette et parcourant tous les rangs des guerriers,
Elle se croit à Sparte encore en ses foyers.
De tristes souvenirs tourmentent sa pensée,
Et déjà sous leur poids elle semble oppressée,
Lorsqu'elle éclate enfin, et soudain dans ses mains
Elle cache son front, où ses remords sont peints:
« Ce sont les Grecs! » dit-elle. « Ah! calme-toi, ma fille, »
Lui dit Priam; « chéris ta nouvelle famille.

» Non, tu n'as pas sur Troie attiré les malheurs;
» Les Dieux préparent seuls de si longues douleurs.

» Dis, quel est ce guerrier majestueux, superbe,
» Qui semble, tel qu'un lis s'élève au sein de l'herbe,
» Dominer de son front la foule des guerriers?
» C'est un grand roi, sans doute. »

— « Oui, lorsqu'en mes foyers
» J'étais encor des miens tendrement entourée,
» C'était mon frère alors, ce noble fils d'Atrée ;
» Je n'étais point coupable, et de sanglants combats
» N'avaient point d'Ilion menacé les États ;
» Mais ton fils vint à Sparte, et je l'aimai ; parjure!
» J'oubliai la pudeur, mes devoirs, la nature ;
» J'abandonnai mes dieux, mes frères, mon époux;
» Mes remords l'ont vengé. Mais vous gémissez tous.
» Mon père, écoute-moi : lorsque la Grèce armée
» Vient braver les remparts de ta ville alarmée,
» Et lorsque Ménélas, dit-on, daigne aujourd'hui
» Me réclamer encor, quoique indigne de lui,
» Rends la coupable épouse, et Troie est délivrée. »

— « Moi, te perdre ! jamais, ô ma fille adorée!
» Pâris, mon cher Pâris peut-il vivre sans toi ?
» Chasse de ton esprit les remords et l'effroi.

» Quel est cet autre chef qui dans les rangs s'avance
» Et que tant de guerriers écoutent en silence?
» Sa marche est noble ; il semble un pontife des dieux.

» — C'est le prudent Ulysse. Éloquent et pieux,
» Ses conseils sont toujours les guides de l'armée.

» Ah ! j'arrivais ici de mes amours charmée,
» Lorsqu'il vint annoncer, au nom de Ménélas,
» Qu'il fallait ou me rendre, ou le combattre, hélas !
» Le sage ! Il m'a prédit la honte qui m'accable :
» Ah ! j'étais fière alors, fière d'être coupable ! »

» — O ma fille, quel est ce noble chef encor?
» Vois son air belliqueux : ah ! c'est un autre Hector :
» Comme il semble un guerrier ! » — « Hélas ! meilleure épo
» Une autre l'eût aimé ; de son honneur jalouse,
» Elle n'eût point trahi son serment et ses dieux. »

» — Ah ! c'est là Ménélas? »

« — Lui-même, et dans ces lieux,
» O roi ! tu veux défendre une femme infidèle,
» Et deux peuples amis se détruisent pour elle !
» Mon père, laisse-moi, renfermant mes secrets,
» A nos dieux, si je l'ose, adresser mes regrets. »

La belle Hélène sort, et les vieillards la plaignent,
Prêts à lui pardonner, même les maux qu'ils craignent.

Mais un héraut, portant le sceptre d'olivier,
Est admis au palais :

« Hector t'ose prier, »
Dit-il au sage roi, « de descendre à la plaine ;
« Pâris et Ménélas combattront pour Hélène ;
» Et chacun d'eux attend les ordres de son roi. »

Priam se tait et part ; guidant avec effroi
Ses coursiers enflammés d'une ardente jeunesse,
Il descend de son char près des rois de la Grèce.

Là, près d'Agamemnon, Ulysse et Ménélas ;
Près de Priam, Hector et Pâris, mais, hélas !
Quels sentiments divers animent leurs pensées?

Les règles du combat sont bientôt annoncées ;
Les serments de l'honneur sont échangés entre eux,
Et Priam se retire en regardant les cieux.

« Malheureux, » se dit-il, « le sort enfin m'accable ;
» Il amène en nos champs cette ligue implacable,
» Et le premier exploit de ces rois ennemis

» Menace sans pitié le plus cher de mes fils.

» Dieux! ne condamnez point la faiblesse d'un père.

» Je n'ai point approuvé cette ardeur adultère
» Qui rompit le lien d'un hymen consacré.

» Mais devais-je moi-même à ce fils égaré
» Fermant mon cœur, mon toit, et la terre natale,
» Le laisser sous le poids d'une audace fatale,
» Errer, non moins coupable et partout odieux?

» Ah! le père indulgent est béni par les dieux.

» On dit que dans l'Olympe, auguste destinée,
» Tu pardonnes l'erreur à qui l'a pardonnée.

» Ciel, qui sembles déjà, redoublant ton éclat,
» Décorer sans horreur la pompe du combat,
» Couvre-toi, s'il le faut, d'une épaisse poussière;
» A ces sanglants débats refuse ta lumière;
» Voile même Phœbé sur son pâle croissant;
» Sois le ministre aimé d'un dieu compatissant. »

Ah! ces vœux d'un vieillard, le plus tendre des pères,
Sans doute ne sont point d'inutiles prières.

A peine Ulysse, Hector, ont mesuré le champ,
Chacun des deux rivaux a salué son camp,
Enflammés, irrités, l'un vers l'autre ils s'avancent.

De l'Olympe entr'ouvert deux déesses s'élancent;
Minerve belliqueuse anime son guerrier,
Et Vénus sur Pâris étend son bouclier.

Pâris a le premier lancé la flèche aiguë ;
Mais sur l'airain de Sparte elle éclate rompue
Et retombe inutile; il s'arme furieux
Et court frapper lui-même un rival odieux;

Jamais n'eut un guerrier de plus noble vaillance.

Ménélas voit sur lui Pâris fondre et lui lance
Un trait qui, traversant son épais bouclier,
L'atteint légèrement et n'est point meurtrier.

Pâris s'arrête, il craint; Ménélas prend son glaive,
Et l'attaquant alors, sur son front il le lève.

Pâris tremblant recule; à peine il se défend;
Ce n'est plus le coursier d'avance triomphant;
C'est l'agneau sur l'autel, baissant son front docile,
Le fer tombe et se rompt sur le casque immobile.

Vain espoir! Ménélas, indomptable aux combats,
Se jette au casque même et le serre en ses bras,
Et traîne ainsi Pâris à ses Grecs en hommage.

Soudain Vénus accourt sous un épais nuage;
Elle jette son voile autour de son guerrier;
Le casque sous ses doigts vient de se délier;
Ménélas n'en tient plus que l'épaisse crinière,
Lorsque Pâris déjà fuit loin de la barrière.

Ah! ce jour de sa vie aura flétri le cours;
Sur le champ de bataille on l'attendra toujours!



CHANT CINQUIÈME

ACHILLE A TROIE

CHANT CINQUIÈME

AMOURS DE PARIS ET D'HÉLÈNE

Je me plais à chanter Achille, Ajax, Atride;
Je dois chanter Hector; mais ma lyre timide
N'ose plus des héros célébrer les exploits.
Je la remonte en vain, les cordes, sous mes doigts,
Redisent les accents que l'amour seul inspire.
Ah! je cède moi-même à ce tendre délire;
Adieu, gloire; Vénus rendra mes sons touchants;
Apollon, laisse-moi lui consacrer mes chants.

Ah ! que la volupté charme lorsqu'elle est pure,
Lorsqu'un remords secret n'aigrit point sa blessure !
C'est alors qu'on jouit sans crainte et sans jaloux :
Tous les sens sont heureux, tous les plaisirs sont doux.

Ouvrez donc cet asile où dort la jeune mère :

Dès que l'azur du ciel entrevoit la lumière,
Quand l'aube renaissante amène à son retour
Le char qui rend au monde et la nuit et le jour,
Elle offre son hommage au Dieu de la nature.

C'est le premier élan d'une âme simple et pure.

Puis, lorsque le soleil fait briller ses rayons,
Elle soigne ses fils, leur santé, leurs leçons,
Calme en eux doucement la colère et l'envie,
Et prépare en jouant le destin de leur vie.

Elle a vu sans regret son époux la quitter,
Pour courir aux devoirs dont il doit s'acquitter.

C'est alors qu'attachée au culte des pénates,
Elle tient le fuseau des laines délicates,
Ou, suivant les tableaux dessinés sous ses doigts,
Brode avec art des fleurs sur la pourpre des rois.

Son travail avec lui porte sa recompense,
Puisqu'il a soulagé les ennuis de l'absence.

Mais à la fin du jour est l'espoir le plus doux;
Veillant près de ses fils, elle attend son époux.

Ah! quelle est de son cœur l'émotion secrète!
Il arrive, l'hymen a son heure discrète.

C'est alors qu'unissant ces époux fortunés,
Sous les baisers ensemble et reçus et donnés,
Il a multiplié tous les trésors de l'âme.

Quand le calme succède aux transports de sa flamme,
L'épouse garde encor des désirs superflus,
Et frémit et jouit des feux qu'elle n'a plus.

Délicieux sommeil, quand l'ardeur amoureuse,
Délaisse lentement l'âme voluptueuse,
Lorsque les sens lassés succombent au repos,
Et qu'un doux souvenir s'éteint dans les pavots!

Pâris, tremblant encore et respirant à peine,
Honteux et fatigué de sa fuite soudaine,
Sur le lit de l'hymen s'est jeté tout armé.
Mais Hélène paraît, et, bientôt ranimé,

Il sent déjà sa force avec l'amour renaître;
Les roses sur son teint commencent à paraître.

Hélène le désarme, et cherche, et ne voit plus
Ce beau casque si noble et si cher à Vénus.
On sait qu'il le reçut de cette tendre mère,
Quand Vulcain la surprit dans les bois de Cythère,
Allant seule, en secret et sous l'habit guerrier,
Caresser deux amours nés le printemps dernier,
Amours fils d'Adonis, mort avant leur naissance.

Vénus, du dieu cruel redoutait la vengeance;
Mais sous un chêne épais elle les a cachés
A l'abri de son casque, aux rameaux attachés.

Puis elle semble seule, admirant la nature,
Et laissant voltiger sa blonde chevelure.
Elle craint leur réveil, mais ils dorment toujours;
Le zéphyr mollement berce le nid d'amours.

Ah! ce casque charmant vient d'orner la victoire;
Le vainqueur le consacre en trophée à sa gloire.
Pâris instruit Hélène, et sans aucun détour,
Lui conte les rigueurs du destin de ce jour.

«Dieux! tu fuis,» lui dit-elle, «et ne crains point la hont

» Tu fuis un ennemi que ta menace affronte !
» Tu défiais les Grecs, un Grec t'a combattu,
» Et tu n'as même pas l'honneur d'être vaincu !

» Mars d'un guerrier souvent a trompé la vaillance ;
» Mais s'il n'a point pâli, renversé sous la lance,
» Il est en succombant fier encor du combat ;
» Tel, au champ de bataille, est un brave soldat.

» Toi, si fier d'attaquer, tu fuis lâche et timide ;
» Étant audacieux, il faut être intrépide.

» Tu menaces les Grecs en insultant leur roi :
» Que ne le laissais-tu s'illustrer loin de toi?
» En combattant Hector au pied de nos murailles,
» Il n'eût point distingué ton fer dans les batailles ;
» Pourquoi le forces-tu de te ravir l'honneur ?

— « Chère épouse, » répond Pâris, « plains mon malheur,
» Et ne m'accable pas d'un reproche sévère ;
» Le Destin, qui des Dieux seconde la colère,
» Me fait aimer la gloire et craindre le danger.
» Suis-je assez malheureux ? »

Vénus les voit songer
A ces tristes effets de leurs coupables flammes.

La honte et le remords se glissent dans leurs âmes.
Ils vont blâmer leurs feux, déplorer leurs amours,
Et peut-être en secret en maudire le cours;
Elle perd son pouvoir qu'un regret va détruire.

Ah! pour mieux enchaîner ceux qu'elle a su séduire,
Elle appelle Psyché, qui, fidèle à son fils,
Charme dans les plaisirs les cœurs qu'il a conquis.

Quel voile transparent, souple tissu de roses,
Embaumé du parfum des jeunes fleurs écloses,
Et que berce à son souffle un zéphyr caressant,
Rend la pudeur plus faible et l'amour plus pressant?

Quel demi-jour, aimé de la reine de Gnide,
Se répand sur le front de la vierge timide,
Et sous un tendre azur animant sa langueur,
Prête à la volupté la plus douce lueur ?

C'est alors que, rompant l'ombre mystérieuse,
La nouvelle Phœbé, pâle et silencieuse,
Vient sous un jour douteux rapprocher les amants,
Répondre à leur espoir et tenir leurs serments ;
On dit qu'une fois même elle a fléchi Minerve.

Mais il faut qu'à Vénus ce voile enchanteur serve.

Il a reçu le don d'embellir les attraits,
Il anime les yeux, il adoucit les traits,
Il rend le sein plus pur et plus fraîche l'haleine,
Dieux! il semble à Pâris que tout respire Hélène.

Ah! comment vaincrait-il l'amour qu'elle inspira?
Sur le lit de l'hymen il l'enlève déjà.

Les voiles vont tomber, ils cachent trop de charmes;
Bientôt la pudeur fuit, elle a perdu ses armes;
Hélène est belle assez pour être belle encor.

Ah! jamais le génie, en son sublime essor,
Des célestes beautés composant l'assemblage,
Ne créa de Vénus une plus digne image!

Jamais le statuaire, étonné de son art,
D'un modèle plus beau n'a charmé le regard;
Et s'il a réuni sur sa nymphe nouvelle
Quelques-uns des attraits dont Hélène est si belle,
Soudain ravi lui-même, amoureux, éperdu,
Il se trouble.

A sa nymphe un cœur est-il rendu?
Il la voit s'animer, elle respire, elle aime;
Il l'embrasse, elle cède; enfin il jouit même;

L'amour en le trompant satisfait ses désirs;
Il n'a qu'illusion et goûte des plaisirs.

Mais la nymphe en ses bras n'est qu'un marbre impassibl
Il n'a point reçu d'âme, il est donc insensible;
Il reste froid, couvert des baisers de l'amour,
Tel est le sort d'Hélène.

Il est loin ce beau jour
Où, s'échappant de Sparte à son époux ravie,
En des chaînes de fleurs à Pâris asservie,
En excitant ses feux, elle en a tant joui!

Ah! même des plaisirs fatiguée aujourd'hui,
Neuf ans ont lentement éteint sa tendre flamme;
Les remords restent seuls.

C'est en vain qu'en son âme
Pâris garde toujours son charme accoutumé,
Encor plus amoureux quand il n'est plus aimé.

Hélène entre ses bras se livre obéissante
A cette folle ardeur sans cesse renaissante.

Déjà les vifs élans hardis, impétueux,
Prétendent ranimer ses sens voluptueux,

Et bientôt, plus pressés, croissent sans qu'ils finissent;
Dans un seul long baiser mille baisers s'unissent.

Ah! Pâris n'en perd point, il les éprouve tous;
Il se laisse ravir en des transports si doux!
Son âme palpitant sur le beau sein d'Hélène,
Multipliant ses feux, passe de veine en veine;
Tout en lui lentement épuise les désirs,
Et savoure à longs traits les plus ardents plaisirs.

Dieux! Hélène immobile! Hélène, froide encore!
Pâris frémit; jamais le volcan qui dévore
N'alluma plus brûlant le brasier de Vulcain :
Et le marbre à Paros est moins froid sous la main!

Ah! Vénus a rougi du sort qui la menace,
Sachant que sa beauté, sa volupté, sa grâce,
L'art même qu'aux attraits Circé jadis a joint,
Lorsque l'amour a fui, ne le ramènent point.

Le roi des Dieux peut seul de la chaleur céleste
Nourrir le sable aride et la bruyère agreste,
Fertilisant soudain les éléments divers,
Lorsqu'il veut au printemps féconder l'univers.

Elle vole; à ses pieds elle tombe éplorée :

« Veux-tu donc me laisser triste, déshonorée ? »
Lui dit-elle. « Pallas règne sur les mortels :
» Plus de chaînes de fleurs au pied de mes autels,
» Ma fille la plus belle est la première éteinte;
» Elle inspire l'amour et n'en est plus atteinte ;
» J'allume en vain des feux sans cesse renaissants,
» Et la froide Minerve a glacé tous ses sens :
» La nature s'indigne et t'appelle à son aide. »

— « Tel est, » dit Jupiter, « le prompt et sûr remède
» Aux excès que souvent tu permets dans ta cour ;
» Et ces froides beautés me vengent de l'amour. »

— « Eh! pourquoi te venger? quand te fut-il rebelle? »
Lui répond cette mère et si tendre et si belle.
« L'amour te sert toujours ; il peuple tes États ;
» Et lorsqu'ils ont perdu leur printemps aux combats,
» Sans cesse recréant un feu qui meurt sans cesse,
» Il est de l'univers l'éternelle jeunesse.
» Jupiter, rends-lui grâce et protége Vénus. »

— « Mais de tous mes bienfaits qu'elle a trop méconnus
» Quel usage, » dit-il, « a fait ta belle Hélène?
» Entre les peuples même elle excite la haine ;
» Et tu veux, quand pour elle on périt tous les jours,
» Qu'elle jouisse en paix des plus vives amours? »

—«Roi des Dieux,» dit Vénus, « elle fut pardonnée
» Lorsque tu lui permis un second hyménée!

» Psyché même, à ton ordre obéissant alors,
» Redoublait dans son sein les amoureux transports;
» Et tu les fais cesser!

Tu m'ôtes tous mes charmes;
» Les désirs des amants sont mes plus sûres armes.

— » Eh bien! » dit Jupiter, « je t'affligerai moins;
» Les remords sont du crime et vengeurs et témoins,
» Que devant les mortels ils réparent l'offense.

» Mais dans l'ombre des nuits je te rends ta puissance;
» Et pour ceux qui n'ont plus des jours purs et sereins,
» Un instant de plaisir charme tous leurs chagrins.»

La belle Hélène encor doit donc être enflammée.

Mais dans l'ombre déjà la nature enfermée
A de sombres pavots couvert son livre d'or;
Calme, et loin de Pâris, Hélène veille encor.

Sous les riches tissus, chefs-d'œuvre des barbares,
Que Dardanus conquit chez les Persans avares,

Qui, dès les jeunes ans du vieux Laomédon,
Ornèrent le palais des princes d'Ilion;

Sous ces voiles légers qui, trompant la lumière,
Feignant l'azur des cieux à la faible paupière,
En leur prisme adouci rendent plus pur le jour,
Hélène était pensive et triste et sans amour.

Ciel! de quel feu soudain son âme est pénétrée!
Il l'agite, la brûle; elle en est dévorée;
Elle éprouve en secret un doux tressaillement.
Elle veut résister à cet enivrement,
Et pourtant dans son trouble elle semble se plaire.

Elle entr'ouvre un moment sa couche solitaire;
Mais ses yeux ont fixé ses charmes demi-nus
Sous ses voiles épais trop longtemps contenus.
Pourquoi craindre les voir? elle est seule, elle admire.
Ah! son ardeur redouble, elle est seule et soupire!

La cruelle Vénus, qui redoute le jour,
Lui rappelle Pâris à son premier amour,
Et plus encor, je crois, les feux qu'il a fait naître.

Elle pense déjà s'il venait à paraître!
Se le peignant toujours plein de nouveaux désirs,

Se retraçant longtemps tous ses anciens plaisirs,
Comme ils satisfaisaient à son âme enflammée!

Cette mélancolie un moment l'a calmée.

Mais tout vient la séduire en ce riant séjour;
Ces charmes secrets presque inconnus à l'amour,
Ces formes, ces attraits cachés à la lumière,
Présents dont la nature a le droit d'être fière,
Et plus encor son souffle ardent de volupté,
Ces doux élans d'un sein avec peine agité,
Plus encor l'abandon d'une tendre faiblesse,
Et de ses mouvements l'inquiète souplesse,
Ah! tout en elle excite et désire l'amour.

Brûlante, pourrait-elle attendre ainsi le jour?

Elle court à Pâris.

Que va-t-elle lui dire?
Il s'éveille, la voit, et près de lui l'attire :
« Que veux-tu? » lui dit-il; « dès longtemps tu me fuis;
» Tu ne prends plus de soin de mes trop longues nuits;
» Qui t'amène à cette heure? »

—« Ah! je suis tourmentée.

» Je crois que c'est Vénus qui m'a toute agitée.
» Un songe me l'offrit et m'effraye; »

Elle ment.
Mais son œil, qui trahit son secret sentiment,
Humide et plein de feu, pleure et brille à la vue;
Il lance des éclairs :

« O douceur imprévue! »
Dit Pâris. « La pudeur doit céder à l'amour;
» Viens, Hélène, en mes bras; préviens le dieu du jour;
» Sache que, chérissant le nœud qui les rassemble,
» L'amour et le repos tiennent toujours ensemble. »

Ainsi s'est accompli l'ordre des immortels :
Ce triomphe, Vénus, illustre tes autels.

Mais enfin l'ombre fuit; quel changement terrible!
L'aube naissante à peine est encore insensible,
Et Pâris tient Hélène enlacée en ses bras.

Hélène tout à coup veut voiler ses appas :
« Laisse-moi, » lui dit-elle. « Ah! le jour qui s'élève
» Sous le voile des nuits qu'avec peine il soulève,
» Voit sans doute les Grecs déjà prêts au combat;
» Le fer menace encor tant de braves soldats!

» Et c'est moi qui de Sparte ai conduit à ma suite
» La guerre et tous ses maux, cortége de ma fuite !
» Puis-je encor de l'hymen éprouver les désirs,
» Quand le sang des guerriers cimente nos plaisirs ?
» O honte ! cher Pâris, ah ! tu m'as trop chérie !
» Et tu perds ta famille ! et tu perds ta patrie ! »

Puis un long souvenir de ses tendres erreurs
La livre incessamment à de vives terreurs.

Jadis elle ignorait les soucis et les peines,
Lorsque des vents Nérée apaisant les haleines,
Aux sévères destins dévoua ces amours.
Ce fut l'arrêt des Dieux qui s'accomplit toujours.

« O Pâris! » a-t-il dit, « tu vogues plein de joie
» Vers l'abri protecteur des murailles de Troie;
» Quels beaux jours en ton cœur sont d'avance attendus ?

» Mais jouit-on en paix des plaisirs défendus?
» Traître de Ménélas et d'Œnone parjure,
» Tu répètes les chants d'une allégresse pure ;
» Je t'entends des amours exprimer les doux sons,
» Quand déjà la discorde entonne ses clairons;
» Et lorsque ton Hélène arme la Grèce entière,
» Toi, tu tresses des fleurs sur son front adultère;

» Tu répands des parfums sur son sein embaumé;
» Et sous la jeune rose, et sous le myrte aimé,
» Je vois le sang couler sur les plaines de Troie.

» Hélène, » ajoute-t-il, « qu'elle est pure ta joie!
» La nature l'inspire; éclatant sur tes traits,
» Elle embellit les lis de tes jeunes attraits;
» Tu te livres sans crainte à ton cœur, dès qu'il aime;
» Malheureuse, c'est lui qui te trompe lui-même.
» Il promet de beaux jours, et te voue aux remords;
» De longs tourments suivront tes amoureux transports
» Fière de ton amant, lève ton front superbe;
» Bientôt tes yeux honteux s'abaisseront sur l'herbe;
» Tu rougiras longtemps, et d'éternels mépris
» Consacreront les noms d'Hélène et de Pâris. »

Ainsi parla Nérée, et cette voix lointaine
Retentit maintenant à l'oreille d'Hélène;
Et gravant en son cœur ce fatal souvenir,
C'est la voix du remords qui sait trop bien punir.



CHANT SIXIÈME

Quel est donc cet [illegible] qui guide les armées?
Les cohortes des Grecs, à sa voix animées,
Ont vu leur roi [illegible], et calmant leur [illegible],
Ont autour de la [illegible] attendu sans [illegible].
Mais le lâche a fuyant trompé leur espérance,
Ménélas reste seul, [illegible] il part sa [illegible].
Comme il [illegible]
En parcourant l'arène [illegible]

ACHILLE A TROIE

CHANT SIXIÈME

VICTOIRE DES GRECS

Quel est donc cet honneur qui guide les armées?
Les cohortes des Grecs, à sa voix animées,
Ont vu leur roi combattre, et, calmant leur fureur,
Ont autour de la lice attendu sans terreur.
Mais le lâche en fuyant trompa leur espérance;
Ménélas reste seul, seul, et perd sa vengeance.
Comme il exhale au loin des regrets superflus,
En parcourant l'arène où l'ennemi n'est plus!

La nuit lui semble longue; il revient dès l'aurore;
Il cherche en vain Pâris, en vain l'appelle encore;
Il prétend qu'un serment a sa religion,
Et redemande Hélène à l'honneur d'Ilion.

Bientôt du camp troyen une flèche dorée
Trahit la foi des rois que Priam a jurée;
Ménélas est blessé, seul, loin des ennemis!

Ah! le crime du traître est à peine commis,
On s'agite, on s'anime, on marche à la vengeance,
Comme le flot s'élève et grandit et s'avance,
Image que Neptune offre dans son courroux
Quand Thétis en secret l'excite contre nous.

C'est alors que l'on voit les vagues soulevées,
Par l'autan furieux vers la terre élevées,
En grossissant toujours, se presser sur les bords,
Toujours contre les rocs redoubler leurs efforts,
Et gravir en grondant leur cime menaçante,
En vomissant au loin l'écume blanchissante,
Du sommet de ces monts, Titans audacieux,
Qui frémissent sous l'onde et qui touchent aux cieux.

Mais, reniant Pâris en son audace extrême,
Les Troyens belliqueux veulent combattre eux-même.

Hector les guide, triste, implorant Mars tout bas;
C'est la première fois qu'il a craint les combats;
Les Dieux doivent punir le crime du perfide.

C'est le beau Simoïs, ce jeune enfant de Gnide,
Qu'en son palais doré la déesse éleva,
Mais que Mars a séduit, que Bellone enleva.
Il vient, impatient de tresser sur sa tête
Quelques-uns des lauriers surpris à la conquête.
Aujourd'hui, lorsqu'il voit les discords suspendus,
Il craint que d'Ilion les destins confondus
N'arrêtent son ardeur sur le seuil de l'arène,
Pour le rendre sans gloire à la rive lointaine.
Il a lancé la flèche, et l'airain des combats
Ramène aux champs de mort des milliers de soldats.

Les Troyens ont jeté les grands cris des batailles;
En silence accourus presque sous leurs murailles,
Les Grecs sont devant eux. Les traits déjà croisés,
Rapides, fendent l'air, à la fois opposés;
Ils se mêlent ensemble et se choquent sans cesse,
Et l'œil ne les suit plus, la rage encor les presse!

Ah! ce n'est point assez. L'audace des soldats
Ne se contente point de tranquilles combats;
Et ce n'est plus alors Troie et la Grèce armées,

Toutes ces nations par la rage enflammées,
Toutes semblent se joindre exprès pour s'égorger.

Ah! sur ce champ de mort, l'honneur et le danger
Sans cesse à nos guerriers renouvellent la gloire.
Le vaillant Arsénor espérait la victoire;
Il meurt! et pesamment va tomber Évemon,
Comme la vaste tour croulant au pied du mont.
Thoas frappe Pyrus; Elphénor blesse Euryme;
Tout guerrier veut à Mars immoler sa victime.
Les deux fils de Phénops ont péri des premiers;
Le malheureux vieillard n'a donc plus d'héritiers!

Pendarus, plus hardi, menaçant Diomède,
Courbe l'arc sous le trait; il frémit, crie et cède,
Et la flèche a percé l'épaule du guerrier :
« Dieux, » dit-il, « amenez devant mon bouclier
» L'imprudent dont le trait vient d'ouvrir ma blessure,
» Et ne vous chargez point de venger mon injure! »

Et tel qu'un loup sauvage au sein des monts chassé,
Plus furieux encor quand le fer l'a blessé,
Attaque avec audace, en sa course rapide,
Quiconque est lent à fuir ou l'attend intrépide,
Diomède au hasard précipite ses coups;
La mort, teinte de sang, sourit à son courroux.

O Muse, que d'exploits! Vois le soldat de Sparte;
De son poste sacré jamais il ne s'écarte;
Il ne se rend jamais, il meurt. O dévouement!
D'autres pour mieux frapper semblent fuir un moment.

Simoïs, l'arc en main, vole dans la mêlée.
Vif, jeune et prompt, il lance et suit la flèche ailée;
Il combat sans coursiers, sans char et sans amis;
On le trouve toujours au sein des ennemis.
Il est vrai qu'à la guerre instruit dans la Lycie,
Son adresse à la ruse avec art s'associe;
Il sait craindre et tromper les généreux guerriers.
Ulysse et Diomède ont devant leurs coursiers,
Comme le vent du nord suit la poudre légère,
Fait fuir en tourbillon presque une armée entière.
C'est là qu'est Simoïs; il frappe à coups pressés
Ces braves dévoués et désintéressés,
Qui des chefs, seuls fameux, font la force et la gloire.
C'est ainsi que d'avance il aide la victoire.

Mais Ulysse l'attend : « Qui donc es-tu, soldat?
» Tu n'avais pas encor paru dans le combat, »
Lui dit-il. « Tes beaux traits, ta superbe figure,
» Pourtant, n'annoncent point une naissance obscure.
» Tu n'as coursier ni char; un arc d'or te suffit!
» Est-ce un dieu qui du ciel contre nous descendit? »

— « Fils de Laërte, toi que j'ai vu dès l'enfance
» Chercher dans mes leçons l'éclat de l'éloquence, »
Lui répond noblement le jeune audacieux,
« Tu m'as su deviner, mais respecte les cieux ;
» L'homme s'égale-t-il au dieu de la lumière?
» Menace-t-il l'Olympe au sein de la poussière ?
» Va, détourne tes pas, et venge ailleurs tes Grecs. »

Il dit : le roi pieux s'éloigne avec respects.

Diomède, suivant sa course impétueuse,
Comme un torrent grossi par la pluie orageuse,
A travers les forêts, jeté sur les sillons,
Brise, entraîne en courant les arbres des vallons;
Diomède, à travers les Troyens qu'il disperse,
Va joindre Ménélas, qui de même renverse,
Et foule et fait périr des milliers de vaincus.
Hector et Sarpedon, et le fils de Vénus,
Énée, accourent tous; Troie entière menace
Deux guerriers qui, blessés, ont encor plus d'audace.

Simoïs des Troyens protége les combats.
Si contre eux un guerrier ose lever le bras,
Sa flèche au même instant les préserve et l'immole.
Mais Diomède a vu la main d'où le trait vole;
Il part; il veut venger son fidèle Leucus.

Simoïs ne fuit point : « Viens, reconnais Glaucus, »
Dit-il.

— « J'ai respecté l'hospitalité sainte ;
» Je ne t'ai point frappé ; mais j'ignore la crainte,
» Veux-tu combattre? »

— « Toi, fils de Bellérophon! »

— « Oui, trop jeune autrefois pour suivre Sarpédon,
» D'hier je vins chercher la gloire aux murs de Troie.
» Je me souviens des jeux qui firent notre joie,
» Lorsque, dans notre enfance, et ton père et le mien
» Semblaient unir nos jours par le plus doux lien.
» L'amitié du jeune âge est donc si peu durable !
» Tydée enfin marcha contre Thèbes coupable ;
» Je ne t'ai point revu ; mais, fidèle héritier,
» Je garde de Tydée encor le bouclier. »

— « Moi, » répond Diomède, « une coupe m'est chère,
» Que Tydée a reçue autrefois de ton père.
» Ah ! ne démentons point l'amitié des héros.
» Je serai ton ami si tu viens dans Argos ;
» Et toi tu m'ouvriras ton palais en Lycie.
» Ainsi, notre valeur en ce jour s'associe,
» Et parmi les combats nos fers s'éviteront :
» Noble fils d'un héros, n'en crains aucun affront ;

» La Grèce a des guerriers dignes de ton courage.
» Nous, cimentons encor l'union du jeune âge :
» Offrons-nous des présents, et, fiers de nos aïeux,
» Conservons l'amitié qu'ils formèrent entre eux. »

Alors le Grec, trompé par la ruse impunie,
Change sa pourpre d'or contre la pourpre unie.

Ah ! Simoïs retourne à de nouveaux combats ;
Il frappe Mérion conduisant Ménélas ;
Et ce roi belliqueux, ardent à la vengeance,
Déjà sur Simoïs loin de son char s'élance,
Et l'attaque soudain.

Mais l'adroit Lycien
Voit le fer, tourne, fuit, échappe et ne craint rien.
Aussi c'est en riant qu'à son tour il le presse,
Ce guerrier qui se tourne et le cherche sans cesse,
Et ne le voit jamais assez pour le frapper ;
Et c'est encor pour lui trop peu de le tromper ;
Il l'attaque de flanc en l'évitant de face,
Et l'a blessé deux fois ; mais le guerrier, que lasse
Cet indigne combat, veut un triomphe aisé,
Et lui-même trompant un ennemi rusé,
D'un côté le menace et le frappe de l'autre :
Il tombe : « Mon courage était digne du vôtre ;

» Roi de Sparte, » dit-il, « épargnez le vaincu ;
» Ménélas, je suis jeune et j'ai trop peu vécu ;
» A peine si déjà commence mon histoire,
» Et je sens que je peux acquérir de la gloire.

» Ah ! si vous m'épargnez, si j'échappe à vos coups,
» Je vous offre aujourd'hui de combattre pour vous ;
» Je passe au camp des Grecs, si vous sauvez ma vie.

» Je sais qu'une rançon fidèlement servie
» Vous est due, et mon père est roi des Lyciens ;
» Si vous sauvez mes jours, il vous devra les siens :
» Comptez sur les effets de sa reconnaissance ;
» C'est à moi d'hériter de toute sa puissance,
» Et je suis le seul fils, appui de ses vieux ans. »

Ménélas, attendri par des vœux si touchants,
Déjà vers ses vaisseaux ordonne qu'on le guide.

Mais de son char superbe, et tel qu'un Dieu, préside
Aux combats des guerriers le noble roi d'Argos ;
Rien n'échappe à son œil, conducteur des héros :

« Frappe, frappe, » dit-il, « et venge ton outrage ;
» Guerrier faible, un perfide attendrit ton courage !
» Est-ce à toi, Ménélas, à sauver les Troyens ?

» N'as-tu pas avec eux de généreux liens ?

» Ah! vengeons mieux l'honneur:

Périsse Troie entière
» Périssent tout guerrier, ses fils même et leur mère!
» Sur les débris des tours que leurs restes honteux
» Soient privés de repos et d'honneurs et de vœux!
» Que sur la terre, enfin, de leur perfide race
» Les vers en les rongeant ne souffrent point la trace! »

Et de son fer lui-même il perce le guerrier.

Ah! si Minerve alors a de son bouclier
D'un des fils d'Apollon couvert la tête auguste,
Combien aura frémi son âme pure et juste!

Tels sont donc les destins des malheureux mortels
De se sacrifier dans des combats cruels;
Et le meurtre commis sur une créature,
N'est-il pas une offense aux lois de la nature
Un coupable attentat aux ordres souverains
Du maître universel qui créa les humains?

Et que répondra donc ce vainqueur téméraire,
Lorsque Dieu lui dira: « Qu'as-tu fait de ton frère? »

Mais reprenons encor la langue des guerriers.

Quand ce fils d'Apollon, le front ceint de lauriers,
Aura vu quelque temps cette arène sanglante,
Saisi d'horreur sans doute et glacé d'épouvante,
Il aura cependant admiré les hauts faits,
Et chanté les héros que la guerre aura faits,
Il aura célébré, par des accents sublimes,
Et d'illustres exploits et de nobles victimes.

Et quel terrible aspect nous présentent ces champs!

On ne voit plus d'armée, on ne suit plus de rangs;
Chacun s'attache en hâte au meurtre qui l'honore;
Sur les morts entassés les morts tombent encore;
Et les fiers ennemis, ensemble frémissant,
L'un par l'autre immolés, meurent en s'embrassant.
Leurs fronts s'abaissent donc dans la même poussière:
Fallait-il si longtemps lever la tête altière?

Les Grecs semblent enfin partout victorieux.

Les plus braves Troyens ne sont plus devant eux.

Sarpédon est porté blessé loin des batailles,
Et l'ardent Hypsénor meurt au pied des murailles.

L'intrépide Euphémon, le jeune Astynoüs
Étaient chers à Priam, et tous deux ne sont plus.

Pendarus est lui-même atteint par Diomède;
Un ami généreux vient trop tard à son aide;
Mais, pieux et vaillant, il veut sauver le corps
De l'avide dépouille, injurieuse aux morts.

Telle, au bruit du clairon de rage dévorée,
De l'antre où dort son fils veut défendre l'entrée
Une jeune lionne, élevée aux combats;
Elle écume et rugit, tourne et presse ses pas,
Et de ses yeux, brillants de fureur et d'audace,
Ne voit pas d'ennemis, et pourtant les menace :

Tel Énée, accourant auprès de son ami,
Sur la terre étendu, seul, loin de l'ennemi,
D'un œil pieux le veille, et le défend encore,
Couvrant du bouclier l'armure qu'il honore,
Et crie, appelle au nom du dieu gardien des morts.

Personne ne répond à ses nobles transports,
Et sa troupe éloignée au retour est trop lente.

Alors il se retire et sur l'herbe sanglante
Les Grecs ont pris le fer de ce guerrier vaillant,

Qu'on n'eût pas désarmé s'il eût été vivant.

Hector ne combat plus ; ses troupes dispersées
Sont au loin et partout devant les Grecs chassées ;
Il veut les ramener, et pressant ses coursiers,
De toutes parts appelle et cherche des guerriers.

Vains efforts! des Troyens la gloire est donc flétrie!

Mais le sage Hélénus veille sur la patrie :

« Hector, cesse, » dit-il, « d'exciter aux combats ;
» Sous l'abri de nos tours rassemble tes soldats ;
» Dépêche, ou crains bientôt que, fuyant les batailles,
» Ils ne rentrent en foule au sein de nos murailles,
» Portant à Troie, ouverte aux ennemis vainqueurs,
» La honte sur les fronts et l'effroi dans les cœurs.

» Demain nous apprendrons à nos soldats timides
» Qu'Achille furieux ne suit plus les Atrides,
» Qu'il nous les abandonne et n'est plus contre nous.
» Demain d'un nouveau zèle ils s'enflammeront tous,
» Et nous vaincrons les Grecs qui n'ont plus leur Achille. »

A ces mots, Hector vole aux remparts de la ville ;
Et là, devant les murs arrêtant les fuyards,

Il reforme soudain les bataillons épars.

Soudain Agamemnon de toutes parts envoie
Calmer les Grecs, surpris de n'être pas à Troie,
Et qui, tout affamés de gloire et de butin,
Ne veulent plus prévoir un revers du destin.

Mais au bord du Scamandre enfin il les ramène;
Et là, son nouveau camp domine encor la plaine.
C'est le premier succès de son ambition;
Il annonce déjà la chute d'Ilion.



CHANT SEPTIÈME

ACHILLE A TROIE

CHANT SEPTIÈME

HECTOR ET ANDROMAQUE

Tel que le fugitif aux rives étrangères,
Consumé dans l'exil par ses douleurs amères,
Est prêt à rechercher ses pénates si chers,
Même avant qu'à ses pas les chemins soient ouverts,
Tel le juste, un moment exilé sur la terre,
Redemande l'Olympe au maître du tonnerre ;
Il attend, il invoque, et sans craindre les dieux,
Retourne à sa patrie en remontant aux cieux :
Tel Priam.
Ce monarque a vu près de ses portes

Hector réunissant ses nombreuses cohortes,
Sous l'abri de ses murs ramener ses soldats :
Sa constance s'apprête à de nouveaux combats.

Mais dois-je rappeler qu'au gré de la déesse,
Sous le voile des nuits ranimant leur tendresse,
Deux amants ont caché les mystères d'amour,
Et qu'à peine l'aurore a ramené le jour,
Hélène la première a parlé de la Grèce?

Pâris pense à l'instant aux combats, et sans cesse
L'ombre de Ménélas devant eux reparaît :
Remords du Dieu vengeur qui punit en secret.

Ainsi de ses erreurs souffre l'espèce humaine ;
Et ce beau fils des rois près de la belle Hélène
Ne peut goûter en paix le plus ardent amour :
Ils ont de folles nuits, ils n'ont pas un beau jour.

Mais Priam les appelle, au palais ils se rendent;
Précédés du héraut, sur le marbre ils descendent
Jusqu'au seuil qu'ont orné tous les arts à la fois,
Qui ferme dignement le séjour des grands rois.

Ah! que faut-il, hélas! que Pâris lui raconte?
Et comment aujourd'hui pourra-t-il rendre compte

Du défi dont lui-même a donné le signal?
Que dire, quand le casque est un témoin fatal?

Mais un père aisément croit tout d'un fils qu'il aime.
« Les dieux, » lui dit Pâris, « semblaient combattre eux-même;
» Soudain ils ont éteint le jour et mon espoir,
» Et même en nous frappant nous ne pouvions nous voir;
» Impitoyables dieux! ils m'ont ravi la gloire
» D'achever pour mon père une illustre victoire. »

Le vieux roi s'attendrit à ces mots pleins d'amour.

« Ah! » dit-il, « j'ai vécu sur la terre un long jour,
» Et les dieux l'ont béni. Ma famille nombreuse,
» Et mon peuple fidèle, et ma vieillesse heureuse,
» Voilà leurs dons; mon trône affermi par mes lois,
» Le bonheur de mon peuple et l'estime des rois,
» L'amour de mes enfants, leur union constante,
» Et mes souvenirs doux et mon âme contente,
» Surtout l'espoir pieux que les dieux m'ont permis:
» Enfants, voilà les biens que je m'étais promis.

» Que peuvent donc ces Grecs, qu'un sort fatal envoie?
» Vont-ils vaincre? vont-ils même détruire Troie?
» J'ai vécu; mes destins sont marqués dans les cieux;
» Je mourrai, pour renaître et vivre avec les Dieux. »

Hélène a vainement affermi son courage;
Elle tremble, et des pleurs mouillent son beau visage;
Pâris s'émeut aussi :

« Mes enfants, » dit le roi,
« A la bonté céleste il faut donner sa foi :

» Les uns de leurs vertus trouvent la récompense
» Dans le secret accent de notre conscience,
» Lorsqu'on a le bonheur de se faire bénir.

» D'autres de leurs erreurs gardent le souvenir;
» Mais ce n'est pas en vain qu'un remords les accable,
» C'est ce dieu du remords qui pardonne au coupable.
» Calmez donc vos regrets; et venez dans mes bras.»

Hector vers ce bon père alors portait ses pas :

« Roi d'Ilion, » dit-il, « est-ce ici qu'il se cache
» Le fugitif? » Pâris veut répondre. « Qu'on sache,»
Reprend Hector, « quelle est ta honte et ma douleur,
» Guerrier qui veut combattre, et n'a point de valeur!
» Le jour, tu n'oses craindre, et lances la menace;
» Tu fuis dès que la nuit couvre ta lâche audace.

» A quels tristes combats ta fuite m'a forcé!

» Par un autre que toi Ménélas fut blessé,
» Et les Grecs indignés ont vengé cette offense.
» Nos dieux, honteux de nous, s'éloignent en silence;
» Et nous sommes vaincus.

Jouis de tes amours,
» Pâris, nous résistons à peine au pied des tours;
» Bientôt les Grecs sur Troie assouviront leur haine,
» Tandis que dans tes bras tu presseras Hélène. »

« Frère injuste, » répond, les yeux chargés de pleurs,
Cette reine si noble et belle en ses douleurs,
« Les Dieux, qui t'ont donné ta superbe vaillance,
» N'ont-ils pas ménagé ta plus chère espérance?
» Quel honneur pour les Grecs s'ils avaient devant toi
» Pour leur premier captif pris le fils de ton roi!

» Lorsque dans l'avenir je vois ces guerriers braves,
» Et ta chère Andromaque et tes enfants esclaves,
» Je n'accuse que moi; pardonne, cher Hector,
» Et Pâris te suivra si tu combats encor. »

Hector se tait; Pâris s'arme pour les batailles.
« Mes fils, » leur dit Priam, « défendez nos murailles;
» Il faut vaincre ou subir un trépas glorieux;
» Heureux le guerrier mort, il s'asseoit près des Dieux! »

L'armée au pied des tours était alors tranquille ;
Et les soldats, tournant leurs regards vers la ville,
Admiraient sur leur tête un spectacle touchant :
Les épouses, l'œil triste, avec terreur cherchant
Dans la foule des rangs l'époux qu'elles chérissent.
Dieux! lorsqu'elles l'ont vu, comme elles vous bénissent!

Mais, suivant lentement le sommet des remparts,
Les autres sur la plaine étendent leurs regards.

Telle on voit dans les champs, noble et de fleurs parée,
Une belle génisse, aux autels consacrée,
Devancer lentement les victimes des dieux,
Et s'offrir la première au pontife pieux;
Telle marche Andromaque et guide les épouses.

Les déesses, toujours de son bonheur jalouses,
Excitent les destins que brave son époux.
Pourra-t-il donc longtemps échapper à leurs coups?

Mais Andromaque en vain le cherche dans l'armée;
Ses yeux errant partout, inquiète, alarmée,
Elle a vu tout le camp; est-il le seul, Hector,
Seul des guerriers troyens qu'elle ne voie encor?

Tous les cœurs sont émus de sa douleur si tendre.

Ah! fatiguée enfin de chercher et d'attendre,
Un seul espoir lui reste : elle implore les Dieux;
Et d'un seul mouvement, toutes fixant les cieux,
Les épouses priant offrent aux Dieux leurs larmes;
Contre un effroi cruel ce sont leurs seules armes.

A peine vers le ciel montaient leurs faibles voix,
On annonce qu'Hector est au palais des rois;
Andromaque l'apprend ; elle part consolée.
Les Dieux ont pris pitié de l'épouse accablée.

Mais il en reste encor sur les vastes remparts
Tant d'autres dont l'époux échappe à leurs regards!

Comme elles vont pleurer, veuves infortunées!
A de longues douleurs victimes condamnées,
Mars a voué leur vie aux regrets superflus;
Elles cherchent l'époux qu'elles ne verront plus.

O Chrysa, quel effroi sur ton pâle visage!
Jeune fille d'Hébé, les roses du bel âge
A peine ornaient ce teint dont l'éclat est si doux :
Tu n'as vu qu'un seul jour le plus beau des époux.

Et Naïs, qu'aux autels on tenait asservie,
A la bonne déesse avait voué sa vie,

Et belle sans espoir au sein de son printemps,
Sagement résignée, avait langui longtemps;
Hier un fils d'Hermès la choisit pour épouse;
Et soudain, moissonné par la Parque jalouse,
Il tombe au pied du temple où Naïs rentrera.

Ah! combien la terreur agite aussi Chléra!
Chléra, si Polus meurt, est seule et sans famille.

Plus malheureuse encor, Hyrté porte sa fille
Qu'elle consacre aux Dieux gardiens de son époux.

O Mars, tant de douleur doit calmer ton courroux!

Mais déjà du palais atteignant les murailles,
Andromaque aperçoit ce guide des batailles,
Ce haut casque, si noble, et dont l'aigrette d'or
Au sein des ennemis toujours leur montre Hector.

Elle court et soudain s'empresse de lui tendre
Son fils, gage adoré de l'amour le plus tendre.

Mais du casque élevé le panache éclatant
Brille à ses yeux, l'effraye; il se cache en tremblant.
En vain elle l'approche aux caresses d'un père;
L'enfant cherche un abri dans le sein de sa mère.

Le guerrier se découvre et le prend dans ses bras.

« Dieux d'Ilion, » dit-il, « gardez-lui des combats.
» O Dieux! c'est pour mon fils que ma voix vous implore;
» Qu'il puisse triompher; que tout soldat l'honore;
» Qu'il soit illustre et brave entre tous les Troyens;
» Qu'au temple ses lauriers s'élèvent près des miens!
» Qu'on dise : Il est encor plus vaillant que son père!
» Dieux! et que son amour console au moins sa mère!»

—« Ah! » lui dit Andromaque, « époux noble et pieux,
» Tu défends ta patrie et ton père et tes Dieux.
» Tu sais combien je t'aime et combien je suis fière
» Des lauriers couronnant ton char dans la carrière.
» Toujours fidèle à toi dans tous mes sentiments,
» J'ai soin de respecter ta gloire et tes serments,
» Hector; et j'aime aussi notre noble patrie,
» Dès l'aurore priant que le ciel lui sourie,
» Et pour elle en ses maux j'ai plus d'amour encor,
» Et j'espère être ainsi digne épouse d'Hector.

» Cependant aujourd'hui ton courage intrépide
» Ne permet pas l'effroi d'une femme timide;
» Et tu ne conçois pas qu'on puisse redouter
» Les combats glorieux qu'il te plaît d'affronter.
» Hélas! vois donc quelle est l'audace de la Grèce,

» Et l'ardeur qui l'excite et l'espoir qui la presse :
» Lorsque Troie en ce jour doit vaincre ou succomber,
» Les Grecs vont s'unir tous et sur toi seul tomber;
» Ils auront vaincu Troie en t'arrachant la vie.
» Et lorsque sur ta tombe ils l'auront asservie,
» Quelle sera pour nous la rigueur du Destin?
» Hélas! je serai veuve et ton fils orphelin!

» Si tu n'écoutes pas l'épouse la plus tendre,
» Prends pitié de ton fils; il ne peut se défendre;
» Il ne s'élève encor que protégé par toi.
» Que dis-je? Si tu meurs, peut-il compter sur moi?
» Eh! quel serait alors mon soutien tutélaire?
» Je n'ai plus de famille; épouse solitaire,
» J'ai perdu les parents que mon cœur chérissait,
» Et je n'ai plus que toi qui seul les remplaçait.

» Hélas! parmi les Grecs n'est-il pas, cet Achille?
» Ma mère délaissée a vécu sans asile,
» Mes frères et mon père immolés! C'est à lui
» Que je dois de n'avoir que toi seul pour appui.
» Et ne savons-nous pas pourquoi le ciel l'envoie?
» Les Dieux n'ont-ils pas dit qu'il doit détruire Troie? »

Et quels pleurs à ces mots dont tout son sort dépend!
Elle en retient encor plus qu'elle n'en répand.

» Hélas! » répond Hector, « je gémis de tes larmes;
» Mon cœur souffre toujours de toutes tes alarmes.

» Mais dois-je, m'éloignant de nos champs ravagés,
» Laisser les Grecs vainqueurs sous nos murs outragés
» Et, fuyant les périls d'une illustre victoire,
» Abandonner aux Grecs ma patrie et ma gloire?

» Ah! la fière Ilion peut un jour succomber,
» Le vertueux Priam sous le glaive tomber,
» Et ses cinquante fils, que la vengeance assemble,
» Peuvent sur nos débris expirer tous ensemble:
» Tombeau seul assez vaste, assez noble pour eux!
» Mais j'aurai retardé ce triomphe odieux.

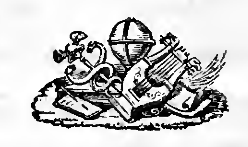
» Ah! peut-être toi-même esclave dans l'Aulide,
» Ton front portera l'urne à la source limpide;
» Et tu verras le lin entre tes doigts coulant
» Tresser la lourde trame à ton maître insolent!
» Tu saurais ennoblir cet indigne esclavage,
» Forçant les vieux guerriers d'admirer ton courage,
» Mais que penseraient-ils si j'existais encor?

» C'est là, se dirait-on, là l'épouse d'Hector;
» On veut que des Troyens Hector fût le plus brave,
» Et sous les lois d'un Grec son épouse est esclave!

» Non; si tu dois souffrir, je crains peu les remords;
» La terre amoncelée aura couvert mon corps.
» Lorsque tu gémiras, on verra sur ma tombe
» Le laurier que l'on doit au soldat qui succombe;
» On dira qu'il n'est plus le guerrier d'Ilion,
» Et tu pourras toujours t'honorer de mon nom.

» Mais ne t'afflige point de douleurs incertaines,
» Chère épouse; les Dieux de leurs lois souveraines
» N'ont point ouvert le livre aux regards des mortels.
» On ne peut pas prévoir les destins éternels.
» Souvent le guerrier meurt tranquille en ses murailles,
» Et le lâche est frappé du glaive des batailles :
» Attendons l'heure en paix, et ne la craignons pas.
» Va, retourne aux autels; moi, je cours aux combats.

Il part, la tendre épouse, en répandant des larmes,
A le suivre des yeux trouve au moins quelques charmes
Elle se plaît longtemps sur la trace d'Hector,
Et ne peut plus le voir, et le regarde encor.



CHANT HUITIÈME

ACHILLE A TROIE

CHANT HUITIÈME

FUNÉRAILLES

Qui pourrait sans horreur, en sortant des batailles,
Assister calme et froid aux soins des funérailles?
Ah! quel spectacle alors, sur la terre étendus,
Ces morts et ces mourants sans pitié confondus!
Et dans le même jour le même champ rassemble
Les vainqueurs, les vaincus, et tous meurent ensemble.
Quel éclat d'or, de sang, et de pourpre et de fers,
Et quels cris et quels chants percent alors les airs!

Déjà cette fumée, invisible et dernière,
Quand les hommes éteints retournent en poussière,
Va du dieu des combats encenser les autels;
Et les oiseaux de proie, imitant les mortels,
Vont, affamés comme eux de sang et de carnage,
Des restes des humains rassasier leur rage.

Ah! deux jeunes vautours dans les airs ont paru;
Mais sur le même point ensemble ils ont couru,
Et soudain la querelle a remplacé la joie;
C'est qu'ils ont tous les deux choisi la même proie.
Le butin est nombreux et le repas égal,
Et nul ne veut pourtant céder à son rival!
C'est au même festin que tous les deux aspirent.

Ils s'attaquent, bientôt se blessent, se déchirent;
L'un, qui semble vaincu, déjà laisse tomber
Son aile languissante, et, prêt à succomber,
S'éloigne et redescend lentement vers la terre.
O sort, souvent fatal aux plus forts dans la guerre!
Tout à coup, lorsque l'autre est déjà triomphant,
Il retourne, revient, l'enserre en l'étouffant,
Et le jette au champ même où Sparte attaque Troie!
Tel est l'ordre des Dieux : il meurt sur cette proie
Qui devait assouvir ses désirs superflus.
Mortels, formez des vœux : demain vous n'êtes plus.

Ah! déjà les Troyens, unis sous leurs murailles,
Attendent sans effroi de nouvelles batailles;
Et lorsque dans l'espoir qui ranime leur cœur,
Semblable au coq guerrier qui s'avance en vainqueur,
Aux tentes des soldats Hector vient à paraître,
L'audace sur les fronts ne tarde point à naître.
« Hector! Hector! » ce cri vole dans tous les rangs;
C'est le nom du modèle offert aux plus vaillants;
Et partout retentit au sein de cette armée
Dans les champs belliqueux la joie accoutumée
Qui précède toujours les plus sanglants combats.

Hector vient: « D'autres soins vous attendent, soldats.
» Ces rivages, » dit-il, « consacrés au Scamandre,
» Que semblent deux printemps contre l'hiver défendre,
» Des plus nobles débris couverts de toutes parts,
» N'offrent point une tombe aux fils chéris de Mars.
» Agamemnon, sans doute, accueillant ma prière,
» Ne les privera point de leur pompe dernière.

» Mais je ne voudrais pas que le Grec orgueilleux
» Osât se montrer fier de ce repos pieux,
» Et de ce saint hommage accusant ma faiblesse,
» Crût déjà les Troyens esclaves de la Grèce:
» Je prends seul la querelle et combattrai trois jours.
» De la guerre après moi vous reprendrez le cours;

» Et ce noble combat, titre éternel de gloire,
» Troyens, ne finira qu'après votre victoire. »

Il s'avance en bravant trois guerriers à la fois,
Et neuf Grecs de leurs chefs ont réclamé le choix.
Mais le sort consulté nomme Ajax, Diomède,
Et Ménélas, qui veut que tout guerrier lui cède!
Comme il craignait de perdre un illustre danger,
Et que tant de héros brûlent de partager!
Euripyle, Stenèle, Idoménée, Ulysse,
Antiloque et Teucer ont demandé la lice.
« Brave Hector, » disent-ils, « tu n'as point de rivaux,
» Ton exemple aux Troyens n'a point fait de héros.»
Ces Grecs insultent Troie, et ne peuvent l'abattre;
Mais ils n'insultent pas quand ils peuvent combattre;
Ils savent avec art vanter leurs ennemis;
Leur triomphe est plus beau quand ils les ont soumis.

Déjà même, apprêtant les saintes hécatombes,
Hélénus des Troyens fait élever les tombes,
Et Calchas, en l'honneur des victimes de Mars,
Fait répandre l'encens sur leurs restes épars.
Bientôt les prêtres grecs, achevant la prière,
Leur ont sur l'œil éteint abaissé la paupière;
Ils ont avec respect purifié les corps
Dans l'onde réservée au baptême des morts;

Et sur les pâles fronts répandant l'huile sainte,
Au cortége funèbre ils ont ouvert l'enceinte
Où ces morts, entourés de leurs plus chers guerriers,
Sont portés aux bûchers sur leurs vieux boucliers,
Sans armes et couverts des laines consacrées.

Mais autour d'eux en chœur, sur les lyres sacrées,
On chante leurs exploits en allumant les feux;
La gloire et le trépas se confondent entre eux.

Cependant les amis, sacrés dépositaires,
Ont confié la cendre aux urnes funéraires
Qu'attendent un vieux père ou de fidèles sœurs,
Restes chers conservés à leurs éternels pleurs.

Ah! déjà quels longs deuils commencent à cette heure!
Lorsqu'on ouvre à nos corps leur dernière demeure,
Souvent on a bientôt oublié nos amours,
Et même l'amitié, gardienne de nos jours,
Qui verse sur nos maux les trésors de son baume,
Et de ses songes d'or charme les toits de chaume.

Mais entre compagnons d'armes et de périls,
La mémoire des morts ne souffre point d'exils.
Quand il est enfermé sous la tombe guerrière,
C'est encore un parent, si ce n'est plus un frère.

« Ce pauvre Énos, » dit-on, « qui nous a tant aimé,
» Il souriait encor quand son œil s'est fermé. »

Sans doute nous plaignons cette jeune victime,
Lesbé, qui tendrement aimait le brave Athyme ;
Et l'étranger l'entend, au bord hospitalier,
Dire : « Je suis fidèle aux cendres du guerrier. »

Mais on admire aussi les descendants d'Orphée,
A leurs fils tour à tour transmettant le trophée
Des chants mélodieux de leur illustre aïeul ;
Et nous approuvons tous ce filial orgueil.

Aussi reconnaît-on les vaillantes familles
A ces regrets touchants des frères et des filles,
A ce long souvenir, qui demeure auprès d'eux,
Des anciens exploits de leurs nobles aïeux.

Et lorsque nos neveux racontent les batailles,
L'histoire des héros commence aux funérailles ;
Leur renom dans les camps par la gloire est porté,
Les guerriers du pays sont leur postérité

Ah ! déjà s'élevaient les terres sépulcrales,
Et creusant les tombeaux sous des voûtes égales,
Les Troyens ont placé les corps inanimés.

Sous le marbre, la pierre ou l'argile enfermés,
Ils reposent, mais tous gardés par leurs familles,
Présents toujours aux pleurs de leurs pieuses filles,
Qui dans les jours de paix, en longs habits de deuil,
Viendront avec respect prier sur leur cercueil.

Alors on vient offrir l'hommage aux funérailles;
On immole au Troyen son coursier des batailles,
Qu'il dompta de sa main, qui, fidèle à sa voix,
Souvent blessé sous lui, l'a sauvé tant de fois;
Et les plus riches dons des saintes hécatombes
Auraient moins honoré la piété des tombes.
Lorsque Hypsénor tomba, son fidèle coursier,
Ne reconnaissant plus la voix de son guerrier,
Résista sous le frein, n'ouvrit plus la barrière,
Refusa le froment d'une main étrangère,
Et sur le champ de gloire où son maître a péri,
Il mourut l'attendant, lui qui l'avait nourri!

Ensuite, quand les feux ont satisfait les mânes,
Lorsque le chant sacré fait place aux jeux profanes,
Les coursiers, appelés encore à des hauts faits,
Sont les premiers héros des combats de la paix.
Jamais on ne dépose un Troyen sous la terre,
Qu'on n'offre en son honneur un hommage à la guerre.
Cent rivaux, aspirants à de nouveaux hasards,

Convertissent en jeux les triomphes de Mars.
Les vierges, à leur tour, se mêlant à ces fêtes,
Dansent, le luth en main, essayant leurs conquêtes,
Tandis qu'un père écrit sur la tombe d'Ion :
« Il défendait aussi la superbe Ilion. »

Mais dans ces tristes jours abondent les présages;
On a soin d'exciter les plus faibles courages;
On profite avec art du deuil de la douleur
Pour exalter encor la plus ferme valeur;
Et Priam, le premier, prescrit que l'on envoie
Réunir aux autels les prêtresses de Troie.

Bientôt du temple saint s'avançant vers les tours,
Le cortége pieux suit lentement son cours;
Le vieillard vénérable en guide l'ordre auguste.
Marchant avec respect sur la trace du juste,
Les vierges de Cérès, en chœur religieux,
Élèvent dans les airs les chants aimés des Dieux.

L'épouse d'Anténor, Théano, sage et belle,
En leur servant de mère est aussi leur modèle.
Comme on la reconnaît à sa noble pudeur!
Et sur son front empreint de grâce et de candeur,
Le doux éclat des lis semble effacer la rose;
Et l'œil avec respect sur ses charmes repose.

Alors quel beau spectacle! et ce vieillard pieux,
Et ces vierges, les bras élevés vers les cieux,
Offrant des vœux si purs en des hymnes sublimes!
Et devant eux, le prêtre immolant les victimes,
Entouré des guerriers célébrant les exploits,
Mêlant aux chants sacrés leurs belliqueuses voix;
Enfin l'armée entière, attentive et muette,
Écoutant les Dieux même aux accents du prophète!

Cependant on a vu la lutte des vautours :
On sait qu'au temple saint, en ces funèbres jours,
Les prêtres profitant de ces pompeux spectacles,
S'empressent d'annoncer les souverains oracles;
Et la foi va chercher ces accents solennels.
Déjà, de toutes parts, on se presse aux autels.
Et Jupiter à tous également propice,
Abaisse sur la terre une main protectrice.

Calchas offre déjà les douze premiers nés
Que les jeunes brebis au printemps ont donnés.
« O Dieux! » dit-il, « hier vos augustes présages
» Sont aux yeux des mortels descendus des nuages.
» Les Grecs et les Troyens, s'attaquant dans les airs,
» Assistèrent ensemble à leurs destins divers.
» Tels nous fûmes longtemps repoussés loin de Troie,
» Et le Troyen brillait d'une impudente joie.

» Tel le vainqueur hier fut d'abord terrassé ;
» Nous le vîmes pourtant, sur sa proie élancé,
» Par un heureux retour conquérir la victoire.
» Tels arrivés enfin sur le champ de la gloire,
» Nous sommes prêts à vaincre un superbe ennemi.
» O Dieux! dans cet espoir saintement affermi,
» Je ne vous offre plus de nouvelles prières :
» Accomplissez, ô Dieux! vos promesses dernières. »
Ce rapide discours enflamme les soldats.

Les pontifes d'Achille ont au dieu des combats
Sur un autel nouveau, consacré dès l'aurore,
Offert l'hommage pur d'un taureau jeune encore,
Et qui, libre toujours, vif, ardent et fougueux,
N'a jamais accepté le poids d'un joug honteux.

L'un d'eux parle aux guerriers : « Calmez votre courage,
» Soldats, vous en ferez bientôt un noble usage;
» De l'Olympe entr'ouvert les destins sont sortis;
» J'ai vu le roi d'Argos et le fils de Thétis;
» Comme Atride était fier lorsque le brave Achille
» Des combats un moment s'est éloigné tranquille!
» Mais vous l'avez vu tous : ranimant son grand cœur,
» Il retourne combattre, et bientôt est vainqueur.
» C'est ainsi qu'un présage ouvre la noble voie :
» Achille tout à coup viendra fondre sur Troie.

» Priez les dieux amis pour qu'ils daignent presser
» Cet illustre avenir qu'ils viennent d'annoncer. »

Alors au camp troyen douze belles génisses
Arrosaient de leur sang l'autel des sacrifices.

« O Mars, » dit Hélénus, « ô Mars, descends des cieux,
» Descends, viens inspirer un pontife pieux;
» Souris à notre espoir et guide notre armée!
» Ciel! de quel feu soudain mon âme est enflammée!
» Il m'agite et me brûle; Ilion, écoutez :
» Deux vautours à mes yeux se sont-ils présentés?
» Oui, c'est la Grèce avide, à sa proie acharnée.
» Oui, c'est Troie attaquée, et s'armant indignée.
» Ciel! l'oiseau d'Ilion vaincu dans le combat!
» Et déjà son rival fier du coup qui l'abat!
» Troie est vaincue aussi; fier, il triomphe, Atride.
» Mais un beau désespoir la relève et la guide,
» Elle tourne et s'élance au vainqueur insolent,
» Le saisit, le déchire, et le jette tremblant.
» Troyens, les Dieux ont dit, par ce noble présage,
» Qu'ils rendaient la victoire à votre ardent courage.
» Allez, braves guerriers, combattre, et vous vaincrez. »

Ainsi dans les trois camps, par un prêtre éclairés,
Les soldats ont connu l'avenir qui s'apprête;

Le combat des vautours est du sort l'interprète;
Et chacun voit toujours sur le nuage écrit
Le succès désiré gravé dans son esprit.
Dès qu'un œil menaçant l'inquiète et l'afflige,
Il s'attache à l'oracle, il attend le prodige;
Et le secret du prêtre est d'ouvrir sous nos yeux
Au ciel de l'espérance un azur radieux.

C'est ainsi qu'avec l'art de flatter et de plaire,
Il entretient la foi dans l'âme du vulgaire;
Jamais, jamais les dieux n'annoncent aux mortels
Les immuables lois des destins éternels.





CHANT NEUVIÈME

ACHILLE A TROIE

CHANT NEUVIÈME

CASSANDRE

O soleil, œil des Dieux qui s'étend sur les mondes,
Tu les éclaires tous, les nourris et fécondes,
Seul, allumant le jour dans l'immense univers,
Seul engendrant la vie, animant les déserts.
Des germes de la terre échauffant l'hyménée,
C'est lorsque tu parus que la nature est née.
Élevé sur l'Éther, éclairant sous tes yeux
Les vastes régions de l'empire des Dieux,
Et de l'azur céleste entourant ta ceinture,
Tu reposes tes pieds sur la jeune verdure.

Toi seul as nuancé l'art éclatant d'Iris;
La fleur naît et se peint sous un de tes souris,
Et Cérès, proclamant les travaux dès l'aurore,
Fuit devant les amours quand ton coucher se dore.

Mais lorsqu'un voile immense a couvert ton sommeil,
L'Orient te salue, annonce ton réveil;
Tu t'élèves des monts où l'Arax prend sa source,
Toujours croissant de feux et d'éclat dans ta course,
Jusqu'au sommet du front du Dieu de l'univers.
C'est de là que, versant sur les mondes divers
Des torrents de chaleur et des flots de lumière,
Tu fais germer une âme au sein de la matière.

Mais que dis-je? est-il vrai que des esprits perçants,
Entraînés par l'instinct ou guidés par les sens,
Êtres surnaturels, puissent loin de nos terres
Et dans l'immensité parcourir ces mystères?
On ne s'élève pas aux parvis éternels,
Séjour impénétrable aux regards des mortels.
Les harpes dont les vents touchent les nobles cordes,
Les marteaux que Vulcain consacre à nos discordes,
Et les flots mugissants sur les caveaux secrets
D'où la tempête vient envahir nos guérets,
Et souvent même, au gré du courroux des déesses,
L'éclat retentissant des foudres vengeresses,

Tout ce bruit si fréquent de l'Olympe échappé,
A l'oreille de l'homme aura longtemps frappé
Avant qu'à son esprit il se soit fait comprendre.

Et pourtant les Dieux même ont éclairé Cassandre;
Dans le palais du temple ils ont ouvert ses yeux :
Elle a lu l'avenir aux registres des cieux.

Mais afin que son art ne serve pas au monde,
Ils n'ont jamais permis que la foi la seconde;
Et personne ne croit à sa prédiction :
C'est en vain qu'elle dit la chute d'Ilion.

Oui, souvent au milieu de la foule assemblée,
Par ses tristes discours Cassandre l'a troublée.
Cette fille des rois, prêtresse d'Apollon,
Suivant le cours du fleuve errant dant le vallon,
Et pâle, frémissant sous le dieu qui l'agite,
Annonce les malheurs au peuple qu'elle irrite.

Elle dit : « Arrêtez ces terribles combats;
» Je sens trembler ici la terre sous mes pas;
» J'aspire les vapeurs de la foudre céleste;
» Le nuage amoncèle un orage funeste,
» Et d'invisibles feux s'amassent dans les airs;
» Sur les fronts aveuglés ils lancent les éclairs.

» Quand la cendre déjà d'une race maudite
» S'élève en tourbillons sur Ilion proscrite,
» Les présages sacrés paraissent vainement;
» Jamais le criminel ne croit au châtiment. »

On est effrayé peu de ces vagues reproches;
On ne craint les dangers que lorsqu'ils semblent proches
On ne voit point l'abîme avant que d'y tomber.
Mais elle ajoute : « Hélas! il faut donc succomber;
» Nos armes vont s'user; nos courages s'épuisent;
» Et quels triomphes vains nos oracles prédisent!
» Quand l'arrêt de la chute est écrit dans les cieux,
» Le Destin l'exécute et le cache à vos yeux. »

A ces terribles mots, le peuple crie, éclate;
Elle n'a point détruit l'espoir dont il se flatte;
Il a foi dans ses dieux, ses rois et son pays.
En vain elle prétend éclairer les esprits.

L'un dit : « C'est insulter un peuple si fidèle,
» A qui sa gloire est chère et qui combat pour elle! »

L'autre : « En vain dans nos champs tous les Grecs sont ép
» J'ai confiance aux Dieux gardiens de nos remparts.
— « Et quels sont-ils, » dit-on, « ces Grecs qu'on nous env
» Nous ne doutons jamais des triomphes de Troie. »

Mais on s'irrite encor ; l'un par l'autre excités,
Contre sa triste voix tous semblent révoltés :
« Et du ciel, » lui dit-on, « qui t'a fait l'interprète?
» Et de notre avenir qui te créa prophète? »

Elle ne répond pas et voit sans se troubler
De ce peuple insensé la fureur redoubler.
« On sait, » dit un vieillard, « quelle fut notre gloire,
» Et c'est à l'ennemi qu'on promet la victoire! »
— « Oui, » dit l'autre, « on annonce aux Troyens le malheur,
» N'a-t-on pas le dessein d'affaiblir leur valeur?
» On glace le courage en chassant l'espérance. »

Ainsi raisonne un peuple encor dans l'ignorance.
Mais surtout au milieu de tant de passions,
Les femmes prennent part aux imprécations;
On les voit en fureur s'agiter les premières.
Écoutez les longs cris des femmes et des mères :
« Hélas! mon jeune fils a péri sans regret,
» Croyant avec candeur à ce fatal arrêt. »
— « J'ai vu, désespéré par cet affreux présage, »
Dit l'autre, « mon époux tombé sur ce rivage. »
— « Moi, j'ai vu mon vieux père abandonné des siens.
» Malheur à cette voix si funeste aux Troyens! »
— « Oui, malheur, oui, malheur à cette voix fatale!
— » Elle attire, » dit-on, « les maux qu'elle signale. »

—« Oui, vengeons-nous des maux qu'elle attire sur nou
—« Mort, mort! » Et la prêtresse est sans peur : « Venez to
Leur dit-elle, « et frappez. Mais craignez la déesse
» A qui j'ai consacré les jours de ma jeunesse,
» Et qui tient son égide au-dessus de mon front :
» On ne m'insulte pas sans lui faire un affront.

» Ne vous souvient-il plus quel solennel oracle
» Annonce au monde entier un imposant spectacle?
» Malheur dix ans, » dit-il, « au grand Agamemnon
» Pour avoir offensé le prêtre d'Apollon. »
» Malheur dix fois dix ans vengerait la prêtresse :
» Et dix ans ont erré les guerriers de la Grèce
» En butte à la fureur et des vents et des flots,
» Sans trouver sur la terre un seul jour de repos!

» Venez donc accomplir l'ordre des destinées.
» Frappez; c'est la prêtresse, et pendant cent années,
» Vous, vos fils, vos neveux, leurs neveux et leurs fils,
» Vous errerez captifs loin de votre pays :
» Des vengeances des Dieux exemple mémorable! »

—« Ciel! ô ciel! » —« Oui, sachez qu'il est inexorable,
» Le ciel! Ainsi la peur dompte votre courroux;
» La prêtresse a parlé, c'est vous qui tremblez tous. »
Et soudain tout ce peuple et s'arrête et s'étonne.

Mais Hélénus accourt, et la foule abandonne,
Par respect pour ses dieux, ses prêtres et ses rois,
Celle qui tous encor les outrage à la fois;
Et le pontife ainsi chaque jour la protége;
Il chasse devant lui le peuple qui l'assiége,
Et s'oppose aux excès qu'elle semble braver.

Mais de tant de fureurs s'il vient la préserver,
C'est la fille des rois que le prêtre respecte;
Et sa fidélité ne fut jamais suspecte.
Lui, souverain pontife et maître des autels,
Il voit à ses genoux s'abaisser les mortels;
Mais il sait, homme adroit, habile politique,
Qu'il doit toute sa force au pouvoir monarchique;
Il se dévoue au trône autant qu'à son pays;
Tous les fils de son roi semblent ses propres fils.

Il est vrai qu'un roi seul, de droit héréditaire,
Dirigeant à son gré son œuvre tutélaire,
Est parmi les Troyens béni par ses sujets.
Les devoirs qu'il remplit leur semblent des bienfaits.
Celui qui sous ses pieds tient muet le tonnerre
Apparaît comme un dieu protecteur de la terre :
« Peuple, » dit Hélénus, « sois fidèle au vieux roi ;
» Son auguste famille aussi veille sur toi;
» Eh! pourquoi voudrais-tu prendre soin de toi-même?

» Tu peux te confier à son ordre suprême.
» Il connaît mieux que toi ce que tu dois vouloir;
» C'est à lui que les Dieux ont transmis leur pouvoir.»

Mais il prend soin surtout qu'une noble espérance
Sans cesse des Troyens ranime la vaillance;
Il prend soin d'empêcher que le peuple inquiet
Ne croie au sort fatal dont il est le jouet :
« Eh quoi! » dit-il, « eh quoi! Troie est-elle alarmée?
» Ses murs sont défendus par sa vaillante armée.
» Priam a confié le salut de ses tours
» A son illustre fils, qui triomphe toujours.
» Qui pourrait aujourd'hui douter de la victoire?
» Hector a-t-il jamais fait défaut à sa gloire? »

Ah! le peuple s'apaise au sein de cet espoir;
Le nom d'Hector suffit pour montrer le devoir
Que chacun doit remplir dans la ville chérie,
Comme Hector se dévoue aux dieux de la patrie.
Aussi plus de courroux quand on n'a plus d'effroi:
Et soudain tout le peuple a béni le vieux roi.

C'est ainsi qu'honorant le pouvoir légitime,
On rend un saint hommage au prêtre magnanime
Qui proclame l'espoir des plus nobles succès;
C'est un dieu protecteur des fidèles sujets.

Mais Cassandre, acharnée à sauver sa patrie,
Vient encore implorer sa famille chérie :
« O roi ! je vois déjà descendre sur les tours
» Le nuage entouré des sinistres vautours,
» Voyageurs affamés sur nos champs de carnage,
» Que l'odeur de la mort attire à ce rivage,
» Qui, de sang enivrés et de nos chairs nourris,
» Vivront seuls, et longtemps, sur nos tristes débris.

» O roi ! méconnais-tu la divine colère ?
» N'as-tu pas dans tes murs accueilli l'adultère ?
» Et faut-il que j'apprenne aux rois religieux
» Que les crimes toujours sont punis par les Dieux ? »

« Sans doute, » dit Hélène, « un châtiment funeste
» Doit marquer sur mon front la justice céleste ;
» Je le sais ; mais, ô roi ! tu peux sauver encor
» Ces remparts vainement défendus par Hector.
» Laisse-moi retourner près des Grecs qui m'attendent,
» Tu seras délivré si les Troyens me rendent. »

» O Dieux ! » s'écrie alors le jeune fils des rois,
« Moi ! que je cède aux Grecs l'épouse de mon choix !
» Ah ! quand de leurs guerriers je brave la colère,
» Elle me semble encore et plus belle et plus chère.
» Qui peut faire aux mortels un crime de l'amour ?

» J'ai dit au sage roi dont j'ai reçu le jour
» Que je fus dévoré de passions ardentes;
» Mais s'il faut excuser mes erreurs imprudentes,
» Voyez à quels attraits je n'ai pu résister;
» Hélène est sous vos yeux; j'ose vous consulter :
» L'abandonneriez-vous si vous l'eussiez aimée? »

« L'abandonnera-t-on devant la Grèce armée? »
Répond Hector, « voilà ce que l'on doit penser.
» Quoi! ces Grecs orgueilleux viennent nous menacer!
» Tous, jaloux dès longtemps de la gloire de Troie,
» Ont d'avance promis qu'ils en feraient leur proie.
» Mais lorsque devant nous sont les nobles dangers,
» Et lorsque sous nos murs campent les étrangers,
» Il faut rendre l'honneur aux sillons qui les portent;
» Qu'ils y soient écrasés, et non pas qu'ils en sortent.»

« Insensé, » dit Cassandre, « apprête les lauriers;
» Mais pour mieux illustrer tes valeureux guerriers,
» Éloigne des autels l'encens des sacrifices;
» Laisse les fiers taureaux et les douces génisses;
» Les hommes aujourd'hui sont immolés aux Dieux,
» Et demain les enfants périront sous nos yeux.
» Quel est donc le devoir d'un monarque suprême?
» Doit-il sacrifier l'État au fils qu'il aime,
» Et le repos du peuple à l'honneur des soldats? »

« Ma fille, » dit Priam, « je gémis des combats;
» J'ai gardé quarante ans la paix dans mon royaume;
» On m'a vu prodiguer mes bienfaits sous le chaume,
» Et les peuples heureux bénissent mes vieux ans.
» Pâris n'a point causé ces désastres sanglants;
» Ces rois grecs, entourés d'une ardente jeunesse,
» Veulent toujours combattre et conquérir sans cesse;
» Ils osaient dès longtemps menacer mes États.
» Si je cède un seul jour à leurs braves soldats,
» Demain d'autres ici chercheront la victoire,
» Jaloux de partager les débris de ma gloire.
» Les plus honteux traités font le plus d'ennemis;
» Les peuples méprisés seront bientôt soumis.
» Je te confie, Hector, le soin de ta patrie.
» Pâris, ta gloire ici ne sera point flétrie;
» Ton Hélène est ma fille, elle reste avec nous.
» Allons des Dieux au temple apaiser le courroux.
» Quel que soit leur arrêt, je leur serai fidèle :
» Vivons pour la patrie, ou mourons avec elle. »

Oui, prévoyant son sort, et calme et sans effroi,
Le malheureux Priam souffre et gémit en roi.
Mais comme on voit une âme à la terre exilée,
Cassandre, gémissante, errante, échevelée,
Et livrée aux tourments de ses fatals transports,
Exhale incessamment de funèbres accords :

« O terre! loin de moi! loin, profane vulgaire!
» L'esprit divin me brûle et sa flamme m'éclaire;
» Prêtresse d'Apollon, écho de nos douleurs,
» Je dis les chants sacrés, prophètes des malheurs.

» Ces rois audacieux qui font trembler la terre
» Sont les faibles sujets du maître du tonnerre;
» Il retient les Titans sous les gouffres des mers,
» O peuple! et son sourcil ébranle l'univers.

» De la fatalité les lois inexorables
» Atteignent sans effort les trônes formidables;
» Un Dieu nous mène tous par le même chemin,
» Et nous jette au néant tous égaux sous sa main.

» Aveugles insensés, avez-vous une Troie?
» Est-il une patrie où les champs sont en proie
» A l'avide soldat qui pille nos maisons,
» Et sur le sol sanglant dévore nos moissons?

» Est-il une patrie où les rois de la terre
» Par les aigles captifs font lancer leur tonnerre,
» Pères dénaturés qui, fiers et triomphants,
» Écrasent sous les chars les corps de leurs enfants?

» Est-il une patrie où le peuple succombe,

» Sans posséder son toit et sans garder sa tombe?
» Est-il un avenir? à peine reste un jour
» A ces fils de Vénus embellis par l'amour.

» Lorsque Eurus irrité lance au loin la tempête,
» L'homme juste et pieux n'abaisse point sa tête ;
» Que les mondes brisés s'écroulent sur son front,
» Il ne pâlira point quand les Dieux l'atteindront.

» Neptune s'élevait entre la Grèce et Troie,
» Bellone l'a soumis aux guerriers qu'elle envoie;
» Et demain la génisse, errant dans le vallon,
» Foulera sous ses pieds les tombeaux d'Ilion.

» Un jour les descendants de Pâris et d'Hélène
» Verront dans l'esclavage immoler Polyxène;
» Un jour le jeune fils d'Andromaque et d'Hector
» Au nom du fils d'Achille aura reçu la mort.

» Et moi-même, toujours dévouée aux misères,
» Je passerai ma vie esclave d'adultères;
» Et je verrai du moins la gloire de mon nom
» Porter honte et malheur au sang d'Agamemnon.

» Mais les fils de nos rois! ils erreront sur l'onde,
» Sans sol et sans patrie et repoussés du monde;

» Et s'ils touchent la terre, elle dévorera
» De leur triste maison tout ce qui restera.

« Trois fois, » dit-on, « nos murs oseront reparaître ;
» Les bergers chanteront : « Pergame va renaître. »
» Mais comme s'ils craignaient les neveux de Pâris,
» Les Grecs viendront trois fois renverser nos débris.

» O peuple, est-ce donc là ce qu'il te faut attendre?
» Ma voix, ma seule voix se fait encore entendre;
» Eh bien, apprête donc, dans ton aveuglement,
» D'Ilion tout entier le vaste embrasement. »

Elle a dit; et les temps immuables s'écoulent;
Les chars sèment le sang et les cadavres roulent;
Et de l'Olympe au monde et du monde aux enfers,
Tels sont les jeux sacrés des Dieux de l'univers!





CHANT DIXIÈME

ACHILLE A TROIE

CHANT DIXIÈME

COMBATS D'HECTOR

En cet âge de fer, méconnu de l'histoire,
Sur les fronts des guerriers on vit naître la gloire,
Et les combats semblaient des protecteurs cléments,
Lorsqu'ils servaient de lois, d'arbitres, de serments.
L'honneur, dont l'homme alors était fier d'être esclave,
Montrait son code inscrit au bouclier du brave,
Et le courage seul établissant les droits,
Les rangs étaient marqués par le nombre d'exploits.
On attestait son glaive en repoussant l'injure,
Et le fer du guerrier n'était jamais parjure.

Cependant à l'abri de ce culte sacré,
Le faible était tranquille et le fort illustré;
La valeur généreuse adoptait la prière,
Plus de veuve sans fils, plus d'orphelin sans père.
Ces usages pieux sont devenus des lois,
Les bienfaits ont créé les devoirs et les droits.

Ainsi, quand Danaüs vint offrir aux Hellènes
D'accueillir dans leurs bois les mœurs égyptiennes,
De s'instruire des arts qu'à Memphis il apprit,
D'user des dons du ciel qui féconde l'esprit,
Sans doute il fit briller aux yeux d'un peuple agreste
Le sceau qu'au front des rois grave la main céleste;
En foule on a suivi ses pas avec respects,
Et ses fils d'âge en âge ont régné sur les Grecs.

Mais ces rois, d'une race à vaincre accoutumée,
Sont les premiers soldats de leur vaillante armée,
S'apprêtant dès l'enfance aux exploits glorieux,
Puisqu'ils ont à porter le nom de leurs aïeux.
Combien sous de tels chefs obéir est facile!
Un Grec est intrépide à la suite d'Achille;
Intrépide un Troyen sous le fils de son roi.
On sait dans les deux camps que l'honneur fait la loi,
Et qu'un peuple aux combats disputant la victoire,
Prépare à son pays une illustre mémoire;

Et tant qu'il tient l'arène et qu'il trouve un guerrier
Qui reste ferme encore en face du laurier,
Tantqu'il voit dans le champ, même après la défaite,
Un seul de ses soldats armé lever la tête,
Il n'est jamais permis de le croire vaincu,
On n'a jamais le droit de dire : « Il a vécu. »

Et maintenant Hector garde encor l'espérance ;
On ne le verra point démentir sa constance ;
Le guerrier d'Ilion a formé le projet
D'oser contester seul un triomphe incomplet,
De défier les Grecs, seul, hors de ses murailles,
Et d'affronter sans crainte en trois jours trois batailles.

Mais avant qu'au champ clos le cordeau soit tendu,
Ajax impatient est déjà descendu ;
Il ne saurait cacher les transports de sa joie ;
Il se croit appelé seul à détruire Troie ;
Et dans son vain orgueil il se flatte déjà
Que le vaillant Hector sous son fer tombera.

Il s'arrête un moment près du chef de la Grèce :
« Je me souviens, » dit-il, « de ma noble promesse,
» Roi, je suis ton soldat, digne de l'être encor,
» Et je ne tremble pas, et vais combattre Hector. »
— « Ajax, ignores-tu, » répond le brave Atride,

« Qu'Hector est des guerriers le modèle et le guide;
» Que, nourri dans les camps, cher élève de Mars,
» Il lançait dans ses jeux les redoutables dards;
» Que le dieu des combats consacra sa naissance,
» Et qu'il a dans la guerre illustré son enfance?
» Tu sais qu'il est habile à dompter un coursier;
» Que, tenant d'une main rênes et bouclier,
» De l'autre il porte au loin sa flèche meurtrière,
» Ou frappe à coups pressés de sa lance guerrière,
» Et qu'au premier aspect d'un digne combattant,
» Il saute de son char, le défie et l'attend.

» Que dis-je? ce guerrier qui, trop fier, me déteste,
» Lorsqu'il ne combat plus, cet Achille, s'il reste,
» C'est Hector plus que moi, qu'il craindrait d'épargner;
» Sa gloire est de le vaincre; il ne peut s'éloigner.
» Mais ce n'est point, Ajax, un triomphe facile;
» Pour combattre un Hector, il faut être un Achille. »

— « Tu veux donc m'enhardir en louant l'ennemi? »

— « Seul, tu n'as pas tremblé quand les Grecs ont frémi,
« Je le sais, » dit Atride, « et je le peins terrible,
» Ce héros qui te brave et t'attend impassible;
» Je te le peins de Troie et l'honneur et l'appui,
» Pour mieux t'encourager à lutter contre lui.

» C'est ainsi que les Dieux, instruisant ma jeunesse,
» M'ont appris à parler aux guerriers de la Grèce. »
— « Je t'entends, » dit Ajax ; et soudain hors du camp
Il fait ouvrir la lice et mesurer le champ.

Hector vient, cet Hector qui, toujours calme et grave,
N'a jamais soupçonné ce que c'est qu'être brave :
Il s'approche à pas lents, croit les vœux superflus,
Et bénissant les Dieux, ne les invoque plus.

Ajax frappe la terre et bondit sur l'arène,
Soufflant au loin les flots de sa bouillante haleine ;
Il s'agite, il s'écrie :

« Hector audacieux,
» Tu crois ton noble front protégé par les Dieux ;
» N'as-tu pas, dès l'aurore, imploré la victoire ?
» Ils ne t'aideront pas, Hector, tu peux m'en croire ;
» Ils n'oseraient !

Apprends, seul guerrier d'Ilion,
» Qu'il est parmi les Grecs un fils de Télamon
» Qui se sent digne et fier de remplacer Achille,
» Lorsqu'au champ des combats il ose être immobile.
» Mais au moins dès demain ma bouche te louera ;
» Mon bras victorieux sur le marbre inscrira :
« Tombeau du grand Hector ; Ajax a vaincu Troie. »

Les Grecs font retentir de longs éclats de joie.

Hector, sans s'étonner, longtemps calme et muet,
S'écrie aux yeux des siens : « Noble Ajax, es-tu prêt ? »

Ces mots seuls ont aux Grecs imposé le silence,
Et le robuste Ajax de son armure immense
S'abrite tout entier ; un seul bras découvert
Déjà lance un caillou plus perçant que le fer,
Et qui du brave Hector a froissé la cuirasse.

Mais Ajax, redoublant et d'ardeur et d'audace,
Choisit et pousse encor l'éclat aigu d'un roc ;
L'acier en se brisant a crié sous le choc.

Hector lance à son tour la longue pierre usée
Sur la meule qui l'a lentement aiguisée ;
Il redouble, et six fois perce le bouclier ;
Le dernier cercle au moins résiste tout entier,
Dépouille déchirée à la robuste échine
Du plus vieux des taureaux du dieu de Salamine.
Alors le Grec puissant enlève sans terreur
Une pesante pierre ; il la tourne, en fureur ;
Et le roc animé d'une force nouvelle
Tombe ; le bouclier en criant étincelle.
Ajax sent croître encor l'ardeur de son courroux,

Et presque vers la terre allongeant les genoux,
Il lève, et porte, et pousse un roc énorme, immense.
Hector, qui l'attendait, se baisse avec prudence,
Et couvert de l'airain appuyé sur son front,
Le soutient suspendu comme au sommet du mont.

Puis, soudain il se lève, et sur ses mains puissantes
Roule deux vastes blocs dont les masses pesantes
Vont frapper tour à tour l'intrépide guerrier.
Le premier choc détourne et rompt son bouclier;
Le second coup l'atteint; il tombe et perd la gloire.

Les Troyens à grands cris proclament la victoire,
Tandis qu'on voit plus loin Ajax ensanglanté
Par les Grecs stupéfaits en silence emporté.

Heureux Hector! demain tu dois combattre encore :
Un triomphe nouveau s'offre à toi dès l'aurore.

Diomède pourtant n'est pas moins enhardi.

Comme au sommet d'Ossa semble encore grandi
Le dieu victorieux des Titans qu'il entasse,
En foulant sur leurs fronts cette immuable masse,
Tel le vainqueur d'Ajax semble grand aujourd'hui,
Et Diomède est fier de lutter contre lui.

A peine Hector le voit : « Noble fils de Tydée, »
Lui dit-il, « ta valeur n'est point intimidée,
» Je le sais ; et jamais deux rivaux glorieux,
» S'étant plus éprouvés, n'ont dû s'estimer mieux.

» Tu te souviens qu'un jour, dans l'ardeur de la gloire,
» On nous vit longuement disputer la victoire,
» Et presque en même temps l'un par l'autre blessés,
» En tombant dans nos bras nous tenir embrassés ;
» Tant on est près d'aimer le rival qu'on estime,
» Comme du chêne altier qui domine sa cime
» L'Ida, cher à Phébus, semble honorer l'orgueil.

» Et moi, je suis aussi fier de ton noble accueil.
» Je te veux seulement prouver que j'en suis digne,
» Et je demande aux Dieux cette faveur insigne
» Qu'aux enfants de nos fils les Grecs disent encor :
» C'est Diomède seul qui pouvait vaincre Hector. »

— « Noble fils de Priam, » lui répond Diomède,
» Je chéris cet honneur à qui tout autre cède,
» D'être estimé de toi comme un de tes rivaux.

» Mais garde d'oublier, en des exploits nouveaux,
» Qu'un jour, luttant de près en robustes athlètes,
» Nous arrachant nos fers qui croisaient sur nos têtes,

» Cet échange soudain a suspendu nos bras ;
» Le soin de les garder termina nos combats.

» Je porterai partout ce prix de mon courage,
» Même en ces champs où Mars ne souffle point sa rage,
» Comme les prêtres grecs, en leurs temples sacrés,
» Montrent les lettres d'or dont ils sont décorés,
» Aux mortels étonnés de ces divins emblèmes,
» Et que, sans les comprendre, ils admirent eux-mêmes.

» Ah! si j'ai bien compté, c'est la sixième fois
» Que devant moi, de près, grand Hector, je te vois ;
» Et mon audace au moins ne peut être déçue.
» Si le plus beau trépas en doit marquer l'issue,
» Les chantres de la guerre annonceront encor :
» Diomède a six fois combattu contre Hector. »

— « Guerrier, célébrons mieux cette nouvelle gloire, »
Reprend le fils des rois ; « souffre qu'en sa mémoire
» J'atteste Jupiter et le dieu des combats
» Que si de mon vieux père ils gardent les États,
» Partout, en Grèce, à Troie, aux terres étrangères,
» Nous croiserons nos mains pour nous aimer en frères. »

— « Oui, je jure, » répond le guerrier généreux,
» Que dès qu'envers les Grecs j'aurai rempli mes vœux,

» Dans les champs où Bellone à sa voix nous rassemble,
» Nous croiserons nos fers pour nous défendre ensemble

A ces mots, les deux chefs sont fiers de consacrer
La nouvelle amitié qu'ils viennent de jurer.

Le Grec lève son arc, et d'une main puissante
Fait roidir lentement la corde frémissante.
Il fixe sur la courbe un javelot léger,
Et l'élevant au point où l'œil doit diriger,
Fait vibrer d'un doigt sûr la corde qui le chasse.

Hector semble accepter ce présent avec grâce,
Et de son bouclier, lestement avancé,
Le trait frappe le centre et retombe émoussé.

Il a tendu son arc, et sa flèche acérée,
Plus rapide qu'Iris sur la nue azurée,
Fend les airs, vole au but; et le bouclier rend
Le mugissement sourd du vieux buffle expirant,
Dont l'épaisse dépouille a durci sous la terre,
Et sert sept fois d'égide au Grec prêt à la guerre.

Mais Diomède lance un trait ferré d'airain,
Le plus dur que Gortyne ait forgé pour Vulcain.
Hector choisit l'acier qui sur l'arc étincelle.

Vains efforts! on essaye une lutte nouvelle.
Sous le casque, l'armure et les longs boucliers,
Tous deux semblent de fer recouverts tout entiers.
Les traits partent soudain, soudain se renouvellent,
Ils se croisent sans cesse et se heurtent, se mêlent;
Moins prompts les feux du ciel élancés dans les airs:
Vulcain sous le marteau presse moins les éclairs.

Mais Hector pousse un cri; la flèche siffle et vole:
« Ah! j'ai vaincu, » dit-il; le fer suit la parole;
Il perce aux bords du bras que l'œil avait fixés;
Et le vainqueur s'écrie: « Arrêtons, c'est assez;
» Ton sang coule, guerrier, cesse de te défendre;
» Garde ma flèche, ami, tu sauras me la rendre. »

—« Oui; c'est un don d'Hector, » répond-il, « j'en suis fier;
» Ami, dans mes vieux jours je montrerai ce fer. »

Je t'atteste, Apollon; le plus paisible sage
Ne se plaira-t-il pas à cette noble image?
Tes chantres seraient chers aux rois les plus pieux,
S'ils consacraient ainsi les hauts faits des aïeux.

Un augure sinistre, à l'aurore suivante,
Ouvre aux deux combattants la lutte menaçante.
Hector est dans l'arène accouru le premier;

Ménélas n'a jamais fait attendre un guerrier;
Ils sont là; pas un mot, pas un cri des armées;
Aux deux camps, la stupeur des âmes alarmées
Se peint dans les regards lents, tristes, inquiets;
Pas d'espoir, pas de vœux; hommes, dieux sont muets.

On croit que ces guerriers, dans l'ombre solitaire,
Tous deux ont vu grandir un spectre tutélaire,
Un aïeul, protecteur des races de ses fils.

Il dit à Ménélas : « Pense aux vœux que tu fis;
» La guerre sera-t-elle aujourd'hui terminée?
» Entendra-t-on les chants du sanglant hyménée?
» Tu l'ignores. Les Dieux n'ouvrent point l'avenir.
» Mais souviens-toi qu'ici tu combats pour punir. »

Un autre aïeul a dit : « Hector, Ilus m'envoie.
» Tu portes avec toi le bouclier de Troie;
» O chants de la patrie! hommage des mortels!
» Encens qu'aux demi-dieux on offre à nos autels!
» Sur le sol de tes fils prépare l'hécatombe;
» Tu défends aujourd'hui leur berceau sur ma tombe. »

Ah! de nos vieux parents les prophétiques mots
Retentissent toujours dans l'âme des héros.
Comme ils ont le pouvoir d'enflammer le courage!

Hector a plus de feu, Ménélas plus de rage.

L'un pressant du genou son docile coursier,
L'avertit de l'espoir qu'il doit justifier;
L'autre dompte le sien, et le force à connaître
Qu'il lui faut obéir au courroux de son maître.

Cependant ces guerriers, toujours silencieux,
Avant de s'attaquer, se consultent des yeux;
Ils sont prêts;

Les coursiers au même instant s'élancent.

Mais on voit que déjà les destins se balancent;
Et des durs boucliers l'un et l'autre couverts
Soutiennent aisément le premier choc des fers.

Leur audace en augmente, et d'une main plus sûre,
Ils dirigent leurs coups au centre de l'armure;
Et d'une force égale alors pesant tous deux,
Ardents à prolonger cet effort valeureux,
Se roidissent longtemps tout entiers sur la lance.

C'est en vain : ce combat n'offre pas d'espérance.

On se confie alors à des assauts divers.

C'est là que les coursiers, plus superbes, plus fiers,
Hérissant sur leurs fronts leur nombreuse crinière,
Versant des flots de feux sur l'arène guerrière,
Frémissent sous le mors qui modère leurs pas,
Ce mors qui les dirige et ne les dompte pas.

Et qu'ils sont beaux alors sous le guerrier habile!

Atride est plus ardent, Hector est plus agile :
Il a déjà trois fois paré des traits de mort.

On craint que Ménélas, par un dernier effort,
N'oblige les destins à venger son injure;
On croit aussi qu'Hector saura d'une main sûre
Lancer le premier coup si longtemps retardé.

Mais les Dieux étonnés n'ont-ils rien décidé?
Sous leurs pieds la balance est encore incertaine.

Les hérauts des deux camps s'élancent dans l'arène;
Le sceptre d'olivier, révéré des humains,
Arrête tout à coup les glaives sous leurs mains.

Ce n'est pas pour Hector un léger sacrifice
Lorsqu'il lui faut sans vaincre abandonner la lice;
Comme on voit sur ses traits une sombre douleur!

Ménélas a brisé sa lance avec fureur.

Ah! s'ils avaient des Dieux consulté le silence,
Ils sauraient quel conseil a guidé leur prudence,
A quel noble avenir on les a réservés;
Peut-être ils seraient fiers d'être ainsi conservés.

N'est-il pas un guerrier absent de nos batailles?
Ne reviendra-t-il pas attaquer ces murailles?
Et le trépas d'Hector sans doute eût terminé
Ces combats, dont Achille est encore éloigné.

La mort de Ménélas annulait le parjure;
La consolante paix eût pardonné l'injure.

Que seraient devenus tant de jeunes guerriers
Qui ne peuvent rester calmes dans leurs foyers,
Élevés dès l'enfance au milieu des alarmes,
Et sous de nobles chefs accoutumés aux armes?

Et se peut-il jamais que parmi ces héros
Les peuples désarmés fleurissent en repos?

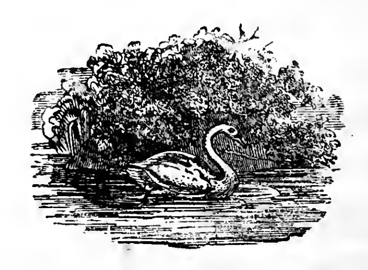
Qui pourrait attacher Ajax à ses pénates,
Et Diomède au soc dans ses roches ingrates,
Et Patrocle au vieux roi qu'il aime et qu'il a fui,

Dès qu'Achille au combat l'appela près de lui?

Mais ce guerrier lui-même, en arrêt sur l'arène,
Tenant sur les deux camps sa vengeance prochaine,
Comme un chasseur avide entre deux sangliers
Surveille incessamment les abords des halliers,
Qui pourrait l'enchaîner à ses rives tranquilles?

Non, les peuples sous eux doivent mourir dociles.

Ainsi le sort de Troie est encor suspendu,
Et tous tremblent toujours : Achille est attendu!



CHANT ONZIÈME

ACHILLE A TROIE

CHANT ONZIÈME

CONSEIL DES ROIS GRECS

Nestor ne perdra point ces jours des funérailles;
Il veut que ce repos soit utile aux batailles;
Il est triste, affligé par un profond regret;
Et méditant un vœu qu'il garde encor secret,
Il fait entendre au camp sa voix prudente et sage.
Il assemble les rois et leur tient ce langage :
« Que faites-vous, amis, sous les murs d'Ilion?
» Je suis brave et prudent comme le vieux lion,
» Mais faible comme lui sous les glaces de l'âge;

» Quand mon fer trop pesant ne sert plus mon courage,
» Je veux vous enseigner, enfants, l'art des combats;
» Je croirai vaincre encore en dirigeant vos bras.

» Quand, sous l'abri du dieu gardien de la patrie,
» L'homme libre défend sa famille chérie,
» Contre un malheur public saintement affermi,
» Il ne redoute point l'innombrable ennemi.

» Femmes, enfants, vieillards, tous s'arment, tous espèren

» Tous, sur les champs de paix où les moissons prospèrent,
» Citoyens dévoués et fils religieux,
» Promettent la victoire aux cendres des aïeux;
» Et l'amour du pays, imprudent, téméraire,
» Obtient souvent des Dieux la faveur tutélaire.

» Mais du Destin cruel éprouvant les hasards,
» S'il faut se renfermer sous l'abri des remparts,
» Une autre guerre s'ouvre; et l'habitant fidèle
» Invoque la prudence au secours de son zèle.

» Il n'abandonne pas le destin de l'État
» Au caprice du dieu si terrible au combat;
» Il doit des alliés attendre l'assistance;
» Il veut des ennemis épuiser la constance;

» Et voué chaque jour à des devoirs nouveaux,
» Il sait dompter la faim, le sommeil, les travaux;
» Il veille sur les murs protecteurs des familles,
» Et sur le toit aimé protecteur de ses filles;
» Et satisfait assez d'arrêter l'ennemi
» Sur le sol envahi, conquis presque à demi,
» Répond de son honneur aux dieux de sa patrie!

» Et tels sont les Troyens sur leur terre chérie.

» Mais vous, qui délaissez vos pénates fleuris,
» Pour braver sur les rocs des peuples aguerris,
» Vous attaquez leurs tours, vous ravagez leurs villes,
» Sans vouloir rien garder de leurs grèves stériles;
» Et vous prenez plaisir aux assauts furieux
» A travers le péril qui les rend glorieux,
» N'aspirant qu'aux lauriers du dieu de la victoire.

» Eh bien, il faut pourtant ménager votre gloire;
» Il faut être prudent sur le bord étranger;
» Sachez que la défaite est le moindre danger;
» Malgré votre valeur à vaincre accoutumée,
» Sachez que les succès ruinent votre armée.

» Pouvez-vous loin des champs où croissent vos soldats,
» Renouveler longtemps la lutte des combats?

» Quel est donc votre espoir? Vous menacez sans doute;
» Tant que vous êtes forts, l'ennemi vous redoute;
» Mais courez aux vaisseaux si vous êtes vaincus,
» La terre du Troyen ne vous portera plus.

» Eh! que vous reste-t-il après tant de batailles?
» Ilion vous arrête au pied de ses murailles;
» A peine occupez-vous sur le sol étranger
» Un camp, qui semble ouvert exprès pour s'égorger,
» Un camp dont nul de vous n'a prévu la défense,
» Où l'armée, admirable au sein de l'imprudence,
» Semble encore oublier que, vaincue une fois,
» Elle perd en un jour le fruit de tant d'exploits.

» C'est alors qu'échappant à la rive ennemie,
» Vous chercherez en vain une contrée amie.
» Abandonnés aux flots de Neptune en courroux,
» Vous plaindrez-vous des dieux qui se plaindront de vous

» L'homme, jouet du sort qu'il s'est créé lui-même,
» Ose-t-il invoquer la clémence suprême?

» Que demanderiez-vous aux Dieux consolateurs?
» Est-ce de vous cacher sous des toits protecteurs,
» Ou de vous engloutir dans la mer en furie,
» Trop heureux, vous, vaincus, d'éviter la patrie? »

Ah! Ménélas se lève : « Est-ce un guerrier, » dit-il,
« Qui prétend nous contraindre à vaincre sans péril,
» Qui voudrait des remparts sur le champ des batailles?

» Ah! craignons d'irriter les dieux des funérailles,
» En couvrant lâchement d'un bouclier sacré
» L'oubli d'un jour de paix que nous avons juré.

» Oui, malgré le respect que ta voix nous commande,
» Noble et sage vieillard, c'est l'assaut qu'on demande,
» Non pour ne pas rentrer vaincus dans nos foyers,
» Honte qu'un Grec jamais ne craint de ses guerriers,
» Mais pour ne plus languir devant Troie alarmée.

» Quoi! la Grèce est en vain pendant dix ans armée!

» Qui donc hier encore a retenu mon bras?
» Hector imprudemment affrontait trois combats;
» Il a vaincu deux fois, je le sais, je l'avoue;
» Mais lorsqu'à m'éprouver enfin il se dévoue,
» Qui donc sans mon aveu vint arrêter mes traits?

» Ce sont, au sein des camps, des hérauts de la paix!

» O Grecs! vous, dès longtemps fils chéris de la gloire,
» Ne rougissez-vous pas d'attendre la victoire?

» Il ne faut plus enfin combattre qu'une fois.

» Et qui sait quel succès peut s'offrir à ta voix,
» Roi des Grecs, si tu veux à ta vaillante armée
» Montrer la lice ouverte et la lice fermée ?
» Annonce un dernier choc, fais brûler nos vaisseaux;
» Point d'asile, ôte-nous les remparts et les eaux.
» Il ne faut point garder une lâche retraite,
» Si nous ne voulons plus accepter la défaite.

» Tel sera mon avis, et les Grecs l'entendront
» Tant qu'Hélène et Pâris et Ménélas vivront. »

Ce discours a des Grecs enflammé la vaillance,
Et le prudent Ulysse avec lenteur s'avance :

« Sans doute, il faut, » dit-il, « ne pas tarder longtemps,
» Au sein de la victoire usant nos combattants,
» Et gardant devant Troie une ardeur menaçante,
» Sans cesse téméraire et sans cesse impuissante;

» Sans doute il faut enfin un terme à nos travaux,
» Mais non en ramenant ni brûlant nos vaisseaux.

» Ne sommes-nous pas fiers d'être attachés à Troie,
» Dans l'espoir glorieux d'une si belle proie?

» Et dussent les Grecs fuir ces champs couverts de morts,
» Ménélas et moi, seuls, nous restons sur ces bords;
» Seuls, nous gardons la foi qu'en partant de l'Aulide,
» Nous avons tous jurée au grand roi qui nous guide.

» Qui de vous oserait rentrer dans sa maison
» Avant de voir l'Asie illustrer votre nom?

» N'est-ce pas vers ces lieux qu'avec tant de constance,
» Tous vos cœurs aspiraient à montrer leur vaillance
» Sur ce sol pauvre et sec et sur ces rocs ingrats,
» Qui ne peuvent servir que d'arène aux combats?

» Mais brûler nos vaisseaux, c'est vous faire un outrage.

» Voulez-vous donc rester errants sur cette plage,
» Lorsque sur les débris des tours qu'Hector défend,
» Le char d'Agamemnon roulera triomphant?

» Nous ne devons laisser ici que la mémoire
» Et la trace du sang versé pour notre gloire.

» La Grèce, abandonnant alors ces monts déserts,
» A d'autres nations ira porter des fers;
» Et nous n'avons pas trop de vaisseaux sur ces rives
» Pour serrer le butin et garder les captives. »

Mais Nestor veut répondre : « Amis, dans le péril
» Il faut aider soi-même à son succès, » dit-il.

« On se laisse emporter quand la lutte est égale,
» On se couvre de murs quand la lutte est fatale.

» Vous avez des vaisseaux sur la rive élevés;
» N'est-ce pas là que sont vos glaives réservés?
» Ne faut-il point garder cette importante place,
» Formidable arsenal de constance et d'audace?

» Enfin, il faut surtout employer réunis
» Tous les cœurs généreux que la Grèce a fournis.
» Quoi ! vos dieux protecteurs vous donnèrent Achille,
» Et vous laissez languir son courage inutile !
» On ne peut vaincre, amis, sans un commun effort ;
» Le faisceau ne se fait que par un noble accord. »

A ces mots, on murmure, et sa voix est couverte;
On craint le roi des rois; mais le fils de Laërte,
Ulysse, se relève : « Illustre Agamemnon,
» Permets qu'ici d'Achille on prononce le nom, »
Dit-il; « moi, ton soldat, moi, ton ami sincère,
» J'éprouve, je l'avoue, une douleur amère.

» Oui, j'ai gémi, grand roi, quand tu l'as offensé ;

» Mais tu peux satisfaire à son orgueil blessé;
» Et tu reconnaîtras, si tu rends cette esclave,
» Qu'il est pour son pays fidèle autant que brave;
» Qu'il aspire à rentrer au nombre des guerriers;
» Que son cœur bat toujours à l'espoir des lauriers.

» Rois, que la gloire appelle ensemble à la conquête,
» Marchez du même accord sous une seule tête :
» Faisceau superbe et fier qu'on ne peut délier. »

» Oui, » dit Agamemnon, « je veux sacrifier
» L'injure qu'il m'a faite à l'amour de la Grèce.

» O rois, soyez témoins de ma noble promesse.
» Je lui rends Briséis, et jure avec candeur
» Que j'ai soigneusement respecté sa pudeur.

» J'offre en don sept cités, j'ajoute sept captives,
» Vierges, qu'on vient hier d'amener sur ces rives,
» S'il abjure à jamais ces inflexibles Dieux
» Qui nous ont fait subir tant d'affronts odieux.

» O rois, à vos conseils je suis toujours docile.
» Ulysse, va toi-même interroger Achille;
» Mais lorsque je consens à fléchir son courroux,
» O Grecs, en m'abaissant je suis digne de vous. »

Ainsi, dans cette ligue, égaux par les suffrages,
Les rois les plus puissants sont soumis aux plus sages,
Et leur chef noblement a cédé devant nous;
Qui commande à chacun doit obéir à tous.

Déjà la jeune Iris veut offrir dès l'aurore
Son azur le plus pur au soleil qui le dore;
Aucun nuage noir armé de ses fléaux
Ne devait s'opposer à ces éclats nouveaux;
Et la blonde Cérès, comme au jour d'une fête,
A pris soin d'éloigner le vent de la tempête.

Vain espoir! tout à coup les Dieux sont en courroux;
Jupiter ne veut pas qu'on échappe à ses coups,
Et que deux rois guerriers, fiers, bravant son tonnerre
Dès qu'ils seront unis, commandent à la terre.

Vénus a réclamé son pouvoir souverain :

« Mon père, » lui dit-elle, « entends du genre humain
» Les acclamations en l'honneur de la Grèce.
» Elle ose défier ta suprême sagesse;
» Elle insulte ta fille, elle brave les cieux.
» Qui pourrait arrêter ces Grecs audacieux?

» Mars, Neptune, Apollon en vain luttent encore;

» Et la triste Ilion va tomber dès l'aurore,
» Si ton sourcil froncé sur ton front obscurci
» Ne vient pas à la nuit, sous son voile épaissi,
» Ordonner de lancer la foudre et la tempête. »

Elle a dit, et le dieu laisse pencher sa tête,
Comme un consentement aux vœux qu'elle formait;
Et contre les vaisseaux de ces Grecs qu'elle hait,
Sortis avec fureur de leurs grottes profondes,
Les vents impétueux s'élancent sur les ondes.

Soudain auprès d'Achille Ulysse est arrivé.

Assis au bord des flots sur un tertre élevé,
Achille contemplait cette mer agitée,
Comme une image douce à son âme irritée.

Il voit les pins brisés, l'oiseau battu des airs,
Et l'autan furieux qui trouble l'univers :
« Je ne vois rien, » dit-il, « en repos sur la terre ;
» L'existence du monde est une immense guerre,
» Les tourments de la vie entretiennent son cours,
» Et l'âme use l'esprit en l'agitant toujours. »

Il croyait compatir aux misères des hommes,
Il ne pensait qu'à lui; c'est ainsi que nous sommes.

Mais Ulysse s'avance :

« O sage ami des rois!
» Viens, » lui dit le guerrier; « ton éloquente voix
» De cet Agamemnon a blâmé l'imprudence;
» Et vois Hector déjà vainqueur en mon absence.

» N'a-t-il pas sans effort renversé sous vos yeux
» Ceux même d'entre vous qui défiaient les Dieux,
» Et ce superbe Ajax, et ce fier Diomède?
» Venez-vous à présent m'appeler à votre aide? »

— « Oui, tu ne peux des Grecs délaisser les combats. »

— « Ce sont du roi des rois les fidèles soldats! »

— « Ils le seront toujours à l'honneur de la Grèce. »

— « Ils n'ont pas éprouvé l'injure qui me blesse. »

— « Ils l'eussent pardonnée. »

— « Et seraient fiers encor
» De servir sous Atride. »

— « Et de combattre Hector. »

— « Quoi! sans Agamemnon n'est-il plus de victoire? »

— « Il a guidé les Grecs dans les champs de la gloire. »

— « Pour m'oser insulter! »

— « Il te rend Briséis;
» Je l'amène. »

— « Ses feux sont-ils donc amortis? »

— « Il a su respecter une esclave d'Achille! »

— « Il n'est donc plus si fier? »

— « Il n'est pas indocile,
» On a pu le fléchir. »

— « Comme on l'aura flatté! »

— « L'aspect de nos douleurs lui fut seul présenté.
» Voilà près d'un grand cœur quelle est la flatterie :
» On le croit toujours prêt à servir sa patrie. »

Mais l'éloquence en vain veut fléchir son courroux :
L'avis qui nous déplaît n'a pas de droit sur nous;

A ce ferme discours du sage qui conseille
Le guerrier irrité n'ouvre pas son oreille.

« Laisse-moi, laisse-moi, trop généreux ami, »
Dit-il; « je ne veux pas me venger à demi;
» J'aime toujours les Grecs, mais je hais les Atrides;
» Et vous qui m'implorez, livrez-moi ces perfides;
» J'aurai plus de valeur que je n'en eus encor;
» Soudain j'attaque Troie, et je cours vaincre Hector.

» Mais que d'Agamemnon je rehausse la gloire,
» Que les exploits d'Achille illustrent sa mémoire;
» Non; tant que mes affronts demeurent impunis,
» Grecs, je suis étranger aux dieux de mon pays. »



CHANT DOUZIÈME

ACHILLE A TROIE

CHANT DOUZIÈME

RHÉSUS ET DOLON

J'aime à chanter aussi les familles modestes,
Jouissant de la paix sur leurs rives agrestes.
Heureux qui de son père habite la maison,
Se nourrit sans regrets des fruits de la saison,
Aime son toit, ses champs et son humble fortune.
Heureux qui, s'éloignant de la foule importune,
Garde son front serein, son cœur sans passion,
Son âme incorruptible et sans ambition,
Et ne va pas chercher aux rives étrangères
La paix, toujours assise aux foyers de nos pères.

Ignorant jusqu'aux noms de nos vaillants héros,
Même au sein de la guerre il jouit du repos.
Il voit son blé mûrir et sa famille augmente;
Le matin lui sourit et le soir le contente.
Chaque jour de sa vie est pur et radieux;
Il est sans le savoir le favori des Dieux.
Tel Aceste.

Humble et fier, sans esclave et sans maître,
Il habite toujours le sol qui l'a vu naître,
Cultive en se jouant ses champs accoutumés,
Et récolte les grains que sa main a semés.

Mais il est en honneur aux rives du Scamandre;
Tous les infortunés accourent pour l'entendre;
L'un dit ce qu'il regrette, et l'autre ce qu'il craint;
Et sa voix sait calmer la peur et le chagrin.
L'homme triste est heureux d'une douce parole,
Et plus heureux encore est celui qui console.

Aussi, pour satisfaire à des vœux incertains,
Il a servi souvent d'interprète aux destins;
C'est une providence, un dieu dans la contrée.

Dejà la jeune fille aux désirs attirée
Par de vagues instincts encore mal connus,

Avant de consacrer sa poupée à Vénus,
Court au bord du Scamandre et demande au vieux sage
S'il est vrai que l'amour fasse tant de dommage :
« Belle enfant, » lui dit-il, « on est forcé d'aimer ;
» Eh bien, à ce malheur il faut s'accoutumer ;
» Aime à l'âge d'amour. »

Mais bientôt vient l'épouse ;
Vénus la trouble encore, elle est chaste et jalouse.
« C'est à tort que souvent nos cœurs sont alarmés ;
» Il faut savoir chérir ceux qui nous ont aimés, »
Répond-il ; « conservons, lorsque l'amour s'envole,
» L'indulgente amitié qui pardonne et console. »

Mais Aceste lui-même est-il donc menacé?
Quel voile de douleur sur son front a passé?
La mère de ses fils, la prudente Ogilvie,
Qui depuis cinquante ans a partagé sa vie,
En secret dans la nuit l'interroge en tremblant :
« Crains, » lui dit son époux, « crains le glaive sanglant ;
» Mais c'est la piété qui soutient la faiblesse ;
» Il faut se confier aux Dieux dans la vieillesse. »

En effet, au milieu des vallons dévastés,
Il garde encor ses champs qu'il n'a jamais quittés,
Souvent labourant seul dans les plaines désertes,

Et toujours sa prudence a réparé ses pertes,
Soit qu'il paye un tribut à l'avide guerrier,
Soit qu'il ouvre au soldat son toit hospitalier,
Heureux lorsqu'il accueille un fils de la patrie!

Ah! l'armée a privé sa famille chérie
De quatre fils; un seul au foyer paternel,
Suit son père au labour et sa mère à l'autel;
Et parmi les éclats des tourmentes publiques,
Trois filles, à l'abri de ses dieux domestiques,
Obéissent encore au vieillard vertueux.
Heureux tous, si l'essor d'un âge impétueux
N'était venu briser ce repos tutélaire!

Hector a parcouru ce vallon solitaire,
Qui jusque vers les Grecs comme un rempart s'étend.
Là, le mont élevé les brave et les attend;
Comme une sentinelle il veille sur leurs têtes,
Et semble un dieu de paix arrêtant les conquêtes.
Hector avec prudence en garde les abords.

Rhésus était à peine arrivé sur ces bords;
C'est lui qu'Hector choisit pour rester là tranquille.
Mais il craint que Rhésus ne se montre indocile,
S'il est loin des périls l'arme au bras un instant :
« J'apporte, » lui dit-il, « un message important :

» Ami, je te connais, tu ne crains pas la Grèce ;
» Ose au fils de Thétis présenter ma promesse ;
» Fais qu'il la lise. » — « J'ose, » a répondu Rhésus.

Soudain ses blancs coursiers, fils du rapide Ésus
Qui remporta le prix sur les chevaux d'Énée,
Entendent du vallon la nymphe infortunée,
L'écho, porter la voix de leur maître chéri,
Et chacun d'eux rejoint la main qui l'a nourri.

Ah! déjà le guerrier qui brave un sort funeste
S'apprêtait à partir, lorsque le fils d'Aceste
A d'un œil curieux déjà tout aperçu,
Et sur l'écrit fermé que Rhésus a reçu,
Lit : *Achille.*

« O guerrier qui me croit sans courage, »
Lui dit-il, « j'ai surpris ton secret qui m'outrage;
» Je comprends ce qu'Hector de ta valeur attend;
» Tu cours au camp d'Achille, et je reste. » — « Imprudent!
Répond Rhésus; « sais-tu que les lois de la guerre
» M'ordonnent d'enfouir sans pitié sous la terre
» Celui qui de nos rois devine les secrets? »

— « Je le sais, » dit Dolon, « tu dois à tes projets
» M'admettre ou m'immoler; c'est là mon espérance.

» Crois-tu qu'au sein des camps enchaînant ma vaillance,
» Je veuille cultiver le champ de mes aïeux?

» Mon père a parcouru des temps moins glorieux,
» Il s'est accoutumé sans peine à la sagesse.
» Mais moi, que de hauts faits qui m'entourent sans cesse
» Au milieu des héros, je vivrais laboureur!
» Ah! c'est la paix qui seule excite ma terreur :
» Voudrais-je voir ainsi ma jeunesse flétrie?

» Eh! ne se doit-on pas, Rhésus, à la patrie?
» Le songe qu'elle inspire, est-ce une illusion?
» La nuit, il vient à moi, le spectre d'Ilion,
» Et sur son flanc couvert de nombreuses blessures,
» Il me montre des Grecs les sanglantes injures;
» Lui, dont la voix plaintive a fait tant de héros,
» Il vient me demander compte de mon repos.
» Je l'entends me crier : « Les Grecs sont dans nos plaines
» Ils sont dans ta patrie, ils sont sur tes domaines;
» Tu les vois devant Troie, et n'es-tu pas honteux
» De leur payer tribut, de leur livrer tes bœufs? »
» A ces mots tout à coup je m'éveille et m'élance :
» Point de combats : la nuit, la paix et le silence? »

» Mais je trouve aujourd'hui des dangers sur tes pas,
» Je te suivrai, Rhésus, ou tu m'immoleras.

» Ne dis pas que mon père et la triste Ogilvie
» A de longues douleurs consacreront leur vie.
» Ah! mes sœurs lentement sauront les effacer,
» Et leurs fils grandissant viendront me remplacer.

» Enfin, si les destins veulent que je succombe,
» Permets-moi de descendre honoré dans la tombe;
» Laisse ton écuyer, je te suis sans effroi :
» Il serait moins fidèle et moins hardi que moi. »

Rhésus souffre à regret que Dolon l'accompagne;
Ils partent, dès que l'ombre a couvert la campagne.

Les Grecs ont adopté les conseils de Nestor:
Ils amassent la terre et l'entassent encor
Sur les monts, sur les tours qu'ils ont l'art de construire,
Formidables remparts qu'on ne peut point détruire,
Quand les hommes prudents en font hommage aux Dieux.

Mais on a négligé ces soins religieux;
Les Grecs n'ont point versé le sang de l'hécatombe;
Et les morts, ô Rhésus! l'expieront sur ta tombe.
Si les hommes aux Dieux ne consacrent leurs mains,
Leurs travaux sont sans force, et leurs remparts sont vains.

Il est vrai que Rhésus est incertain sans doute;

Étranger, il ne sait comment guider sa route,
Et du Simoïs même ignore les détours.

Mais Dolon, s'apprêtant à remonter son cours
Près des lieux où les Grecs l'ont choisi pour barrière,
Saisit sous les roseaux une barque légère;
Et là, plaçant Rhésus, suivi des deux coursiers,
Lui-même il la dirige au milieu des guerriers,
Qui, lassés des travaux, reposent sur la rive.

Un seul gardait encor sa prudence craintive.

Tel cet insecte impur que le sang seul nourrit,
Au fond d'un lit désert, veille, guette, maigrit;
Et, l'œil creux, le corps vide, attend longtemps sa proie;
Mais lorsqu'à son espoir enfin un dieu l'envoie,
Il ne se hâte point; il a vu l'homme en paix
Du sommeil généreux rechercher les bienfaits;
Il saura profiter de cette confiance;
Et toujours lentement, quoique plein d'espérance,
Il se traîne en secret, il l'approche sans bruit,
Le blesse et boit son sang dans l'ombre de la nuit.

Tel Ulysse, les yeux attachés sur la plage,
Semble attendre longtemps une proie au passage;
C'est ainsi que souvent il prévient les dangers.

C'est en vain que le dieu de fantômes légers
Couvre aux yeux du guerrier la surface des ondes;
« Ces fantômes, » dit-on, « au sein des nuits profondes,
« Trompent le voyageur égaré dans les champs. »

Mais Ulysse les suit devant ses pas errants,
Et ne s'arrête pas à ces vaines images.

Les flots plus agités se brisent aux rivages,
Et contre les rochers leur choc retentissant,
Et de leur choc entre eux les éclats se pressant,
Et le mugissement des vents qui les soulèvent,
Et le murmure sourd des vagues qui s'élèvent,
De la vague agitée étoufferont le bruit.

Mais les vagues, les vents, les ombres et la nuit
Rassurent peu le dieu qui s'honore avec joie
De porter le message et d'Hector et de Troie.

Il apparaît lui-même hors des flots écumants :
« Ulysse, que veux-tu? quels desseins alarmants? »
Lui dit-il; « les soldats ont troublé mes retraites,
» Et je n'ai pas encor pris part à leurs défaites.

» Mais si quelque Troyen, se confiant à moi,
» Ne pouvait sur mon cours naviguer sans effroi,

» Souviens-toi que souvent un dieu, dans sa colère,
» Rejette l'étranger à la terre étrangère.
» J'ouvrirais les rochers qui retiennent mes eaux;
» Tu verrais s'élancer du fond de ces roseaux
» Des fleuves, des torrents, une longue tempête;
» Les tentes de vos rois flotteraient sur ma tête. »

— « Dieu du Scamandre, apprends à respecter les Dieux, »
Répond Ulysse. « Ici, nous sommes sous leurs yeux;
» Ici, Junon protége et guide nos batailles;
» Ici, Minerve armée attaque vos murailles;
» Jupiter est longtemps impassible et muet,
» Mais toujours du coupable il prononce l'arrêt.

» Ah ! si quelque Troyen veut forcer le passage,
» Qu'il meure, et que son corps étendu sur la plage,
» Exposé sans honneur à tes flots en courroux,
» Soit battu par les vents déchaînés contre nous ! »

— « Guerrier, si tu poursuis cette insolente audace,
» Je n'aurai pas en vain exprimé la menace, »
Lui dit le dieu ; « les Grecs sous mes yeux périront;
» Neptune poursuivra ceux qui m'échapperont.

» Toi-même, errant dix ans sur la mer en furie,
» Sans retrouver ton fils, sans revoir ta patrie,

» Jouet des flots, des vents et des foudres des cieux,
» Tu pourras rendre hommage au courroux de nos dieux.»

A ces mots, le dieu fuit, et caché sous les ondes,
Prépare sa vengeance en ses grottes profondes.

Ulysse, au nom du fils dont il est séparé,
A frémi, de douleur et d'effroi pénétré;
Il est près d'oublier son devoir et son zèle;
Mais bientôt la patrie en secret le rappelle,
Et lorsqu'il veille encor, nos voyageurs hardis
Voguent, se confiant aux dieux de leur pays.

Dolon guide la rame, et Rhésus impassible,
Sans casque, le front nu, comme un sage paisible,
Debout, enveloppé dans son manteau guerrier,
Regarde vers les cieux, sans craindre et sans prier.

Ciel! Ulysse le voit :

« Ah! » dit-il, « il me semble
» Que sur ce fleuve, errants, deux Troyens sont ensemble :
» Ils vont au camp d'Achille! »

Et de son arc tendu
Le trait part; Rhésus tombe, et sur l'onde étendu

Expire en plaignant Troie. Alors, plein de courage,
Le fidèle Dolon veut sauver le message;
Sur la rame qu'il presse il redouble d'effort!
Mais la flèche l'atteint, et quelle triste mort!
Et si jeune et sans gloire arraché de la vie!

Plus malheureuse encore est la triste Ogilvie!

Le fleuve couvre alors la rive qu'il franchit;
De tout ménagement sa fureur s'affranchit;
Il cherche et suit Ulysse; il l'atteint et l'enlève;
Le sol fuit sous ses pieds que la vague soulève;
Cent fois frappant la terre, et s'élançant soudain,
Et regardant le ciel qu'il interroge en vain,
Il retombe cent fois, toujours couvert des ondes.

Les torrents s'élançant de leurs grottes profondes,
Et les hauts peupliers abattus par les vents,
Les glaives entraînés sur les roseaux mouvants,
Les tentes des guerriers s'écroulant fracassées,
Eux-mêmes s'éveillant sous les vagues pressées,
Et frémissant du sort qui leur est opposé :
Tout atteste le dieu qu'Ulysse a méprisé!

Ceux dont la force encor n'est pas intimidée,
Espérant échapper à la plaine inondée,

Montent avec effort sur ces remparts nouveaux
Dont ils n'ont point aux Dieux consacré les travaux;

Et ces vastes remparts que l'onde attaque et mine,
Tels que le bois sacré qu'un torrent déracine,
S'affaissent tout à coup et s'écroulent sous eux.

Et bientôt, quel aspect terrible et douloureux!

Quand l'aurore apparaît à ce triste spectacle,
On reconnaît que l'onde a brisé tout obstacle,
Et n'a laissés épars dans les champs ravagés
Que les corps des guerriers sous les flots submergés.

A peine quelques rois accourent vers Ulysse,
Intrépides, bravant l'onde dévastatrice,
Sans pouvoir réunir, même aux monts éloignés,
Les soldats que les Dieux ont encore épargnés.

De ces Dieux maintenant connaissez la puissance:
Hector doit, ô Rhésus! achever ta vengeance.

Tu n'es plus, et le corps du généreux Dolon,
Comme un guide endormi, penché sur l'aviron,
Gardant, fidèle encor, la barque abandonnée,
Redescend où gémit sa mère infortunée.

Inquiète, agitée, elle appelait son fils
Aux bords qu'il a longtemps cultivés et chéris.
Le fleuve le lui rend; elle court avec joie;
Elle croit qu'au sommeil il est encore en proie,
Et sur sa main glacée elle pose sa main :

« Ciel! ô ciel! » Elle tombe.

On l'attendit en vain;
Elle resta longtemps et sans voix et sans force.

On dirait qu'à mourir longtemps elle s'efforce!

Mais, hélas! ses tourments sont encor superflus :
Elle ne peut mourir lorsque son fils n'est plus!

Hélas! Aceste aussi s'arrête au bord de l'onde;
Affaissé tout entier dans sa stupeur profonde,
Interdit, immobile et pensif et muet,
La douleur le ravage et le ronge en secret.

Ses filles dans leurs bras ont relevé leur mère;
Ses fils portent le corps de leur malheureux frère
Que la mort n'ose pas garder dans son pays!

Déjà par l'étranger les champs sont envahis;

Et les toits des aïeux n'offrent plus un asile
Aux mystères sacrés du ménage tranquille.

Quel Dieu pourrait encor protéger le tombeau,
Lorsque l'enfant qui naît n'a pas même un berceau?
La famille à présent succombe tout entière;
On n'y défendrait plus sa fille ni sa mère!

Aceste autour de lui réunit ses enfants :

« Hélas! les Grecs bientôt vont être triomphants;
» Fléchissons, » leur dit-il, « et sauvons la patrie.
» Elle n'est plus ici sur la terre chérie
» Où vécurent en paix nos modestes aïeux;
» Elle est où nous ferons un asile à nos dieux.

» Dussions-nous labourer sur des terres ingrates,
» Elle est où nous pourrons relever nos pénates,
» Protéger nos enfants, aider nos citoyens,
» Et conserver enfin la race des Troyens.

» Les Dieux servent toujours l'audace qui les brave.

» Je franchirai les mers; c'est aux bords du Timave
» Que je rétablis Troie et ses mœurs et ses lois :
» Là, j'attends nos guerriers, nos peuples et nos rois.

» Les Dieux ont préparé sur les bords de cette onde
» Le long enfantement des conquérants du monde.
» Les fils de nos Troyens relèveront nos dieux;
» Il leur sera permis de venger leurs aïeux;
» Les fils de nos Troyens renaîtront dans la guerre,
» Et puniront la Grèce en dominant la terre. »

Ils partent : le vieillard précède ses enfants,
Et la famille en pleurs abandonne ses champs;
Sur des rameaux courbés les fils portent la mère;
On confie à ses sœurs les cendres de leur frère.

Un vieillard malheureux, Hector, t'a délaissé;
Et l'empire du monde est déjà commencé!





CHANT TREIZIÈME

ACHILLE A TROIE

CHANT TREIZIÈME

ENTRETIENS D'ACHILLE

O Vénus! devant toi faut-il que je blasphème?
Qui donc a sur nos cœurs la puissance suprême?
Dieu d'amour, est-ce toi? Non, parlons franchement;
On promettait hier : aujourd'hui vain serment,
« Qu'est-il de plus léger que la plume? la flamme;
» Que la flamme? le vent, et que le vent? la femme, »
A-t-on dit. Il est vrai que l'on éprouve peu
Dans nos cœurs inconstants un véritable feu;
Et lorsqu'il faut enfin que la volupté fuie,
A peine deux soupirs ont-ils charmé la vie!

L'amour est peu de chose au travers de nos ans;
Jeune, ardent et fougueux, il appartient aux sens;
Il semble, enfant chéri du dieu de la nature,
Comme la fleur des champs au sein de la verdure,
Qui s'éteint peu de jours après avoir fleuri.

Mais lorsque l'amitié sur nos fronts a souri,
On peut, en s'appuyant languissamment sous elle,
Reposer doucement à l'abri de son aile.
Elle nous suit partout, elle embellit les jours;
Elle adoucit les maux, s'ils en troublent le cours;

Elle est douce, elle est pure, autant qu'elle est fidèle;
Et lorsqu'elle subit l'adversité cruelle,
Son dévouement sublime en est plus glorieux;
Pilade aimait encore Oreste furieux.

Et lorsque d'un guerrier l'amitié nous illustre,
Quand notre heureuse vie en recueille le lustre,
Comme on jure à jamais de rester enchaîné
A l'ami généreux à qui l'on s'est donné!

Ici, lorsqu'au dieu Mars un jeune Grec se voue,
A servir un héros son ardeur se dévoue,
Cherchant sur son exemple à régler son devoir,
Et de l'imiter même osant prendre l'espoir.

Aussi qui pourrait donc, maîtrisant sa furie,
Clouer comme une enclume au sol de la patrie
Celui qui, suivant l'aigle au-dessus des forêts,
Aime, comme la flèche, à voler aux sommets?

Quand le coursier rapide, élève de Grynée,
La chevelure au vent et la face tournée
Devant les pics aigus vers l'Olympe élancés,
S'accoutume, à travers mille monts entassés,
A fuir les prés, les champs, et les vallons paisibles,
Voudrait-on l'attacher à nos mors inflexibles?

On verrait sa croissance attardée en son cours,
L'élan de sa vigueur affaibli tous les jours,
Ses jarrets affaissés sur ses jambes gorgées,
Ses épaules pliant vers la terre allongées,
Et son cerveau pesant sur son front attristé,
Et son sang épaissi dans sa course arrêté;
Enfin sa lente mort suivrait le sacrifice
De l'air vif, de l'eau pure et du libre exercice.

Tel Patrocle, arme au bras, ne saurait exister :

Affligé du repos qu'il ne peut supporter,
On le voit chaque jour, errant sur le rivage
Où le courroux d'Achille enchaîne son courage,

Frémir d'être écarté des combats glorieux,
Lorsqu'on chante dans Troie Hector victorieux.

C'est alors qu'il se dit, en sa tristesse extrême :
« Je conçois qu'un vieillard se repose en lui-même,
» Lorsqu'il fut dans ses jours pleins d'honneurs éclatants
» Cité cent fois peut-être entre les combattants.

» C'est ainsi que l'on voit sous notre tour antique
» Le vaisseau démâté de notre république.

» Fils du Ménale, aimé de Messène et d'Argos,
» Il a couru l'Asie et l'Égypte et Colchos;
» Il a dans sa vieillesse acquis dans Salamine
» Le droit de transporter les dons de Proserpine.

» Aujourd'hui sur le flanc étendu dans le port,
» Sans voiles et sans mâts, sans rames à son bord,
» Et battu par le flot, et couvert par la vague,
» Il ne se perdra pas dans un souvenir vague;
» Quand sa force est tombée et ses efforts trahis,
» S'il ne peut plus servir les dieux de son pays,
» Il reste avec honneur vivant dans la mémoire
» Comme un vieux monument de notre noble histoire,
» Et l'on redit longtemps son nom dans l'univers,
» Comme un des conquérants illustrés sur les mers.

» Mais moi, qui n'ai pas même à porter à mon père
» L'hommage d'un assaut dans la lice guerrière,
» Moi, qui, la lance en main et le cœur indompté,
» Plus triste qu'un vaincu dans la captivité,
» Suis réduit à languir comme une ombre plaintive,
» Que loin des champs de gloire on enchaîne à la rive :
» Je ne peux pas longtemps supporter mes malheurs. »

C'est ainsi que Patrocle exprime ses douleurs.
Mais tous ont partagé cette amère pensée ;
Chacun regrette aussi la Grèce délaissée ;
Et dans le camp d'Achille, ô Vénus! tu l'entends ;
Tous blâment un courroux qui dure trop longtemps.

On voit naître, parmi cette brave jeunesse,
Un secret sentiment de honte et de tristesse ;
Achille en leurs discours voit percer devant lui
Ce désespoir profond de mécompte et d'ennui.

Cependant quel respect, quel dévouement fidèle,
Dans leurs plaintes encor témoignent de leur zèle!
Patrocle, Lycomède et Phénix tour à tour
Rappellent son enfance et son premier amour.
— « Je t'ai vu, » dit Phénix, « quand ta faible paupière
» Avait du jour à peine entrevu la lumière,
» Quand le vieux roi Pélée, en son ravissement,

» Sans cesse entre ses bras te pressait tendrement,
» Montrant au peuple ému l'héritier de ses maîtres,
» T'offrant avec orgueil aux dieux de tes ancêtres,
» Et d'avance aux guerriers promettant un héros.

» Ah! j'ai veillé souvent moi-même à ton repos.
» Le jour tu souriais à ta jeune nourrice,
» Et la nuit, la Santé, déesse protectrice,
» Couronnait ton sommeil des pavots les plus doux.

» Je t'ai vu quelquefois, enflammé de courroux,
» Raidir tes faibles bras, repousser nos services;
» Et ton père avec joie acceptait ces prémices,
» Que donne en son enfance un homme audacieux.

» Mais dès lors, ce vieillard, t'enseignant sous nos yeux,
» Cherchait à t'expliquer les préceptes du sage,
» Quand ton esprit trop jeune ignorait son langage.

« O mon fils! » disait-il, « tu seras valeureux;
» Mais pour être un héros, sois encor généreux;
» La modération est la vertu guerrière,
» Le brave a seul le droit de dompter sa colère. »

» Il est vrai que l'écho des rives de Thétis
» A la voix de Pélée orgueilleux de son fils,

» N'obtint guère l'aveu des jeunes néréides.
» Phéduse, Acté disaient, moqueuses et perfides :
« C'est le fils d'un vieillard protégé par les Dieux;
» Il tiendra de son père, il sera toujours vieux. »

» Nous rappelant Pélée et parcourant son âge :
« Jeune il sera guerrier, et vieux il sera sage, »
» Répétions-nous. Mais lui, téméraire déjà,
» Exprimait un espoir dont Thétis s'affligea.
» Il disait : « J'accomplis une illustre promesse ;
» Je suis le fils d'un roi chéri d'une déesse ;
» Je veux fouler la terre en m'élevant aux cieux. »

» Ainsi ce jeune enfant, superbe, audacieux,
» S'était hâté déjà de choisir sa carrière.
» Quel dieu vient maintenant lui fermer la barrière? »

Phénix aurait sans peine allongé son discours ;
Le jeune Lycomède en interrompt le cours :

« C'est à moi, » lui dit-il, « à peindre notre Achille,
» Dans les premiers transports d'un amour indocile.
» Lorsque la voix des Dieux fit entendre à Thétis
» Qu'ils laissaient peu de jours ou de gloire à son fils,
» Elle osa le ravir à son malheureux père,
» Et le joindre en secret aux filles de ma mère,

» Confiant à ses soins le héros déguisé.

» Tout en ce bel enfant charmait l'œil abusé;
» Et longtemps le regret de sa terre natale
» Conserva sur son teint la pâleur virginale.

» Le corsage élégant des nymphes de Paphos
» Semblait dans ses filets enchaîner un héros;
» Élevé sous les yeux de la bonne déesse,
» Aux travaux d'une vierge appliquant sa jeunesse,
» Ce jeune homme à l'autel déposa quelquefois
» Les voiles que l'aiguille a tissus sous ses doigts.
» Le mobile fuseau, la navette légère,
» Tournaient sous cette main consacrée à la guerre,
» Avant qu'elle eût pesé les armes des soldats.

« Ulysse, » nous dit-on, « l'appelant aux combats,
» A découvert Achille en lui montrant un glaive.»
» Non. Ulysse présent permettra que j'achève.

» On sait qu'Achille enfant fut d'abord amoureux;
» On le vit chaque jour attirer dans ses jeux
» Et souvent dans ses bras presser Déidamie,
» Quoique ignorant encor ce qu'était une amie;
» Partout, près d'elle, heureux de son premier bonheur,
» Il ne comprenait pas le trouble de son cœur.

» Mais un prince, empressé de s'unir à mon père,
» Vint d'Achille jaloux exciter la colère.

» A peine il vit l'encens sur les autels fumant,
» Déjà l'heureux époux consacrait le serment :
« Je ne sais qui je suis, » cria-t-il, « mais un glaive!
» J'aime Déidamie, un autre me l'enlève :
» Je ne sais qui je suis, mais ne puis la quitter.
» Je veux être un guerrier pour la lui disputer. »

« Ce fut à ces transports qu'il se fit reconnaître.
» O Mars! c'est un héros que l'amour a fait naître.»

— « Et moi, reprend Patrocle, « on m'a vu dans ses jeux
» M'unir à son audace et partager ses vœux,
» Le suivre en ses exploits, guidé par sa vaillance,
» Et braver les périls à côté de sa lance;
» Ce fut auprès de lui ma noble ambition :
» Aussi m'a-t-il souvent nommé son compagnon;
» Et combien j'étais fier d'être l'ami d'Achille!

» Je me souviens du jour qu'il parut dans la ville,
» Où mon père, entouré des premiers citoyens,
» L'offrit avec respect à nos Thessaliens.
» Il n'était pas encore admiré du vulgaire;
» Mais, jeune, beau, superbe et souvent téméraire,

» Il portait le front haut, quoiqu'il fût sans laurier,
» Et son premier regard annonçait un guerrier.

» On le vit en courant s'élancer dans l'arène,
» Et les lutteurs fameux il les vainquit sans peine.

» Puis, disputant aux rois les plus nobles hasards,
» Il défiait Atride à la course des chars,
» Au javelot lancé surpassait Diomède,
Et dans les jeux du ceste égalait Palamède..

» Et les Thessaliens, sur leurs vieux boucliers,
» Le proclamèrent tous le chef de leurs guerriers.

» Mais n'est-ce point alors que d'une ardeur soudaine,
» Quand la guerre semblait être encore incertaine,
» Il jura le premier, dans le conseil des rois,
» Devant ces mêmes Grecs, témoins de ses exploits,
» De ne pas tolérer l'adultère en sa joie,
» De venger notre affront sur les débris de Troie! »

— « Trop injustes amis, » dit Achille, « est-ce vous
» Qui défendez Atride et blâmez mon courroux?

» Croyez-vous qu'un guerrier doit souffrir un outrage?
» Non, non, à ma fureur vous devez rendre hommage;

« Je suis digne de vous dans ce repos forcé,
» Puisque je combattais quand je fus offensé.

» Je ne veux pas souffrir qu'un mortel téméraire
» Prétende nous soumettre à son ordre arbitraire ;
» Et je dois, pour l'exemple et l'honneur des soldats,
» Réprimer cet orgueil que vous n'approuvez pas.

» L'Injure au front d'airain, foulant du pied la terre,
» Croît, s'élève et s'assied en face du tonnerre,
» Affrontant les regards des hommes et des Dieux ;
» Il est temps d'abaisser son œil audacieux. »

— « Oui, » dit Ulysse, « ainsi grandit l'Injure altière.
» Mais la vierge du ciel, la plaintive Prière,
» Suit ses pas, l'entourant de ses bras gracieux,
» Et jette un voile entre elle et la foudre des Dieux.
» Les Heures lentement l'étendent sur sa trace,
» Et l'Injure, à couvert du voile qui l'embrasse,
» Décroît et redescend en secret aux enfers,
» Où le Temps, seul vengeur des maux qu'il a soufferts,
» Referme l'antre obscur dont elle est échappée. »

— « Achille, » ajoute-t-il, « ta vengeance est trompée.
» Combien en ton absence Atride est plus brillant !
» Il semble que des Grecs il est le plus vaillant.

» Lorsqu'on ne te voit plus dans les champs de la gloire,
» Tu laisses à lui seul l'honneur de la victoire. »

— « Oui, » répond le héros, « qu'il soit victorieux,
» Qu'il soit maître de Troie; à son char radieux
» Qu'au jour de son triomphe il traîne cent esclaves,
» Et parmi ses captifs les guerriers les plus braves,
» Alors j'aviserai; je combattrai bientôt:
» Plus on est élevé, plus on tombe de haut.
» C'est alors que je veux attaquer avec joie
» Agamemnon vainqueur sur les remparts de Troie. »

Ainsi sa fermeté les a repoussés tous;
Achille est implacable et fier de son courroux!



CHANT QUATORZIÈME

Muse, achève, et dis-nous si du prudent Ulysse
Minerve secondant un nouvel artifice,
Caresse le menton du monarque des cieux.
Muse, ouvre-nous l'asile où se plaisent les Dieux.

C'était alors, dit-on, la millième année
Que Vénus et Vulcain fêtaient leur hyménée.

ACHILLE A TROIE

CHANT QUATORZIÈME

LA COUR DES DIEUX

Muse, achève, et dis-nous si du prudent Ulysse
Minerve secondant un nouvel artifice,
Caresse le menton du monarque des cieux :
Muse, ouvre-nous l'asile où se plaisent les Dieux.

C'était alors, dit-on, la millésienne année
Que Vénus et Vulcain fêtaient leur hyménée.

On sait que la déesse, errante dans les bois,
Seule, loin des mortels, avait langui deux mois,
Fuyant en courroux Mars qui l'avait délaissée.

Déjà par le dépit elle semblait pressée
De lui montrer encore un amant à ses pieds;
Mais elle avait sans doute en horreur les guerriers,
Tous, à l'égal de Mars, inconstants et perfides;
Et lorsque la nature, en des élans rapides,
Dans son sein, nous dit-on, excitait tour à tour
Les plus vives ardeurs de vengeance et d'amour,
C'est alors que Vulcain apparut devant elle.

Et quel piquant contraste avec son infidèle!
Lui, le plus laid des Dieux, dont Mars est le plus beau:
Et c'est là ce qui fut comme un attrait nouveau;
On dit qu'il réussit aisément à lui plaire.

Aussi Momus préside à cet anniversaire;
Et les jeux tour à tour succédant aux festins,
Et les ris préludant aux amours clandestins,
Psyché sourit alors au dieu de l'hyménée,
Et consacre aux plaisirs cette heureuse journée.

Quel heureux changement s'opère dans les cieux!
L'ennui même s'éteint sur les fronts orgueilleux;

Et l'altière Junon, sévère, impérieuse,
Dans l'Olympe aujourd'hui veut être gracieuse.

Dès l'aurore elle a soin de soigner ses attraits,
De voiler la pâleur qui dépare ses traits;
Et de ses longs chagrins adoucissant les traces,
Elle espère acquérir l'art d'imiter les Grâces.

Minerve aussi s'émeut, fille de Jupiter
Qui résiste avec peine aux feux roulants dans l'air;
Et Vesta, qui pensait échapper à la fête,
Éprouve à son réveil une ardeur inquiète.

On voit que Vénus même ordonne qu'en ce jour
Tout cède dans le monde au pouvoir de l'amour.

Ah! dans la cour céleste, aimante et tant aimée,
Suivant languissamment sa vie accoutumée,
Le roi des cieux, penchant Hébé sur ses genoux,
De sa bouche si pure aspire un air si doux,
Nectar qui rend aux Dieux leur jeunesse éternelle;
Et quand Junon s'irrite ou fuit :

« Reine immortelle,
» C'est le gage, » dit-il, « de ma fidélité;
» Quand je n'ai plus d'amour, j'aime la volupté. »

Mais que vois-je? est-il vrai que la chaste déesse
Minerve lui sourit et flatte son ivresse?
Elle croit, choisissant l'instant de ses loisirs,
Que l'âme à la pitié s'ouvre au sein des plaisirs;
Et pressant son menton d'une main caressante,
Reposant sur son sein sa tête languissante,
N'a-t-elle pas l'espoir qu'il soit enfin touché?
Elle ose le prier de faire agir Psyché!

« Quels étranges destins, ô Jupiter! » dit-elle,
« M'amènent en ce jour dans la cour immortelle?

» Mais le Troyen résiste, et le fils de Thétis
» Refuse encor son bras aux dieux de son pays.
» Qui servira ta fille, impuissante déesse,
» Si tu ne rends Achille et la gloire à la Grèce?
» La jeune Briséis peut seule le fléchir. »

— « Aussi, » répond le dieu, « t'ai-je vu réfléchir
» Aux douceurs de l'amour dès l'aurore naissante;
» Et cette volupté, déesse séduisante,
» O ma fille! est-ce toi qui voudrais la prier
» De rallumer ses feux dans l'âme d'un guerrier?

— « Roi des Dieux, » dit Psyché, « quand l'Olympe me fête,
» Je m'étonne pourtant d'une telle conquête.

» Quand mes songes trompeurs enchantent son sommeil,
» Tout en la conservant vierge encore au réveil,
» Quand les Grâces dans l'ombre entre leurs bras l'embrassent,
» L'unissent à leurs chants, à leurs danses l'enlacent,
» Et que j'épanche alors dans ses sens enflammés
» Les feux les plus ardents qu'Amour ait allumés,
» Je devrais me flatter de sa reconnaissance.

» Mais sous l'ombre des nuits goûtant la jouissance,
» Elle ose dans le jour vanter sa chasteté.
» Que d'ingrats reniant ainsi la volupté!

» Aujourd'hui de ses vœux je dois être surprise;
» Je désire souvent qu'un beau guerrier séduise;
» Mais il faut, pour servir la sage déité,
» Qu'un guerrier soit séduit par la jeune beauté;
» Que Briséis, naïve et pure en sa tendresse,
» Sache l'art d'exciter une amoureuse ivresse,
» D'en presser les transports qui troublent tous les sens,
» Et de forcer Achille à trahir ses serments.

» Minerve veut sans honte user de ma science;
» Et moi, pour l'exaucer j'ai trop de conscience. »

— « O dieu! » répond Pallas, « peux-tu voir sans courroux
» Qu'ainsi de la sagesse on soit toujours jaloux?

» Le jour, croisant sur moi la robe virginale,
» Je prêche saintement une austère morale;
» Censurant sans pitié les erreurs des mortels,
» Je les force à tomber au pied de tes autels;
» J'ai le droit de blâmer l'amour et ses délices,
» Moi, qui dans la nuit seule en goûte les prémices!
» Et quand l'illusion vient charmer mes désirs,
» N'ai-je pas la vertu de cacher mes plaisirs?

» Quels vœux formé-je ici?

Que Briséis, si pure,
» Use un moment sans art des dons de la nature,
» Que sa candeur ajoute un charme à sa beauté,
» Que sa pudeur la pare et soit sa volupté,
» Qu'Achille, épris déjà de sa simple innocence,
» Sente d'un chaste amour quelle est la violence,
» Et que, brûlé de feux à chaque instant croissants,
» Qui, jamais assouvis, soient toujours renaissants,
» Il rentre noblement dans l'arène guerrière,
» Fidèle à son serment de punir l'adultère.

» L'amour inspire-t-il tant d'honneur aux héros?
» Non; je troublerai seule un si fatal repos.
» C'est ainsi que toujours la suprême sagesse
» Défend ses droits sacrés. »

A ces mots la déesse
Se lève, et saluant le monarque des cieux,
Part, sans abaisser même un regard sur les Dieux.

Elle suit son dessein, et déjà sur la terre,
Plus vite que l'éclair précédant le tonnerre,
La déesse en courroux va chercher son guerrier :

— « Ulysse, » lui dit-elle, « il est temps d'éveiller,
» Quels que soient les moyens, le courage d'Achille,
» Puisqu'au sein des combats il demeure tranquille.

» Puisqu'il est inflexible aux vœux de l'amitié,
» Que dans nos intérêts l'amour soit de moitié.
» Va chercher Briséis, et ne crains rien d'Atride;
» Pars; je vais sur tes pas étendre mon égide. »

Elle ignore, je crois, la sage déité,
Qu'on ne compose guère avec la volupté.
Elle ne permet pas qu'on lui fixe son heure;
L'égide de Pallas suffit pour qu'elle meure.

Le jour disparaissait lorsque Atride a reçu
L'avis de cet espoir que Minerve a conçu;
Il ne veut pas encor croire au succès d'Ulysse;
Mais il le laisse libre essayer l'artifice;

Et Briséis, soumise à son dessein secret,
Se hâte d'obéir et le suit sans regret.

La reine de la nuit, déesse solitaire,
Promenait sur les cieux sa clarté tutélaire.
Phœbé, veuve du dieu descendu chez Thétis,
Ne porte à l'univers que des feux amortis;
Elle semble, épanchant lentement sa lumière,
Verser un tendre amour sur la nature entière;
Les époux même alors redeviennent amis.

Achille devant lui voit venir Briséis :
« Eh quoi! t'amène-t-on pour me tenter encore? »
Lui dit-il. « Ah! c'est moi, Briséis, qui t'implore!
» Épargne ma faiblesse, et quand je te revois,
» Ne prête pas aux Grecs ta séduisante voix. »

La jeune esclave émue et retenant ses larmes,
Se cachant sous le lin qui voile peu ses charmes,
Plus humble, plus modeste et plus belle aujourd'hui,
Lorsqu'elle se souvient qu'elle n'est plus à lui,
Debout, les yeux baissés, n'ose répondre encore,
Et tremble dans les bras du guerrier qui l'adore.

« Viens, » lui dit le héros, « viens te rendre aux amours,
» Conduite par l'amant qui te chérit toujours. »

Ah! Briséis rougit, amoureuse et timide :
« Souviens-toi que je suis une esclave d'Atride, »
Lui dit-elle en tremblant; « il ne t'est point permis
» D'excepter des serments même tes ennemis.
» Si tu veux qu'aujourd'hui près de toi je repose,
» C'est accepter la paix qu'Ulysse te propose. »

Achille sur-le-champ se relève en courroux :
« Ah! reste, Briséis! » dit-il, « reste avec nous;
» Reste; je ne veux pas te recevoir d'Atride,
» Mais je peux te reprendre; et contre ce perfide
» Je suis prêt à venger ma gloire et mon pays;
» Je veux à ce grand roi disputer Briséis. »

— « Non; je t'ai dit qu'Achille est sage autant que brave,
» Et ne combattra pas pour l'amour d'une esclave. »

— « Je prétends, au contraire, à ce maître orgueilleux
» Ravir le seul objet qui lui plaira le mieux.
» Ah! s'il ne t'aime pas, je peux encore attendre;
» S'il t'aime, je te garde et ne veux pas te rendre! »

— « Hélas! tu peux, » dit-elle, « apprendre en ce moment
» Comme une esclave inspire un triste sentiment!
» Tantôt quelque caprice en une âme légère
» Vient exciter pour elle une ardeur passagère;

» Tantôt l'orgueil a seul recherché des amours
» Qui dès qu'ils sont heureux s'affaiblissent toujours.

» Hélas! ce n'est jamais une céleste flamme,
» Et jamais les désirs ne s'échappent de l'âme.

» Achille, tu m'aimais et tu vois qu'aujourd'hui
» Je ne dois qu'au respect du roi ton ennemi,
» Peut-être à ses mépris, de t'être encor fidèle.
» Qui peut savoir quel jour une faveur nouvelle
» M'attirera tremblante et docile en ses bras?
» Peut-être, Achille, alors tu me regretteras;
» Mais une fois livrée à ce roi qui te brave,
» J'aurai perdu le droit d'être encor ton esclave. »

— « Ah! Briséis, comment ai-je pu t'écouter? »
Répond l'ardent Achille. « Il t'a dû respecter,
» Ce monarque, prudent même dans son audace;
» Tu vois que tu n'as point à craindre sa menace;
» Il supplie, il attend que j'accepte ses dons,
» Comme si le guerrier oubliait les affronts.

» Mais c'est lui qui déjà craint qu'Hector ne me venge.
» Ces Grecs viennent enfin t'offrir comme un échange,
» Réclamant à ce prix une lâche amitié :
» Attends; ils vont bientôt implorer ma pitié.

» Lorsqu'ils m'appelleront sans doute à les défendre,
» Sans me rien demander, ils accourront te rendre;
» Je n'ai point avec eux de paix à consentir;
» Je ne dois t'accepter que de leur repentir.

» Mais pourquoi troubles-tu ces moments pleins de charmes
» Par d'amers souvenirs qui font couler tes larmes?

» Esclave d'un amant, quel est donc ton effroi?
» Tu n'as point, Briséis, à douter de ma foi.

» Lorsque tu m'as quitté, c'est le vœu de l'armée,
» C'est la gloire et l'honneur de la Grèce alarmée,
» C'est l'espoir généreux de mes jeunes amis,
» Enfin ton ordre même à qui je me soumis,
» Qui m'ont fait retenir mes soldats intrépides,
» Quand j'aurais à leur tête attaqué les Atrides.

» Mais vois, vois quelle ardeur se rallume soudain,
» Quand je peux doucement te pencher sur mon sein;
» Je t'aime, et sans espoir dans mes bras je te presse;
» Je t'aime et dans tes bras j'étouffe ma tendresse;
» Je suis brûlé de feux sans cesse renaissants,
» Et je ne peux calmer ni maîtriser mes sens.

» Il l'a prévu, sans doute, Atride qui t'envoie;

» Et s'il me fléchissait, quelle insultante joie
» Charmerait la fierté de son superbe accueil ?
» Non, je ne veux jamais supporter son orgueil. »

Ces mots ont retenti.

Pallas se désespère ;

On ne fléchira point ce noble caractère!

Mais Achille irrité n'est pas moins amoureux ;
La cruelle Psyché redouble encor ses feux.

Et quel supplice alors qui tourmente et dévore,
Que cette volupté qui se rallume encore,
Quand l'honneur est forcé d'étouffer ses désirs,
Elle qui ne s'éteint qu'au sein de ses plaisirs !

Mais en Grèce, ô Vénus! qu'est-ce qu'une captive ?

Achille appelle alors la jeune Déodive :

— « O Briséis, » dit-il, « vois cette vierge enfant
» Que la nature encor contre l'amour défend,
» Et sans art et si pure, ignorant la décence ;
» Comme sa nudité se couvre d'innocence !

» Elle n'a point l'éclat ni le sein de Vénus ;
» Mais ses lis sont si frais, et sur ses charmes nus
» Le temps de la pudeur ne marque point encore.
» Briséis, point d'amour loin de toi que j'adore ;

» Cette enfant sera seule admise dans mes bras.
» Sans l'immoler au dieu qu'elle ne connaît pas,
» Sans la vouer au culte avant d'être inspirée,
» Livrant sa douce haleine à ma bouche altérée,
» Et souvent sur mon sein pressée avec candeur,
» Elle saura calmer mon amoureuse ardeur.

» C'est ainsi que Vénus règne encor dans la Grèce,
» Quand l'honneur interdit ou suspend la tendresse.»

Ainsi, laissée encor dans son triste abandon,
Va l'esclave d'Achille au camp d'Agamemnon !

Comment la reçoit-il?

Ah! déjà son visage
Est prêt à saluer sans fierté cet hommage.
Son esprit semble calme et son front sans hauteur,
Son âme semble douce et son œil protecteur.

Il l'envoie au palais, qui lui semble un asile.

Point d'orgueil, et pourtant c'est l'esclave d'Achille,
Et pourtant n'est-il pas le fier Agamemnon?

Mais on sait du grand roi quel était le renom :
Il fut parmi les Grecs aussi sage que brave,
Aussi prudent que fier ; et cette jeune esclave,
Digne et fière elle-même, a paru dans leurs camps,
Non comme otage, en lutte entre deux combattants,
Mais comme un gage offert à l'amitié future,
Quand le dieu de la paix pardonnera l'injure.



CHANT QUINZIÈME

ACHILLE A TROIE

CHANT QUINZIÈME

VICTOIRE DES TROYENS

O muse! vois Hector : n'est-il pas un modèle?
Fier et sage guerrier, époux tendre et fidèle,
Il est en même temps calme, prudent, pieux.
Confiant sa famille et sa patrie aux Dieux,
Il ne recherche pas une gloire étrangère ;
Il veut défendre Troie, Andromaque et son père.

C'est ainsi que doit être un noble fils des rois.

Ah ! d'un si saint devoir lorsqu'il a fait le choix,
Cet Hector que redoute et qu'admire la Grèce,
Il sait qu'avec prudence il doit veiller sans cesse ;
Soit que d'un doux espoir il se sente agité,
Soit qu'un pressentiment l'ait déjà tourmenté,
Il veut être toujours présent à son armée ;
Et des ruses des Grecs sa vaillance alarmée
Est prête à chaque instant à braver l'ennemi.
Il ne se laisse point attaquer endormi ;
Seul, il parcourt le camp ; et la garde fidèle
Partout le voit soudain et sans cesse autour d'elle ;
L'ordre règne, et partout satisfait le guerrier.

Asius tout armé dort sur son bouclier ;
Énée est plus prudent ; la jeunesse guerrière
Doit de son camp fermé défendre la barrière ;
Il sait à quels devoirs l'honneur l'oblige encor,
Puisqu'il a seul le droit de remplacer Hector.

Là, Sarpedon blessé languissamment sommeille ;
Courbé sur l'écuyer dont l'amitié le veille,
Il repose, entouré de ses braves soldats,
Et ne veut point quitter le champ de leurs combats.

Là, le robuste Athys compte sur sa vaillance ;
Et comme il dort tranquille, étendu sur sa lance !

Mais plus loin c'est Chreton, couvert de pourpre et d'or,
Qui veille, impatient de rencontrer Hector :

« Écoute, » lui dit-il, « le noble val de Phères
» Ne laisse point ses fils aux rives étrangères ;
» Nous aimons la cité qui semble nous chérir,
» Qui de fruits abondants se plaît à nous nourrir,
» Qui sous un doux climat protégea notre enfance,
» Et porte à nos vieux jours une douce espérance.

» Oui, loin de nos foyers nous sommes mécontents,
» Et tu veux en ces lieux nous tenir trop longtemps.
» Hâte-toi d'attaquer cette Grèce implacable ;
» Ne crains rien, et le sort te sera favorable.
» Aujourd'hui dévoués, nous marchons sur tes pas ;
» Mais nous ne voulons pas vieillir dans tes États,
» Et demain nous tendrons nos mains vers la patrie. »

— « Ta gloire, » dit Hector, « ne sera point flétrie ;
» Je connais mieux que toi tes belliqueux soldats,
» Vous ne partirez point au milieu des combats. »

Puis, cherchant Acamas, Hector parcourt ces tentes,
Cette épaisse forêt de lances menaçantes.
C'est là que sans regrets, sur ces bords étrangers,
Le Thrace est prêt toujours à de nouveaux dangers.

Plus loin sont les guerriers, enfants de la Mysie,
Dormant la bride en main et la lance saisie,
Sans que de la surprise ils se soient garantis ;
Mais toujours leurs coursiers les en ont avertis.
Aussi sont-ils placés les premiers dans la plaine.

Hector était près d'eux quand la foudre soudaine
Éclate et retentit sous le feu des éclairs,
Au sein des tourbillons qui ravagent les airs.
Hector entend le bruit des ondes soulevées,
Au-dessus de leurs bords par les vents élevées,
Et roulant sur les champs à flots précipités,
Comme pour engloutir les Grecs épouvantés.

Il conçoit quel désordre est déjà dans l'armée ;
Alors d'un noble espoir sa vaillance animée
L'encourage et l'entraîne à de nouveaux exploits.
Il appelle à grands cris tout son camp à la fois :

« Amis, voici, » dit-il, « le signal des batailles ;
» La terre en a frémi jusque dans ses entrailles ;
» Les fleuves en fureur s'élancent sur nos bords ;
» Aux armes ! »

Et soudain au pied des vastes forts,
Au bruit de la tempête et des feux de l'orage,

Tous se hâtent, saisis d'espoir et de courage ;
Et l'audace en leurs yeux fait briller les éclairs.
Chacun de leurs coursiers redresse dans les airs
Le panache flottant de sa longue crinière ;
Leurs pieds impatients appellent la carrière,
Ils semblent partager la valeur du soldat,
Ils semblent deviner un illustre combat.

Les Grecs étaient encore à moitié sous les ondes,
Lorsque Hector (comme on voit, sur les vagues profondes,
De son disque sanglant, effroi du voyageur,
Phébus à son réveil prédire un ciel vengeur),
Lorsque Hector, s'élevant au sommet des murailles,
A ses braves Troyens proclame les batailles.

Déjà les murs ouverts laissent sortir les chars,
Déjà les traits lancés frappent les Grecs épars,
Et le fils de Priam, premier soldat de Troie,
Tel que le jeune aiglon accourant sur sa proie,
S'élance sur les Grecs, et jusqu'au bord des eaux
Renouvelle partout des massacres nouveaux.
Ce n'est pas un combat, Mars, ce n'est qu'un carnage ;
Rien ne flatte l'honneur, tout assouvit la rage.

C'est là qu'Antinoüs, Opytès, Agélas,
S'efforcèrent en vain d'arrêter leurs soldats ;

C'est là qu'Orus cherchait une illustre mémoire;
Dès son premier combat, il succombe sans gloire !

Les deux fils de Mérops sont tombés sous les eaux;
Mérops, devin célèbre, avait prévu ces maux;
Il retint quelque temps leur ardeur enchaînée;
Insensés ! ils ont cru braver la destinée.

Ménélas, accablé d'une sombre fureur,
A frémi tour à tour et de rage et d'horreur.
Il aperçoit Ulysse : « Eh quoi! tu fuis toi-même? »
Lui dit-il; « ce grand jour veut une audace extrême;
» Ose avec moi combattre Hector victorieux. »

Mais Ulysse, prudent, part, échappe à ses yeux;
Il voit que les Troyens menacent le rivage;
Il prévient leurs desseins, et sa vaillance sage
Défendra les vaisseaux qu'ils veulent envahir.
Ménélas n'a jamais su prévoir l'avenir;
En vain d'un sort fatal on voudrait le convaincre;
Il ne sait que combattre, il n'aspire qu'à vaincre.
Seul, il crie, il appelle, on l'abandonne encor;
On fuit les vents, les flots, et les flèches d'Hector.

« Les Grecs, » dit le Troyen, « nous cèdent la victoire;
» Ils ne défendent plus ni leur camp ni leur gloire.

» Leurs glaives insolents menaçaient mon pays;
» Ils habitaient le sol qu'ils n'avaient pas conquis;
» Leur audace est tombée, et maintenant ils fuient.
» Mais dois-je en leurs vaisseaux souffrir qu'ils se rallient?
» Non, non, les Dieux vengeurs qui nous ont avertis
» Veulent que dans les eaux ils soient tous engloutis. »

Soudain, l'armée entière, avançant au rivage,
Parmi les Grecs épars s'ouvre un sanglant passage.

On a vu Mars, dit-on, pressant le char d'Hector
Et renversant partout ceux qui luttaient encor;
Et devant ses coursiers nul péril ne l'arrête :
Tel le rayon de feu lancé dans la tempête.

Agamemnon s'éloigne; Ajax n'avance pas;
Aucun de ses guerriers ne veut suivre ses pas;
C'est la première fois qu'il recule, et sans cesse
Il revient, défiant la troupe qui le presse;
Chaque fois qu'il se tourne, elle attend et frémit;
Chaque fois il est seul et s'éloigne et gémit.

Tel devant les bergers des monts lointains de Troie,
Le loup brave et prudent fuit sans quitter sa proie;
Il évite leurs traits sur ses traces lancés.
Mais il revient sans cesse, espérant que, lassés,

Ils laisseront enfin assouvir sa furie :
Il ne peut sans regret quitter la bergerie.

D'autre part, Ménélas est encor sans appui;
Mais il attend Hector et reste devant lui.
Tout à coup il saisit un instant favorable,
Et d'un trait il atteint ce guerrier redoutable,
Qui tombe sur son char défaillant, abattu,
Blessé par l'ennemi qu'il n'a pas combattu.

O Ménélas! j'entends les transports de ta joie :
Tu te crois le vainqueur et d'Hector et de Troie;
Ce triomphe, guerrier, ne te comptera pas;
L'histoire n'inscrit point de gloire sans combats.

Cependant les Troyens s'étonnent et s'arrêtent.
Hector à le venger ordonne qu'ils s'apprêtent.
Il ne peut les guider, mais il les suit encor;
C'est la première fois qu'ils précèdent Hector,
Et tous sont enflammés d'une audace nouvelle.

Aussitôt c'est Pœon qu'en hâte l'on appelle :

Noble fils de Mercure, instruit à ses leçons,
Il a sondé la terre, et parmi les moissons,
Choisit les sucs secrets des plantes généreuses;

Il s'en sert pour blanchir les hydres cancéreuses,
Et de leurs noirs poisons amortit les effets.

C'est ainsi que sa vie est un cours de bienfaits.

Mais sa large blessure est étanchée à peine,
Qu'Hector impatient va rentrer dans l'arène;
Il ne veut écouter aucun conseil prudent,
Et retourne au combat, moins fort et plus ardent.

Que de braves guerriers expirent ses victimes!

Là, du vaillant Thoas deux fils illégitimes,
Aussi beaux que le dieu qui leur donna le jour,
Sont tombés, comme au pied de la rose d'amour,
Sous l'implacable acier du coup qui nous afflige,
Tombent les deux boutons qui croissaient sur sa tige.

Là, quel regret encor Euryclès exprimait!
Il expire, adorant Iphise, qui l'aimait.

Partout Hector triomphe, et Thétis le seconde;
Déjà même elle espère engloutir sous son onde
De ces fiers conquérants les superbes vaisseaux,
Qui se tenaient tout prêts à des exploits nouveaux,
Et qui sont maintenant attachés à la rive :

Chacun croit que bientôt la Grèce fugitive
Va rentrer humblement au pied du Parthénon,
Rejetée à jamais des plaines d'Ilion!

L'imprudente déesse et trop aveugle mère
Veut éloigner de Troie et les Grecs et la guerre;
Elle espère sauver son Achille, son fils.

Mais les Dieux inhumains trompent toujours Thétis;
Et lorsque des Troyens elle aide la victoire,
Elle apprête à son fils une nouvelle gloire;
Lui seul pourra changer le destin des combats;
Cet immortel honneur ne s'abandonne pas.

Que Pallas à ses Grecs n'offre plus que des larmes :
Sans doute Achille alors va reprendre les armes.

Mais déjà les fuyards touchent au bord des mers,
Où Thétis montre à tous les abîmes ouverts :
L'Océan soulevé s'unit à sa colère,
Et sans cesse en grondant les repousse à la terre.

C'est là qu'Ulysse, habile à prévoir les combats,
Rappelle Diomède, Ajax et Ménélas.
Antiloque et Teucer, Thoas, Idoménée
Lutteront avec eux contre la destinée.

Tous frémissent alors et les plus humbles vœux
Succèdent maintenant à leurs chants belliqueux.

« Neptune, prends pitié de nous! » s'écrie Ulysse.
« As-tu donc oublié quel pompeux sacrifice
» Fut au départ d'Aulis offert sur tes autels?

» J'étais fier de montrer en exemple aux mortels
» La sainte piété consacrant tes rivages,
» Dans les accents sacrés des plus nobles courages.

» C'est là que sous la dent neuf oiseaux déchirés,
» Emblème de neuf ans aux combats dévorés,
» Prédirent les succès de la dixième année.

» O Dieu, daigne accomplir cette œuvre fortunée! »

Il a dit, et soudain le ciel semble plus clair;
Les ténèbres déjà s'effacent sur l'éther;
Le flot s'est apaisé, la vague se retire,
Et chacun des guerriers s'élance à son navire;

C'est la patrie encore au sein de leurs vaisseaux!

Et même ils n'ont d'asile enfin que sur les eaux,
Ces Grecs qui sont aimés de la reine immortelle,

Dont Bellone et Pallas soutiennent la querelle,
Et qui, déjà vainqueurs dans les champs phrygiens,
Ont promis l'esclavage aux belliqueux Troyens!

Achille, Achille a vu cette grande défaite;
Et quand les Grecs sur l'onde ont cherché leur retraite,
Il s'est tu; mais Patrocle a les pleurs dans les yeux;
Et déjà la nouvelle en retentit aux cieux.



CHANT SEIZIÈME

ACHILLE A TROIE

CHANT SEIZIÈME

CEINTURE DE VÉNUS

Apprends-moi, dieu d'amour, s'il est un esprit sage
Dont jamais la pensée en songe ne voyage?
Moi, parcourant la terre et traversant les airs,
Souvent de mes désirs je peuple l'univers;
Et quand j'ai sur mes sens épuisé l'espérance,
Je retourne sans peine aux jeux de mon enfanc
Et reprenant ma vie en remontant son cours,
Je me plais à rentrer dans mes premiers amou

ACHILLE A TROIE

CHANT SEIZIÈME

CEINTURE DE VÉNUS

Apprends-moi, dieu d'amour, s'il est un esprit sage
Dont jamais la pensée en songe ne voyage?
Moi, parcourant la terre et traversant les airs,
Souvent de mes désirs je peuple l'univers;
Et quand j'ai sur mes sens épuisé l'espérance,
Je retourne sans peine aux jeux de mon enfance;
Et reprenant ma vie en remontant son cours,
Je me plais à rentrer dans mes premiers amours.

Mais presque en même temps, mon esprit se figure
Des traits d'un sylphe aimé l'image fraîche et pure;
Et dans ces rêves vains qui nous enchantent tous,
L'espoir est plus ardent, le souvenir plus doux.

C'est ainsi qu'en jouant aux pieds du vieil Homère,
J'aime à suivre après lui sa Diane légère,
Si vive et gracieuse en son tendre abandon,
Lorsqu'elle ouvre ses bras au jeune Endymion,
Et si chaste et modeste au bain de la fontaine!
Et je m'égare alors en ma course incertaine,
Espérant sur mes pas retrouver une fois
Une vierge semblable à la nymphe des bois.

Homère, j'aime aussi ces jeunes néréides
Si fraîches et sans art, si libres et timides,
Belles et de Thétis embellissant la cour,
Mais craignant le danger de se montrer au jour.

Je me suis cru souvent, dans ma mélancolie,
Reposant sur les fleurs aux rives d'Idalie,
Heureux surtout de plaire à la jeune beauté
Dont nul mortel, nul dieu ne serait écouté.
Si vous avez aimé, vous devez me comprendre;
Vous avez éprouvé ce charme d'un cœur tendre,
Quand on voit sur le teint, paré de sa candeur,

Dont nul baiser d'amour n'effleura la pudeur,
Les signes indiscrets du désir qu'on ignore,
Et les traces d'un feu qu'on cache et qui dévore.

C'est Psyché, nous dit-on, qui dans nos cœurs en paix
Verse le doux aimant de ses jeunes attraits,
Et qui vient épier dans le secret de l'âme
Les prémices naissants de la céleste flamme.
Elle naquit pour plaire et pour charmer les Dieux;
Déjà la volupté, présidant à ses jeux,
Joignait son abandon aux grâces de l'enfance;
Elle semblait, Amour, deviner ta puissance.
Toi-même tu pris soin de te la réserver;
Elle inspira longtemps avant que d'éprouver.

Mais tu la vis grandir, et tu comptas sur elle?
N'as-tu pas dans tes bras attiré cette belle?
Et de son innocence espérant abuser,
Tu croyais la séduire en sachant l'amuser.

Puis à l'âge où, suivant l'usage de Cythère,
Elle vint sur l'autel consacrer à ta mère
Le dernier des jouets que son enfance aimait,
Tu voulus, pour orner celle qui te charmait,
Sous le prétexte adroit d'achever sa parure,
De Vénus sur son sein attacher la ceinture.

Eh bien! tu fus sa dupe, elle a gardé sa foi;
Elle était dans les jeux plus adroite que toi,
Adoptant ce qui plaît, évitant ce qui blesse,
Livrant à l'innocence une douce caresse,
Sachant par un sourire embellir la candeur,
Et se couvrant toujours de grâce et de pudeur.

Mais sait-on ce que fit Psyché de la ceinture?

Les Grecs de la fortune ont éprouvé l'injure;
D'Ilion délivré le sort est glorieux;
La nouvelle, ai-je dit, en retentit aux cieux.

Quel désordre s'élève? « Immortelle déesse,
» Junon, permettras-tu l'opprobre de la Grèce? »
S'écrièrent ensemble et Bellone et Pallas.
Ces cris frappent le dieu, mais ne le touchent pas.
Junon voit son époux, sans changer de visage,
Abaisser ses regards sur ce vaste carnage.
Cet impassible dieu, cet insensible roi
Délaisse ses sujets dans le trouble et l'effroi.
Pallas, prudente alors, sait souffrir et se taire;
On cache le courroux qu'on ne peut satisfaire.

Mais elle a vu Psyché se parer de ce don
Qui servirait si bien à la chaste Junon.

Pour se montrer un jour plus tendre et moins sévère,
Elle ose conseiller à la déesse austère
De l'essayer au moins en secret une fois.

On dit qu'elle hésita d'abord, et je le crois.
Elle, reine absolue, altière et si puissante,
Elle n'est pas légère, affable et séduisante,
Et ne sachant jamais ni fléchir ni céder,
Elle ne veut pas plaire au lieu de commander.

Cependant quand la Grèce, honteuse et fugitive,
Va d'Ilion vainqueur abandonner la rive,
Ne peut-elle porter à son sein attaché,
Au moins quelques instants, le voile de Psyché,
Pour plaire à son époux et protéger la Grèce?

En effet, la ceinture a paré la déesse,
Qui semble devenue, en ses nouveaux atours,
De la reine des Dieux, reine aussi des amours.

Elle ressent soudain une douce influence;
Tout en elle est désir, grâce, attrait, indulgence ;
Les trésors de son sein, sous le voile gonflants,
Semblent se relever hardis et triomphants.
La déesse, cédant à cette ardeur nouvelle,
Part et cherche un époux qui ne vient plus vers elle.

Ah ! ce n'est plus alors l'auguste déité,
Reine sans favoris, épouse avec fierté,
Femme sans pardonner aux faiblesses des femmes.
C'est la déesse aimée et qui lit dans nos âmes ;
Reine avec indulgence, épouse avec bonté,
Femme joignant gaîment la grâce à la beauté.
Jupiter, son époux, la reconnaît à peine ;
Puisqu'elle est si changée, en ses bras il l'entraîne.

Si la déesse alors eût imploré le dieu,
J'aurais pu dire à Troie un éternel adieu.
Nous savons que l'amour, faible en reconnaissance,
Donne beaucoup pour gage, et peu pour récompense.

Vénus eût mieux connu le pouvoir des désirs ;
Mais Junon, se livrant trop vite à ses plaisirs,
Soit parce qu'en effet ils sont rares pour elle,
Soit vertu pour remplir son devoir avec zèle,
Satisfit son époux avant de l'implorer,
Le pria lorsqu'il n'eut plus rien à désirer.

« Déesse, » répond-il, « ne troublez point ma joie ;
» Je ne veux rien résoudre entre la Grèce et Troie ;
» Et je ne permets pas que les vœux des mortels
» Interrompent le cours de mes jeux éternels.
» Mais je veux vous donner un juge incorruptible ;

» Consultez mon vieux père, et sa voix impassible
» Prononcera l'arrêt qu'attendent les humains. »

Mais que dira Saturne ? et nos vœux sont-ils vains?

Soudain l'azur des cieux, s'entr'ouvrant à la vue,
De l'éther infini découvre l'étendue,
Où le dieu, jouissant de l'immortalité,
Se contemple lui-même en son immensité.
Être majestueux, souverain inflexible,
Il est juste toujours puisqu'il est insensible.

Dès le commencement, sur les peuples divers,
Il a constitué la loi de l'univers;
Les mondes sont régis par cet ordre suprême,
Et le dieu satisfait se repose en lui-même.

Le Destin son ministre, est, aux yeux des mortels,
Responsable envers eux des désastres cruels;
Souvent la race humaine, aux maux abandonnée,
En bénissant le dieu, maudit la destinée;
Et l'homme malheureux lui confiant ses jours,
L'implore vainement et l'implore toujours.

Mais une vive ardeur de vengeance et de haine
Ne s'arrête jamais et ne craint pas sa peine;

Dès qu'on a quelque espoir d'assouvir ses désirs,
Les plus pénibles soins sont déjà des plaisirs.

La reine de l'Olympe et la chaste déesse,
Et celle qui préside aux combats de la Grèce,
Ensemble accomplissant l'ordre du roi des Dieux,
Ont volé vers Saturne à la cime des cieux.

C'est là qu'est à ses pieds le Temps, qui sur nos têtes
Amène tour à tour le calme et les tempêtes,
La joie et les regrets, et les ris et les pleurs :
Il vient si lentement apaiser les douleurs!
Il interrompt si tôt la douce rêverie!
C'est lui qui, seul gardien de notre loterie,
Choisit nos sorts, les mêle, ou les brise à ses pieds.

« Saturne, » dit Junon, « nos Grecs sacrifiés
» Verront-ils cette guerre achever leur ruine? »

— « La guerre, » dit le dieu, « quelle en est l'origine? »

La déesse s'étonne, elle n'a point pensé
Qu'on osât demander le compte du passé.

C'est ainsi que de nous la puissance dispose,
Et l'on combat dix ans sans en chercher la cause.

Les déesses sur Troie épuisent leur courroux,
Et le même dessein ne guide point leurs coups.
En attestant l'honneur, menaçant le parjure,
Chacune ne prétend qu'à venger son injure.

« On demande quelle est la cause des combats, »
Répond Junon, « eh bien! ne se souvient-on pas
» Que Pâris à Vénus a décerné la pomme? »

— « Ainsi tous vont périr pour vous venger d'un homme! »
Reprend-il.

Et Pallas : « On peut se souvenir
» Que j'ai dans Ilion l'adultère à punir, »
Dit-elle, et sa fureur n'est pas moins inhumaine.
« Ainsi tous vont périr pour vous venger d'Hélène! »
Dit le dieu.

Mais bientôt Bellone parle aussi :
« Eh! ne voyez-vous pas qui les conduit ici,
» Ces Grecs, et quel succès leur âme ambitionne?
» Ce vieillard trop prudent, trop sage sur le trône,
» Entretint malgré moi la paix dans ses États,
» Et nos jeunes guerriers dans l'âge des combats
» Ne pouvaient contenir leur valeur dans la Grèce.
» J'ai dû les exciter, » ajoute la déesse,

« Contre un monarque heureux dans un royaume en pai
» Son exemple eût suffi pour me perdre à jamais. »

— « Ainsi, » répond Saturne, « une ligue guerrière
» Est guidée aux combats par la sagesse altière;
» Et la reine des Dieux, le diadème au front,
» Lutte pendant dix ans pour venger un affront!

» Ainsi sacrifiant des milliers de victimes,
» Vous osez proclamer ces guerres légitimes,
» Sans qu'une juste cause, armant votre courroux,
» Puisse, même à vos yeux, justifier vos coups;
» Et quand vous ne pouvez vous accorder vous-mêm
» Vous interrogerez la volonté suprême!

» Eh bien! vous qui vengez vos attraits méconnus,
» Voyez courir la foule aux autels de Vénus,
» Et femme sans époux, et reine sans puissance,
» Promenez dans l'Olympe une vaine arrogance;
» Que l'encens devant vous brûle sur les trépieds:
» Les hommages toujours resteront à vos pieds.

» Vous, auguste Pallas, fière et chaste déesse,
» Vengez sur les Troyens les affronts de la Grèce,
» Et voyez les vainqueurs, tout fiers de leurs succès,
» Retrouver l'adultère assis sur leurs chevets.

» Hélène à Clytemnestre aura tracé la voie :
» Ilion sur Argos doit sourire avec joie.

» Et vous, Bellone, vous, déesse des combats,
» Sur la rive étrangère illustrez vos soldats;
» Triomphez et chantez.

» Et la Grèce abusée
» Verra languir bientôt sa jeunesse épuisée;
» Et les indignes fils des plus vaillants guerriers,
» Dans les champs où la ronce étouffe les lauriers,
» Laissant croître le houx sur les tombeaux des braves,
» Des barbares du Nord deviendront les esclaves.

» Ils vivront enchaînés sur les débris des arts;
» Et Mars vengera Troie, ô Grecs! sur vos remparts. »

Il dit; mais les Dieux seuls comprennent cet oracle;
Et les mortels du monde admirent le spectacle,
Sans connaître jamais l'ordre inscrit dans les cieux:

Et cependant l'histoire expose sous nos yeux
Les succès éclatants et les sombres désastres,
Comme on voit s'accomplir le cours réglé des astres;
Et malgré les efforts de nos vœux superflus,
Le temps se reproduit par le temps qui n'est plus.

Oui, portons notre esprit sur les fastes des âges.
Lorsque l'hiver cruel répète ses orages,
Par les mêmes fléaux contre nous rassemblés,
Nos malheurs mille fois se sont renouvelés.

C'est ainsi que, prescrits par les décrets célestes,
Tous les événements propices ou funestes,
Et que l'orgueil de l'homme a nommés des hasards,
Viennent incessamment passer sous nos regards.

C'est ainsi que l'on voit les discordes humaines,
Que semblent préparer des causes incertaines,
Suivre en son cours réglé l'ordre de l'univers;
En exemple aux mortels les mortels sont offerts.

Qu'ils soient indépendants ou languissent esclaves,
Soit lâches et puissants, soit malheureux et braves,
Les hommes devant eux ont toujours la leçon
Dont un long souvenir enseigne leur raison.

Le vulgaire lui-même et comprend et s'explique
Les révélations de Clio prophétique;
Et je vois dérouler dans les siècles vengeurs
Les tourments mérités et les remords rongeurs.
On rend hommage au ciel quand le puissant succombe
On chérit son abri lorsqu'un empire tombe;

Quand la gloire est flétrie, on prise la vertu;
On pèse mieux l'honneur du guerrier abattu ;
Et si le conquérant est vaincu dans la guerre,
Sa défaite affermit le repos de la terre ;
Le monarque en secret calcule avec le sort,
Il a pitié du faible en se sentant moins fort.

Enfin, quand on regarde aux pénates modestes :
Comme un traître se livre aux châtiments funestes!
Comme on voit les méchants par eux-mêmes déçus!
Comme la ruse est prise aux traits qu'elle a tissus !

Mais aussi l'homme juste est-il sans récompense?
N'a-t-il pas à bénir souvent la Providence?

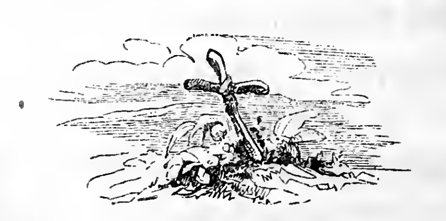
Ne voit-on pas les jours s'écouler dignement
Dans les longs entretiens d'un noble sentiment?
L'amour, quand il est pur, n'a-t-il pas plus de charmes?
L'amitié qui console a joui de ses larmes.
On trouve des plaisirs dans les heureux qu'on fait;
Il n'est rien dans le cœur de plus doux qu'un bienfait.

Et quel puissant appui que cette conscience
Qui parcourt avec nous toute notre existence,
S'empresse d'applaudir à nos prospérités,
Et nous prête courage en nos adversités!

Si le Destin fatal quelquefois nous domine,
On retrouve souvent la justice divine.

Ah ! si le roi martyr, le fils de saint Louis,
A passé du supplice aux célestes parvis,
Victime des bienfaits semés sur son passage,
Une autre terre alors honorait un vieux sage,
Qui, soit dans les combats de lauriers couronné,
Soit dans l'État en paix et par lui gouverné,
Sans jamais rencontrer de haine ni d'envie,
Semblait, à son pays vouant toute sa vie,
Avoir d'un noble peuple éteint les passions,
Et mourut tout chargé de bénédictions.

Hommes, c'est donc à vous à méditer l'histoire ;
Vous pouvez des Troyens rappeler la mémoire,
Et vous reconnaîtrez la justice des Dieux :
Humbles fils, consultez les tombeaux des aïeux.



CHANT DIX-SEPTIÈME

ACHILLE A TROIE

CHANT DIX-SEPTIÈME

MORT DE PATROCLE.

Le berceau des enfants sur la cendre des pères,
Telle est notre patrie ! et combien nous sont chères
Nos familles couvrant le sol de nos aïeux !
C'est là que nous gardons nos pénates, nos dieux ;
C'est là qu'à son souris on reconnut sa mère ;
Là qu'on prend une épouse et qu'on respecte un père.
J'ai vu le Parthe fier de défendre à la fois
Sa liberté, ses champs, et ses fils et ses rois.

Le Thrace suit errant la tente paternelle;
Souvent un peuple entier, intrépide et fidèle,
Invoquant ses aïeux et s'armant de leurs os,
Parmi ses citoyens a trouvé des héros.

Tel est le sentiment qui se dévoue à Troie.

Mais au sein des destins qu'un dieu suprême envoie,
Il est un noble feu par qui dans les combats
Sont l'un à l'autre unis les valeureux soldats ;
Et parmi les périls de cette promenade,
C'est devant l'ennemi qu'on devient camarade.

Puis on s'élève ensemble aux plus hauts intérêts;
On sait que l'on défend l'honneur de ses guérets,
Et l'antique renom de la gloire chérie.

L'armée usurpe alors le nom de la patrie ;
On prétend l'illustrer dans des climats lointains,
On veut qu'elle commande au reste des humains.

C'est ainsi que les Grecs sont fiers d'aimer la Grèce.

Déjà Patrocle éprouve une sombre tristesse ;
Tant qu'il vit ses amis toujours victorieux,
Il fut, comme on l'a dit, tranquille et soucieux.

Mais lorsque le dieu Mars au char d'Hector s'enchaîne,
Quand les fils de Priam sont rentrés dans l'arène,
Et que les Grecs vaincus, près d'Achille en repos,
Perdent de jour en jour leurs plus braves héros,
Il croit entendre alors la voix de la patrie
Crier qu'elle l'attend, crier qu'elle est flétrie ;
Il a déjà trois fois imploré son ami.

Achille en son courroux est toujours affermi ;
Il semble lui livrer son âme qu'il dévore ;
La voix de l'amitié ne calme pas encore.

Déjà même on prétend menacer les vaisseaux.
Pâris poursuit les Grecs jusques au bord des eaux,
A travers les sillons de la plaine inondée.

On sait que sa valeur n'est pas intimidée
Tant que dure un succès qui couronne ses vœux ;
Il a besoin d'espoir pour être courageux,
Mais c'est un beau guerrier lorsqu'il est intrépide.
Poursuivant, l'œil en feu, la fureur qui le guide,
Il attaque, il triomphe, et tout fléchit sous lui.

Croit-on qu'Achille même, il le brave aujourd'hui?
C'est un destin fatal qui sans doute l'entraîne
Jusqu'au pied de ces monts qui dominent la plaine,

Et d'où le héros grec, retiré des combats,
Préside à tant d'exploits qu'il ne partage pas.

Nul mortel, emporté par son ardeur guerrière,
N'osa du camp d'Achille approcher la barrière,
Et Pâris le premier l'osera menacer !
Quelle insolence, ô Dieux! dois-je la retracer?

« Est-ce un héros, » dit-il, « qui regarde combattre?
» Agamemnon l'outrage, il ne sait point l'abattre;
» Hector vainqueur le brave, il tarde à l'affronter;
» Et lorsque tour à tour chacun vient l'insulter,
» Il n'ose être l'ami ni l'ennemi de Troie!
» Mais il s'en fait d'avance une facile proie;
» Il voit que chaque jour le sort fatal atteint
» Et ces Grecs qu'il envie et ces Troyens qu'il craint;
» Il triomphe toujours des dangers qu'il évite,
» Et la guerre qu'il fuit sans cesse lui profite. »

Il dit. Hector aussi l'aperçoit et l'entend.
Brave, mais sage, il craint qu'un discours insultant
N'oblige enfin Achille à reprendre les armes.
Il est déjà frappé de sinistres alarmes;
Il ressent malgré lui ce long trouble incertain,
Prophète trop fidèle au sévère Destin,
Qu'on éprouve souvent sans pouvoir le comprendre.

Mais la prédiction ne se fait pas attendre ;
Et tout à coup arrive un soldat éperdu :
« Un guerrier dans la lice est, » dit-il, « descendu.
» On crie : Achille! Achille! » Ainsi dit le message.
Et Pâris, plein d'orgueil, vante alors son courage;
Il croit que c'est lui seul qui force le héros,
Pour répondre au défi, de sortir du repos.

Mais est-ce Achille? A-t-il oublié son injure?
Et quel Dieu dans son cœur a calmé sa blessure?
Comment pourrait-il rompre ou braver son serment?
O Muse, explique-moi ce grand événement.

Patrocle, aimé d'Achille, et fidèle à la Grèce,
Des Hellènes vaincus déplorait la détresse.
Il pleurait sur le temps perdu loin des combats,
Sur les lauriers nouveaux cueillis sous d'autres bras;
Il regrettait la gloire en peu de jours flétrie
Sur le front dépouillé du dieu de la patrie,
Et tant de vœux sans fruit, et tant de vains projets,
Et ce qu'il a lui-même espéré de succès.

« Pleure, » lui dit Achille, « ami trop peu fidèle,
» Faible ami, toujours prêt à quitter ma querelle,
» Pleure et si tu le peux, ose, après nos serments,
» Oublier notre injure et nos ressentiments.

» Pleure comme l'enfant qui s'attache à sa mère,
» Qui de ses cris aigus, importune prière,
» La trouble et la fatigue, et de ses petits bras
» Prétend, sans force encor, l'entraîner sur ses pas.

» Eh quoi! plains-tu ces Grecs, qui, fuyant sans asile,
» Se sentent poursuivis par le spectre d'Achille?
» Ils n'ont pas réprimé l'insulte de leur roi;
» Ils ont même espéré prendre Ilion sans moi! »

— « Oui, je les plains, » dit-il, « je pleure leur défaite,
» Je ne peux sans regret contempler leur retraite.

» Les plus braves des Grecs ont subi le trépas;
» D'autres blessés, mourants, ont quitté les combats.
» Je regrette Eurypile, ami de mon enfance;
» Sa mère doit vieillir en sa longue souffrance;
» Elle n'a plus d'époux et son fils a péri.
» Malheureux! et ton cœur n'est pas encor guéri!

» Quand la Grèce succombe, une insulte t'enflamme!
» Jamais un tel courroux n'entrera dans mon âme.
» L'Océan t'enfanta dans ses flots soulevés;
» Sans doute tu naquis sur ces rocs élevés,
» Immobiles témoins des sinistres orages,
» Et sans cesse entourés des débris des naufrages.

» Que dis-je? tu te rends aux conseils de Thétis :
» Infidèle à ta gloire autant qu'à ton pays,
» Toi, qu'on vit le premier menacer l'adultère,
» Sous le prétexte vain d'une indigne colère,
» Te voilà le premier retiré des combats ;
» Tu prives des périls ceux qui suivent tes pas.
» Mais nos Thessaliens ne peuvent plus peut-être
» Réprimer la valeur qui déplaît à leur maître!

» Et moi, qui près d'Achille espérais tant d'exploits,
» Dois-je de son repos porter aussi le poids?
» J'espérais le premier descendre sur la rive ;
» Tu me l'avais promis ; et mon ardeur captive
» Est retenue encor loin des périls de Mars.
» J'espérais le premier monter sur les remparts ;
» Tu me l'avais promis, et voilà mon courage
» Qui va seul expier je ne sais quel outrage
» Que la Grèce méprise et ne veut point venger.
» Ah! si nous périssons sur le sol étranger... »

— « Si les Grecs périssaient sur la rive troyenne,
» Seul, je détruirais Troie, et reprendrais Hélène! »
S'écrie Achille, « ami, je t'en donne ma foi ;
» Et s'ils conquéraient Troie, ils périraient sous moi.
» J'attends que le Destin ait donné la victoire,
» Pour braver le triomphe au milieu de sa gloire ;

» Et c'est le seul espoir qui domine mon cœur,
» De rentrer dans l'arène en face du vainqueur. »

Comme il parlait encore, un héraut se présente :
« Roi, » dit-il, « Hector veut que la résine ardente
» Soit demain dès l'aurore attachée aux vaisseaux.
» Nous serons de la Grèce exilés par les eaux.

» Déjà même on t'insulte, et Pâris téméraire
» Menace avec orgueil ta tente solitaire.
» Il dit : « Est-ce un guerrier, Achille, l'arme au bras?
» On le nomme un héros quand il fuit les combats ! »
» Et cent autres discours injurieux encore. »

Patrocle a tressailli, la rage le dévore.
Achille alors lui dit : « Que t'importe Pâris ?
» Calme-toi ; cet outrage est digne de mépris.
» Mais tu peux le chasser pour montrer à sa ville
» Ce qu'il faut de respect pour le repos d'Achille.

» Fais plus : prends mon armure et mes Thessaliens ;
» N'attaque pas les Grecs, épargne les Troyens ;
» Va guider lentement nos soldats dans la plaine ;
» Et sans que ton audace en ces combats t'entraîne,
» Montre qu'Achille encore occupe le pays,
» Qui ne sera sans lui ni sauvé ni conquis. »

Ah ! si vous eussiez vu comme soudain éclate
Le souris d'un guerrier et l'espoir qui le flatte
Lorsqu'on vient de rouvrir à son cœur indompté
L'arène dont il fut trop longtemps écarté !

Oui, Patrocle déjà prend les armes d'Achille !
Il revêt sur son sein la cuirasse mobile ;
Il suspend à son bras le bouclier pesant,
D'un airain sombre et dur, d'un aspect imposant ;
Le panache élevé qui flotte sur sa tête
Semble un présage sûr de gloire et de conquête.

Enfin il saisit l'arc que sa main peut lever ;
Mais il a vainement tenté de soulever
Cette lance terrible, instrument de carnage,
Que le robuste Achille a faite à son usage ;
Les vulgaires mortels ne la porteront pas ;
La lance d'un héros ne convient qu'à son bras.
Patrocle part : « Tais-toi, » dit-il en sa colère,
« Tais-toi, vil séducteur d'une femme adultère
» Et lâche compagnon des guerriers triomphants.
» Va près d'Hélène en pleurs caresser tes enfants,
» Mais ne prétends pas suivre Hector en ses batailles.
» Est-ce toi qui défends ta femme et tes murailles? »
Ah! Pâris vers le Grec déjà presse le pas ;
Il croit combattre Achille, et ne recule pas,

Lorsque Hector accourant lui crie : « Arrête, arrête!
» Ne sais-tu pas qu'Achille a menacé ma tête?
» C'est à moi qu'appartient cet illustre rival.
» O Mars! apprends aux Grecs qu'Hector est son égal.»

Hélas ! quand de son char il s'apprête à descendre,
Un des fils de Priam, de l'âge le plus tendre,
Cebrion, qui le suit pour la première fois,
Tout enflammé d'ardeur aux accents de sa voix,
Ivre d'orgueil, d'espoir, et d'une folle joie,
Prétend seul vaincre Achille, et seul délivrer Troie.
Il court et se découvre et lance un trait soudain ;
Le Grec a vu le fer s'émousser sur l'airain ;
L'audace d'un enfant sera-t-elle impunie ?
Non, la flèche l'atteint : il est tombé sans vie
Aux pieds de ce héros qui dut le protéger,
Qui n'a pu le défendre, et qui veut le venger...
Triste, mais irrité, tout à coup il s'élance ;
Le Grec qui l'attendait le repousse en silence.
Il ne se trahit point, et le fougueux Hector,
Qui croit combattre Achille, est plus ardent encor.

Bientôt il reconnaît qu'il attaque avec rage
Un ennemi prudent et calme avec courage,
Qui, se couvrant toujours, pare ou lutte à son choix,
Prêt à choisir l'instant de frapper une fois.

Il recule un moment, mais de son jeune frère
Le Grec va pour saisir le corps dans la poussière,
Comme un premier présent qu'il offre à son pays.
Hector accourt soudain sur ces restes chéris ;
Et sur ce champ de mort éclate leur furie.
Voilà ce que l'on nomme honneur de la patrie!

Les glaives tour à tour lancés et retenus,
Tour à tour les assauts essayés, prévenus,
La valeur excitant l'audace qui s'élance,
La prudence qui tarde et retient la vaillance,
Tant d'efforts amortis sans cesse menaçants,
Tant d'efforts repoussés et toujours renaissants :
Tels furent les travaux de leur lutte immortelle.
Mais enfin chacun d'eux, blessé deux fois, chancelle;
Ils tombent, et leurs fers s'échappent de leurs mains.
Comment peindrai-je, hélas! ces rivaux inhumains,
Se disputant entre eux la dépouille tremblante,
Se roulant avec elle, et la traînant sanglante ?
Le Grec enfin l'arrache, et ce dernier effort
Semble l'ordre fatal consacré pour sa mort.
Il expire ;
Et soudain la paix semble prochaine ;
Et le fils d'Ilion qui reste sur l'arène
Blessé, mais fier encor de conserver le champ,
S'entend comme vainqueur proclamer dans le camp.

Ah ! comme il retentit ce long éclat de joie !
On croit que ce triomphe enfin délivre Troie;
Quand Achille n'est plus, on ne craint plus les Grecs.

Déjà le temple s'ouvre et les plus saints respects
Se mêlent aux autels aux chants de la victoire.
On dit : « Le grand Hector a couronné sa gloire ;
» Notre Hector est blessé, mais Achille n'est plus;
» Point de crainte et de deuil, point de pleurs superflus,
» Lorsque Achille a péri, lorsque Troie est sauvée,
» Lorsque de nos vieux rois la maison préservée
» Voit le trône, affermi par la main du guerrier,
» Se relever plus fier sous un nouveau laurier.
» Allez, Troyens, allez bénir la destinée;
» Chantez, chantez en chœur cette illustre journée. »

Et les Dieux souffriront que les pieux mortels
Portent un vain hommage au pied de leurs autels !



CHANT DIX-HUITIÈME

ACHILLE A TROIE

CHANT DIX-HUITIÈME

CASSANDRE ET ANDROMAQUE

Lorsque la main du dieu qui lance le tonnerre
Étend déjà les feux qui menacent la terre,
Et que le dieu, jaloux du long calme des airs,
Au sein des cieux brûlants allume les éclairs,
Les nuages vengeurs qui portent les tempêtes,
Pour cacher les fléaux amassés sur nos têtes,
Condensent autour d'eux les plus sombres vapeurs,
Et nous rendent la nuit sous leurs voiles trompeurs.

La mer qu'en frissonnant le pilote sillonne
Déjà s'enfle, s'agite et s'élève et bouillonne;
Les flots portent au loin le vaisseau qui les suit,
Et qui semble avec eux s'engloutir dans la nuit,
Nuit immense et terrible, épouvantable image
De l'abîme où conduit notre dernier naufrage.
Mais si le dieu, propice aux matelots pieux,
S'apaise tout à coup et sourit à leurs vœux,
Si le vent favorable, agitant l'onde claire,
Guide légèrement la voile tutélaire,
Et si l'oiseau des mers, par le zéphyr bercé,
Rase le flot et glisse avec lui balancé,
L'hommage heureux s'élève et succède à la plainte;
L'amour aux pieds des Dieux va remplacer la crainte.

Tel est le sentiment qu'inspire à nos Troyens
L'espoir de conserver et leurs dieux et leurs biens.
Ils ont vu l'ennemi menacer leurs murailles;
Mais ils sont retournés plus ardents aux batailles;
Ils ont repris la plaine, et cet heureux combat
A rendu l'allégresse et l'audace au soldat.

Priam en son palais, entouré de ses filles,
Et gémissant toujours sur le deuil des familles,
A chaque heure en tremblant recevait à la fois
Le récit des succès, des revers, des exploits.

On lui dit de Pâris l'imprudente insolence :
Hélène alors se lève et s'éloigne en silence.
On lui dit le trépas du dernier de ses fils :
Hécube, il restait seul de ceux qu'elle a nourris,
Hécube tombe pâle, immobile, glacée,
Comme au seuil des tombeaux sur le marbre affaissée,
La statue insensible, image du sommeil,
Est sans voix et sans vie, et n'a point de réveil.
Hécube, moins heureuse, aux douleurs va renaître.

Cependant un héraut vient encore à paraître :
Que va-t-il annoncer ? Encore illusion !
« Le triomphe d'Hector, » dit-il, « sauve Ilion :
» Achille a succombé. » Priam se rend au temple.
C'est ainsi que les rois donnent un noble exemple
En offrant leurs succès en hommages aux Dieux.
Plus ils sont grands et plus on veut qu'ils soient pieux.

Mais Hélénus alors conduisait le cortége ;
C'est Hector, c'est son frère, et la douleur l'assiége ;
Lentement sur ses pas s'avancent les soldats ;
C'est le héros blessé soutenu sur leurs bras.
Ils le portent en pompe à sa tente guerrière :
C'est le héros vainqueur dont la patrie est fière.
Il repose étendu sur les longs boucliers ;
Son front noble est paré de sang et de lauriers ;

Et l'illustre trophée élevé sur sa tête
Semble à l'honneur du deuil joindre un éclat de fête.

Alors il se découvre ; on appelle Pœon :
Il apporte le baume enseigné par Chiron ;
Il retire aussitôt le fer de la blessure,
Puis étanche le sang, et soudain il rassure
Les amis qui veillaient près du guerrier blessé ;
Et bientôt cet espoir est partout annoncé.

Le peuple chante alors l'hymne de la victoire ;
Il aime à célébrer les exploits de la gloire,
Il croit rendre au pays des honneurs immortels ;
La foi fait éclater ses accents solennels.

On se dit : Hector vit ; il a sauvé sa ville ;
Il repose à l'abri de l'armure d'Achille.
On se dit : Hector vit; que peut-on craindre encor
Lorsque Achille est tombé sous le glaive d'Hector ?

Personne assurément ne pense à la blessure ;
Le doute du salut semblerait une injure.
On sait qu'à son pays il consacre ses jours,
Et qu'il combat sans cesse et triomphe toujours ;
Nous savons d'un héros que l'âme est immortelle,
Et nous croyons sa vie éternelle comme elle.

On se dit : Hector vit ; il va combattre encor,
Et l'armure d'Achille est sur le sein d'Hector.
On se dit : Hector vit; Ilion est tranquille;
Qui pourrait vaincre Hector sous l'armure d'Achille?

Mais en ces jours fameux qui troublent l'univers,
On trouve assez souvent des sentiments divers.
Il n'en est qu'un sans doute au milieu de l'armée;
Dès qu'un des siens triomphe, elle est tout enflammée
D'allégresse et d'orgueil et d'un superbe espoir,
Qui ne lui permet plus aucun deuil à prévoir.

Mais le peuple qui suit et se presse près d'elle
Se sent troublé pourtant d'une crainte nouvelle;
Et quoiqu'il chante encor jusqu'au pied du palais,
Il est plus inquiet qu'il ne le fut jamais.

Déjà même, indignée aux accents de la joie,
Cassandre prévoyante est tout entière en proie
Au destin qui l'agite et l'inspire à la fois,
Et qui lui prête encor sa prophétique voix :

« Peuple insensé, » dit-elle, « éclate en allégresse,
» Et tu seras bientôt esclave de la Grèce.
» Garde-toi de prévoir le deuil et les malheurs;
» Rends grâce au brave Hector; triomphe quand tu meurs. »

A ces mots, on entend un sourd et long murmure;
Ce n'est pas cette fois le blâme d'une injure;
Ce n'est pas le courroux d'un peuple généreux
Qui ne veut pas prévoir l'avenir malheureux.

C'est une crainte vague : on attend, on écoute;
On est tout près de croire aussitôt que l'on doute;
C'est ainsi que souvent se fait l'opinion;
C'est ainsi que Cassandre interroge Ilion :

« Peuple, » dit-elle, « eh quoi! ne peux-tu pas comprendre
» Ce que je dois te dire et que tu dois entendre?
» Ouvre donc ton esprit et sache qui je suis.

» Je suis une âme en peine, errante dans les nuits;
» Dévouée au tourment de prévoir les désastres,
» Je découvre aux mortels le cours vengeur des astres,
» Qui, portant les fléaux sur le nuage noir,
» Font périr sur le sol la richesse et l'espoir. »

Hélénus conduisait alors l'autre cortége
Que du peuple irrité sa piété protége.
Il ne peut pas quitter la pompe qui le suit.

C'est le corps du vaincu que le prêtre conduit;
Il rend ce digne hommage à la vertu guerrière.

Mais Cassandre arrivait devant lui la première :
Elle hésite, elle attend.

Andromaque accourait;
Elle cherchait Hector et tremblait et pleurait.
«Ah! c'est là,» lui dit-on, «le corps du brave Achille.»
— «Dieux,» répond-elle, « lui! ce guerrier indocile,
» Et cruel, et barbare! »

— « Ah! calme ces transports,
» Malheureuse! gardons toujours respect aux morts!»

— « Eh! comment contenir tant de haine et de joie?»
Dit-elle. « Quand j'aimai le noble fils de Troie,
» Achille avait vaincu mes frères, tous guerriers.
» Guerriers sacrés alors : ils étaient prisonniers!
» Il les immola tous. Mon père en son vieil âge,
» L'assassin sans pitié l'égorgea sans courage;
» C'est encor cet Achille! et notre mère en pleurs
» Expira lentement dans ses longues douleurs.
» Mais enfin il n'est plus! »

Ciel! quel fut son sourire!

Cassandre alors arrive et le dieu qui l'inspire
Rentre dans son esprit et l'éclaire et l'instruit.

« Après un jour de gloire un jour fatal nous luit, »
Dit-elle; « tremblons tous sous les arrêts célestes,
» Ces imprécations doivent être funestes. »

Ainsi parle en effet un messager des Dieux.
Mais à la vérité l'homme ferme les yeux :
« Que craindre lorsque enfin les Grecs n'ont plus d'Achille
Dit-on ; et l'allégresse est dans toute la ville.

« Hélas! j'ouvre le ciel, et je ne trouve pas, »
S'écrie alors Cassandre, « Achille dans vos bras.
» Soldats, arrêtez-vous. »

En effet, on s'arrête,
On s'étonne : elle aussi semble encore inquiète.
Elle ose croire à peine à ce qu'elle conçoit ;
Elle voudrait douter de ce qu'elle aperçoit;
Et parmi les éclats de la publique joie,
Prédira-t-elle encor les désastres de Troie?

Elle s'écrie enfin : « Vos vœux sont superflus,
» Troyens, je ne crois pas qu'Achille ne soit plus.»
Que dit-elle? «Je veux le voir.» Qu'est-ce? «Oui, moi-mêm
» Je veux le voir.» Soudain : «Voici l'arrêt suprême,»
Dit-elle, et sur-le-champ jetant le voile, on voit,
On reconnaît Patrocle! Ah! quel sort on prévoit!

Hector n'a pas détruit Achille! plus de joie;
Hector vainqueur d'un Grec n'est pas sauveur de Troie.

« Achille vit; les Grecs ne sont pas affaiblis;
» Les grands événements ne sont pas accomplis.
» Achille vit; la Grèce est toujours offensée;
» La malheureuse Troie est encor menacée.
» Achille vit; son cœur n'est que trop ulcéré;
» Comme il se vengera quand il aura pleuré! »

Voilà quels sont les bruits de la terreur publique!

Et Cassandre! sa voix vainement prophétique
N'avait jamais eu l'art de convaincre Ilion;
Mais, hélas! aujourd'hui;

« Confiance, » dit-on,
« L'esprit divin l'éclaire. » — Oui, c'est la prophétesse.
» Elle a toujours prévu les succès de la Grèce. »
— « Elle lit l'avenir dans les livres des Dieux. »
— « Le ciel fermé pour nous est ouvert à ses yeux. »

Elle s'avance alors: « Quel destin déplorable!
» Peuple, ne crains-tu pas l'arrêt irrévocable?
» Le triomphe d'un jour ne le retarde pas;
» Ne vois-tu pas qu'Hector est au bord du trépas? »

Ah! dès qu'à ces terreurs elle-même est en proie,
Dès qu'elle annonce ainsi le sort fatal de Troie,
On entend s'élever les clameurs de l'effroi.

Au mot d'Hector mourant, cette foule en émoi
Croit Ilion déjà renversé sous la foudre,
Puisque Hector triomphant va tomber sur la poudre.
C'est le suprême arrêt de l'inflexible sort :
On ne peut concevoir d'Ilion sans Hector.

Cependant, au milieu de ces sombres atteintes,
Cassandre doit cesser d'exciter tant de craintes ;
Hélénus la conduit jusqu'au palais des rois.

« Ma fille, » dit Priam, « j'entends toujours ta voix,
» Tes reproches amers affligent ma vieillesse.
» J'ai gouverné longtemps, et tu vois que sans cesse
» Je veille, en roi prudent, au bonheur de l'État.
» Je n'aime point la guerre, et ne suis pas soldat;
» Mais j'ai soin que mon fils Hector guide l'armée.

» Tu vois que vainement contre nous animée
» La Grèce tout entière échoue en ses efforts,
» Et reste, sans nous vaincre, attachée à ces bords,
» Où ses guerriers, flétris par un si long outrage,
» Importunent leurs Dieux fatigués de leur rage.

» Hélas! que puis-je mieux que d'adoucir les maux
» Qui renaissent toujours en des combats nouveaux!
» Tant que les agresseurs ne cessent point la guerre,
» Je ne puis, ô ma fille, en préserver la terre.

» Mais, loin de te livrer au fatal désespoir,
» Imite mes sujets unis à mon pouvoir.
» O toi, fille des rois, sache donner l'exemple ;
» Tu vois que Troie entière en ses maux nous contemple;
» Sache égaler toujours la constance aux douleurs;
» Un roi doit d'un front calme éprouver les malheurs.»

Il faut bien l'avouer : cette noble parole,
Quand l'homme doit tomber, l'honore et le console.

Mais il connaît enfin cette fatale erreur
Qui des guerriers troyens a trompé la fureur :
« Ah! quels tristes succès! » se dit-il à lui-même.
« Respectons en tombant la volonté suprême.
« Patrocle n'est plus; mais... Achille est demeuré.
» Comme il se vengera quand il aura pleuré! »

Il dit comme le peuple, et la crainte d'Achille
Est l'unique pensée errante dans la ville;
Partout on crie : « Hector, que Patrocle a blessé,
» Doit périr sous Achille. » Ilion menacé

Se résigne aux rigueurs du destin qui l'opprime.
A ses yeux le vainqueur n'est plus qu'une victime;
Sur son char de triomphe, Hector n'aura qu'un jour,
Et demain Ilion doit tomber à son tour.

Mais Andromaque approche: «Hector, Hector!» dit-elle;
Et, pâle, elle frémit; il entend qu'on l'appelle,
Et ne peut pas répondre; elle frémit encor;
Cependant son retour vient ranimer Hector.
Hector, tu lui souris; c'est toi qui la rassures;
Elle veut elle-même étancher tes blessures;
Ses yeux, près de ton lit, ne se fermeront plus;
Ses soins sont doux encor lorsqu'ils sont superflus.

Dès l'aube chaque jour, quand son époux repose,
Sur un autel secret elle porte une rose,
Symbole de candeur, de jeunesse et d'éclat.
Elle veut consacrer cette fleur à Vesta,
Afin qu'Hector souffrant soit protégé par elle.

« Ah! » dit-elle, « autrefois, ô déesse immortelle,
» J'offris un jeune myrte à la chaste Vénus;
» Et quels bienfaits alors n'ai-je point obtenus?

» Tu refuses de même un pompeux sacrifice;
» A nos moindres présents tu te montres propice,

» Pourvu qu'une main pure apporte à ton autel,
» Avec un cœur pieux, un grain d'orge ou de sel.

» Tu m'as vue au milieu des nymphes de la Grèce;
» Je tressais sur mon front les fleurs de la jeunesse;
» Et trop heureuse alors, négligeant l'avenir,
» La veille était toujours mon plus doux souvenir.

» Lorsque ensuite d'Hector j'accueillis l'espérance,
» Je ne regrettai plus les jeux de mon enfance;
» J'ai vu mon tendre époux se dévouer à moi.
» O déesse, prends soin de calmer mon effroi;
» Et daigne satisfaire à mon âme alarmée.
» Tant qu'Hector me croira digne encor d'être aimée,
» Laisse-moi mon époux, et souris à mes vœux;
» Car je lui suis fidèle, et je le rends heureux. »

C'est ainsi qu'Andromaque, inquiète et plaintive,
Adressait à Vesta sa prière naïve.
Elle retourne ensuite auprès d'Hector souffrant.

Telle une jeune mère à son premier enfant
Consacre tous ses soins, et ses jours et ses veilles,
S'effrayant dès qu'un cri vient frapper ses oreilles,
Calculant chaque geste, éprouvant ses douleurs,
Jouissant de ses ris, adoucissant ses pleurs;

Telle elle est près d'Hector : A peine elle respire,
Elle aime à deviner soudain ce qu'il désire ;
Elle apprête à ses maux, seule, tous les secours ;
Et ne sait pas dormir lorsqu'il veille toujours.

Lui-même en vain rend grâce à l'épouse adorée;
Elle a calmé sa plaie et n'est point rassurée;
S'il pâlit, elle souffre. « Il ne se plaindrait pas, »
Dit-elle, et mille fois elle craint son trépas.
Chaque jour on la voit, en sa terreur extrême,
Vouée à ses devoirs parce qu'elle les aime,
Et lorsqu'elle rencontre un instant de loisir,
Penser encore à lui, c'est là son seul plaisir.

C'est ainsi que je peins la vertu la plus pure ;
Je rends dans Andromaque hommage à la nature;
Elle a formé ses traits de grâce et de pudeur ;
Aucun art étranger n'a gâté sa candeur.
Oui, vous me l'avez dit, jeune épouse fidèle :
« Andromaque toujours sera notre modèle. »
Et moi, je me prépare à célébrer encor
Les dernières douleurs de l'épouse d'Hector.



CHANT DIX-NEUVIÈME

[illegible]

ACHILLE A TROIE

CHANT DIX-NEUVIÈME

DEUIL DE THÉTIS

Lorsqu'on porte une vue étendue et profonde
Sur la diversité des mouvements du monde,
Croit-on qu'un Dieu le mène et dispose nos jours
Suivant la loi fatale, immuable en son cours?
Croit-on qu'esclaves nés d'une règle inflexible,
Poussés en tourbillons par un maître invisible,
Satellites légers emportés par les vents,
Nous roulons attachés à nos astres mouvants?

Et croit-on que ce Dieu soumet à ses caprices
Même nos actions, nos vertus et nos vices;
Qu'obéir seulement est tout notre pouvoir,
Et que c'est ce qu'il veut qu'il nous force à vouloir?

Je ne sais. Mais souvent enchaîné dans cet ordre,
Tel qu'un serpent s'attache au fer qu'il ne peut mordre,
L'homme s'efforce en vain de rompre son destin,
Et le Dieu lui répond : « Homme faible et mutin,
» Tu te prends à plus dur que toi; meurs à la peine;
» Tu briseras tes dents aux anneaux de ta chaîne,
» Sans que le cours des cieux se soumette à ta loi,
» Et sans que le soleil s'éteigne devant toi.
» Encor dois-tu subir ton sort sans le connaître. »

Heureux qui le pourrait choisir avant de naître!
Peut-être obtiendrait-il, ou du moins à demi,
La maîtresse constante ou le fidèle ami,
Une famille unie, indulgente et sensible,
Une patrie heureuse en un siècle paisible,
Enfin un long loisir au sein d'un doux repos,
Et de n'être jamais poëte ni héros.

Mais ce Dieu qui nous mène au travers de la vie,
Et qui tient sous ses mains la nature asservie,
Voyez comme il punit le peuple audacieux!

Dès que l'arrêt vengeur est écrit dans les cieux,
Il a soin de créer un fils de la victoire;
Il faut sacrifier les hommes à sa gloire,
Afin de nous montrer les décrets immortels
Du sang de l'holocauste abreuver les autels.

Voyez comme il forma les nations timides
Pour fléchir sous les lois des guerriers intrépides;
Et nous sommes en proie à leur ambition;
On sait qu'Achille est né pour détruire Ilion.

Cependant, au milieu de ces scènes terribles
Qui dévastent des champs autrefois si paisibles,
On cite des héros les nobles actions.

On se plaît, à travers les grandes nations,
A former un faisceau des fastes de l'histoire,
Comme un fils veut d'un père illustrer la mémoire.

C'est là que les guerriers s'élèvent à leurs rangs,
Comme on voit sur l'estrade à degrés différents,
Les artistes placés aux concerts d'Uranie.

Les uns sont emportés par leur fatal génie;
Tel Achille! Mais là, maîtrisant leur essor,
D'autres même aux combats sont sages : tel Hector!

Déjà nous avons vu le messager fidèle,
De la mort de Patrocle apportant la nouvelle,
Trembler et reculer trois fois avant d'oser
Remplir la mission qu'on lui vient d'imposer.

Enfin il a parlé.

Mais Achille s'étonne;
Il demeure muet; sa force l'abandonne;
Il reste encor longtemps affaissé sous le poids
D'un mot que son oreille a repoussé vingt fois,
Avant d'ouvrir son cœur qui ne veut pas l'entendre;
Et lorsqu'il le reçoit, il ne peut le comprendre.
Il semble que si grand est son étonnement,
Que le deuil n'ose encor commencer son tourment.

Loin de là, sous les flots où sa mère réside,
La fatale nouvelle a couru plus rapide;
Et Thétis a senti que son fils affligé
Va rentrer dans l'arène afin d'être vengé.

Hélas! quel est le deuil de la tendre déesse?
Elle voudrait au moins dérober sa tristesse
A ce monde insensible où chacun pense à soi,
Où nous compatissons, parlons de bonne foi,
Toujours à nos chagrins, jamais à ceux des autres.

Sa cour s'est réunie ; et, comme auprès des nôtres,
Nous voulons ordonner les pleurs quand nous pleurons,
Elle a marqué le deuil, et soudain sur des fronts
Où jamais la douleur n'avait porté ses ombres,
On se pare aujourd'hui de fleurs tristes et sombres;
Les nymphes à ses pieds ont perdu leur gaîté.
La blonde Callinire, Éra, Phéduse, Acté,
La superbe Doris, la naïve Érycée,
Viennent toutes s'unir ensemble à sa pensée.
C'est alors qu'à son aise elle pleure et se plaint,
Et toutes ont frémi des malheurs qu'elle craint.

Mais auprès de son fils le messager fidèle
A suivi les transports d'une douleur cruelle;
Il revient; la déesse, en pleurs et sans espoir,
N'ose lui demander ce qu'elle veut savoir.
« Vous avez vu,» dit-elle, « ô mes jeunes compagnes!
» Que mon Achille sage épargnait les campagnes;
» Mais son ami n'est plus: voudra-t-il le venger?»

—« Ah! c'est le premier mot,» répond le messager,
» Que l'on ait entendu s'échapper de sa bouche.
» Au bruit de cette mort, l'œil ardent et farouche,
» Mais immobile et sombre, il fut longtemps muet;
» On a vu quel tourment le rongeait en secret.
» Aussi, tant que dura sa stupeur accablante,

» Un seul mot est sorti de sa lèvre tremblante :
» Je suis calme, » dit-il, « car je le vengerai. »

» Mais enfin, malgré lui, de fureur dévoré,
» On le vit tout à coup tressaillir plein de rage,
» Lui-même de son sang se souiller le visage,
» Et déchirant sa pourpre, en traîner les lambeaux
» Vers les autels sacrés placés sur les tombeaux ;
» Là, verser sur sa tête une cendre brûlante,
» Terrasser à lui seul la victime bêlante,
» L'égorger de ses mains, et la sacrifier
» En s'écriant trois fois : «Aux mânes du guerrier ! »

— « C'est assez, » lui répond la déesse accablée ;
Et sous le lin soyeux dont elle s'est voilée,
Elle cache son front, elle étouffe ses pleurs.
Mais bientôt reprenant ses plaintives douleurs :

« Une femme a son fils que près d'elle elle enchaîne,
» Comme le tendre ormeau, l'espoir de son domaine,
» Elle soigne sa vie et préside à son cours ;
» Elle le voit grandir, l'orgueil de ses vieux jours.
» Moi, mère délaissée à ce triste rivage,
» Mon fils s'est séparé de moi dès son jeune âge,
» Et je n'ai pour calmer le chagrin de mon cœur,
» Que le clairon lointain sur le char du vainqueur.

» Hélas! » dit-elle encore, « un oracle implacable
» M'a prédit que sa gloire était seule durable,
» Et qu'il préférerait sacrifier ses jours
» A l'honneur éclatant d'en illustrer le cours.

» Et moi, déesse, hélas! quelle douleur cruelle!
» Mon fils mourra demain, et je suis immortelle! »

A ces mots, la déesse abandonne sa cour;
Et son char s'élevant vers les rives du jour,
Elle aperçoit Achille entouré des captives,
Les plus jeunes pleurant, gémissantes, plaintives;
Et toutes sur leurs traits, ternis par la pâleur,
Semblent s'associer à sa vive douleur.

« O mon fils! » lui dit-elle, « il est temps de m'entendre;
» Dois-tu donc affliger la mère la plus tendre?
» Lorsque les Grecs vaincus ont recours à ton bras,
» Souviens-toi que vainqueurs ils ne t'imploraient pas. »
Après ce premier mot, elle attend immobile.
« Ma mère, mon ami n'est plus! » s'écrie Achille;
Et lui-même il se tait, il hésite à parler;
Il sent qu'aucun discours ne peut le consoler.

C'est en vain que sa mère, inquiète, alarmée,
Lui peint les maux qu'amène avec elle une armée,

Sur les pays livrés à de sanglants combats,
Et lui montre comment, aimé dans ses États,
En maintenant la paix, un monarque peut croire
Que du bonheur du peuple il doit faire sa gloire.

Elle ne fléchit point ce cœur impétueux.

« Que servent, » répond-il, « votre crainte et vos vœux?
» En vain m'adressez-vous une tendre prière,
» Pour tromper ma vaillance et calmer ma colère,
» Ma mère, oubliez-vous les éternels décrets?

» Comme aux mains des enfants les flexibles jouets,
» Nous servons d'instruments aux volontés célestes;
» Et quels que soient nos sorts fortunés ou funestes,
» Nous les accomplissons avec ou sans éclat,
» Et je rends grâce aux Dieux de m'avoir fait soldat. »

Mais bientôt la fureur brille sur son visage;
Tout à coup il reprend avec force, avec rage :
« Ma mère, mon ami n'est plus; Patrocle est mort;
» Patrocle, il a péri sous la lance d'Hector;
» Et le vainqueur superbe a conquis mon armure;
» Il l'osera porter : dois-je en souffrir l'injure?
» Ma mère, vos conseils, m'écartant des combats,
» N'ont pas de mon ami prévenu le trépas.

» Hector aura surpris, glorieux et tranquille,
» Sur Patrocle expirant la dépouille d'Achille,
» Et de ce siècle illustre il sera le héros!

» Ensuite il mourra jeune; et moi, dans mon repos,
» Évitant avec soin les hasards de la guerre,
» J'aurai la honte alors de vieillir sur la terre;
» Je vivrai!

» Non; je rends hommage à nos aïeux,
» Puisqu'ils ont allumé l'audace dans nos yeux;
» Nous échangeons sans peine, en comptant notre histoire,
» Cent ans d'obscurité contre un jour plein de gloire.

» Hector mourra, ma mère, il mourra de ma main;
» Patrocle, mon ami, sera vengé demain.
» Il n'accusera plus les conseils de ma mère,
» Ni le repos forcé d'une vaine colère.

» Je n'aime point Atride et ne veux rien de lui;
» Mais Hector doit mourir, car je n'ai plus d'ami. »

— « Ce Troyen, » dit Thétis, « ne mourra pas encore;
» Accorde-moi du moins le retard que j'implore.
» N'es-tu pas généreux, mon fils, quoique offensé?
» Tu ne combattras pas quand Hector est blessé. »

Et la déesse ainsi gagne quelques journées;
Et retardant un peu les tristes destinées,
Elle croit éviter un malheur reculé;
Son cœur est confiant et cependant troublé,
Comme au chevet d'un fils la jeune et tendre mère
Tremble pour son malade et cependant espère.
Achille ainsi longtemps dévore son chagrin.

Mais chacun aux deux camps frémit des maux qu'on crai

Les rois grecs, étonnés encor de leur défaite,
Redoutent le signal d'une lâche retraite;
Aucun d'eux n'a l'espoir qu'Achille impétueux,
Afin de se venger, vienne vaincre pour eux.
« En vain sont prêts, » dit-on, « ses soldats intrépides:
» Il attendra qu'Hector ait chassé les Atrides. »

De même les Troyens suspendent le combat.
Lorsque Hector commandait, il n'est pas un soldat
Qui laissât un moment reposer sa vaillance.
Mais Hector est blessé; tout Troyen sur sa lance
Reste penché; ce n'est ni peur ni désespoir;
On s'étonne, on s'arrête; on n'ose rien prévoir.

Mais lorsqu'à peine Hector a revu la lumière,
Dès qu'il a près de lui son épouse et son père,

Veillant à tous les soins que Mercure a prescrits,
Et peu d'heures après à peine a-t-il appris
La chute de Patrocle et le salut d'Achille,
Il dit, en soupirant, l'œil tourné vers la ville :
« Eh bien, je ne suis pas généreux à demi;
» Mon père, rendez-lui le corps de son ami. »

Il ne le nomme pas! mais quel touchant exemple
Donne ce fils des rois que le peuple contemple,
Quand sur son lit, couché, menacé par la mort,
Soudain de son rival il adoucit le sort.
Qu'il est beau de le voir, souffrant de sa blessure,
Garder son ennemi de toute lâche injure!

Il rend honneur au mort puisqu'il a survécu,
Et puisqu'il est vainqueur, rend honneur au vaincu.

Et le corps de Patrocle est remis à la Grèce :
On porte avec respect ce corps dont la jeunesse
Atteste la rigueur du coup qui l'abrégea,
Et dit l'offense faite au dieu qui le créa.

Le cortége pieux arrive au camp d'Achille,
Et Phœnix le reçoit. Le guerrier est tranquille.
Il regarde, muet; puis, tombant à genoux,
Il semble quelque temps oublier son courroux.

Il laisse lentement appesantir sa tête,
Et sur le sein glacé, frémissant, il s'arrête;
Il pousse un long soupir, verse des pleurs amers;

Puis enfin on entend s'échapper dans les airs
Deux seuls mots arrachés au tourment qui l'accable;
« Pas encore vengé! »—« Toujours inconsolable! »

C'est alors qu'il s'élance ardent et furieux,
Comme on voit le lion qui, le feu dans les yeux,
Quand le hardi chasseur a détruit sa famille,
De ses regards perçants où la vengeance brille,
Cherche au loin sur les monts l'ennemi qui le fuit,
Et partout redoublant la terreur qui le suit,
Remplit de cris de rage et les bois et la plaine;
Tel Achille!

Il s'arrête au bord de la fontaine;
Ses soldats imitant sa noble piété,
Baignent dans le flot pur le corps ensanglanté;
Le baume est lentement versé sur les blessures.
Cette vue au héros rappelle ses injures.
Quand sur le lit funèbre on étend le guerrier,
Quand le linceul des morts l'enferme tout entier :
« Ami, » s'écrie Achille, « attends-tu la vengeance,
» Et tes mânes plaintifs, accusant ma vaillance,

» Se sont-ils des tombeaux élevés contre moi?

» Dis-leur qu'Achille ici leur consacre sa foi
» D'immoler sur ta cendre un vainqueur plein de gloire;
» Et s'ils voulaient, ami, douter de ma victoire,
» Dis-leur qu'en ses vieux jours mon père abandonné
» Ne verra plus le fils qui lui fut destiné;
» Dis-leur qu'à de longs jours préférant la vaillance,
» J'ai juré sur ton corps ma mort et ta vengeance. »

Un triste souvenir succède à ces transports :

« Cher Patrocle, » dit-il, « je t'ai vu sur nos bords;
» Je t'ai vu tendrement embrasser ton vieux père;
» Et lui-même, accablé de sa douleur amère,
» Il tombait à mes pieds, te confiant à moi,
» Me priant de t'aimer et de veiller sur toi.
» J'ai mal rempli ses vœux.

» Eh! que dis-je? ingrat même,
» Quand tu n'es pas vengé, je doute si je t'aime! »

C'est ainsi que plaintif, irrité, tour à tour,
Achille à sa douleur se livre chaque jour.

Sa mère cherche alors quel secours peut encore

Offrir un peu de calme au deuil qui le dévore.

Elle sait que souvent à notre esprit trompé,
Du voile de la nuit un sylphe enveloppé,
En forme de présage évoquant un mensonge,
Nous force d'accepter l'illusion d'un songe.

Elle recourt au dieu protecteur du sommeil.

C'était, dit-on, à l'heure où les feux du soleil
S'éteignent lentement sur les pâles collines,
Ouvrant nos bois discrets aux amours clandestines:

Elle aperçoit le dieu couché sur les roseaux
Au pied du saule vert qui pleure au bord des eaux,
Et qui sous son feuillage abaissé vers la terre,
Semble écarter le jour et parer le tonnerre :

« Quand mon fils va rentrer au combat dès demain,
» Si tu ne retiens pas ce courage inhumain,
» Inspirons-lui,» dit-elle, « une audace moins vive ;
» Qu'un sentiment plus doux l'émeuve et le captive.

» Fais que plus il est brave et plus il soit touché
» Du désastre fatal à la guerre attaché.
» O dieu, viens tour à tour dans sa nuit agitée,

» Lui rappeler d'abord la terre dévastée
» Au milieu des combats sous les fers étrangers;
» D'autre part, dans les champs, au milieu des bergers,
» Des tranquilles vallons la terre refleurie,
» Prodiguant ses trésors aux fils de la patrie;
» Et montre-lui surtout, dans ce pays en paix,
» Le roi, père du peuple, heureux de ses bienfaits. »

A ces mots, le dieu, calme, un moment se recueille;
Ce désir imprudent, on ne sait s'il l'accueille :

« Déesse, » répond-il, « oserai-je braver
» L'effroi que ton dessein doit me faire éprouver?

» Hélas! si j'écoutais la voix de la prudence,
» Je devrais à tes vœux opposer le silence.

» Tu sais qu'à te servir autrefois empressé,
» J'ai voulu protéger l'espoir qui t'a bercé;
» J'ai voulu d'Ilion détourner l'infortune;
» J'endormis sous les flots et les vents et Neptune;
» Et les Grecs, sans appui, captifs dans leurs vaisseaux,
» S'efforcèrent en vain de traverser les eaux.
» Jupiter déclara qu'on lui faisait injure,
» Qu'aucun dieu n'a le droit de troubler la nature;
» Et si la nuit, encor fidèle à nos amours,

» N'eût imploré le dieu qu'elle adoucit toujours,
» Il m'eût du haut des cieux précipité dans l'onde. »

— « Non ; il faut, » dit Thétis, « que ton art me seconde.
» Une autre acquittera le secours que j'attends ;
» Je sais qu'avec ardeur tu l'aimes dès longtemps ;
» Je veux qu'en ton palais tout à coup transportée,
» Elle tombe en tes bras, la jeune Pasithée.

» Viens, conservons encore Achille en son repos ;
» Ne crains rien : Jupiter protége les héros. »





CHANT VINGTIÈME

ACHILLE A TROIE

CHANT VINGTIÈME

SONGE D'ACHILLE

Le pilote emporté sur la mer en furie,
Le mineur quand sous lui le roc se rompt et crie
Et le guerrier hardi qui, fier de cent exploits,
Menace incessamment les peuples et les rois,
Tous implorent du ciel un avenir tranquille!
Mais cette heureuse paix d'une âme aux Dieux docile,
La trouve-t-on souvent sur terre, ou sur les flots,
Et croit-on qu'à prix d'or on gagne le repos?

Non; les dieux, irrités de nos festins splendides,
Entourent de soucis le sommeil des Atrides.

Ambitieux, en vain tu quittes ton pays;
De la gloire ou de l'or te seront-ils acquis?
Que m'importe? partout en guerre avec toi-même,
Tu ne peux point te fuir; et la femme qui t'aime,
Le flatteur qui t'attend, le roi qui te sourit,
Font tressaillir ton cœur; mais ta bile s'aigrit
Quand la femme te trompe ou quand le roi t'oublie;
Et pour se tourmenter chacun a sa folie.

Patrocle aussi voyait avec un sombre ennui
La lice des combats se fermer devant lui.
Il voulut y rentrer plein d'espoir et de joie;
Il croyait accomplir la conquête de Troie,
Puis vieillir plein de gloire et d'heur en ses foyers :
Dès le premier combat, il tombe, et les guerriers
Vont déposer son corps sur la flamme commune.

Achille, encor plus fier, commande à la fortune,
Ne veut vivre qu'un jour, et, bravant le hasard,
Prétend au champ d'honneur triompher sans retard.

Mais le Destin vengeur va chercher dans son âme
D'un secret châtiment la dévorante flamme ;

Et l'amitié, si douce aux pénates obscurs,
Vient créer le tourment qui l'attend en ces murs,
Où, sur le char vainqueur que Bellone protége,
Il verra son ami manquer à son cortége.

Il ne veut parmi nous qu'un instant de séjour,
Et sa vie en passant n'a pas même un beau jour.

Mais lorsqu'un deuil profond nous brûle et nous dévore,
C'est dans l'ombre des nuits qu'on souffre plus encore;
Achille veille, en proie à sa longue douleur.

Sa mère espère encor conjurer son malheur;
Et le dieu du sommeil, entouré de ses songes,
Sur le char de Phœbé, déesse des mensonges,
S'avance lentement à côté de Thétis.
Il souffle doucement sur les yeux de son fils;
Et l'espérance alors ranime la déesse.

Mais quels sont les desseins qu'a conçus sa tendresse?
De quels songes Morphée est-il accompagné?
Lorsqu'on semble au sommeil tout entier enchaîné,
L'esprit reçoit encor des rayons de lumière.
Tantôt des temps passés il rouvre la carrière,
Soit de nos jeunes ans rappelant les amours,
Soit des troubles anciens redoutant les retours;

Tantôt de l'avenir il prévoit le caprice,
Soit qu'on craigne en secret la céleste justice,
Soit de ses passions qu'on demeure vainqueur,
Et qu'on relise en paix jusqu'au fond de son cœur.

Ah! Thétis a fait choix de ce généreux songe,
Qui découvre le vrai caché sous le mensonge,
Qui d'un dieu qui prévient semble être l'instrument,
Et nous montre un conseil dans chaque événement.

Ils sont assis ensemble à l'oreille d'Achille;
Le guerrier, tourmenté d'un sommeil peu tranquille,
Voit sa mère, l'entend l'appeler et la suit.
Le songe les transporte où Thétis les conduit.

Là sont les champs créés par un ordre suprême,
Pour retracer aux Dieux notre terre elle-même;
Là renaissent sans cesse, accomplis sous leurs mains,
Les vices, les vertus ou les vœux des humains;
Là, sur la longue plaine à l'homme abandonnée,
Se répètent les jeux de notre destinée.

La déesse auprès d'elle a placé le héros;
Il voit le mouvement et jamais le repos;
Il voit des nations se heurter tout entières,
D'autres contre elles-même élever des barrières,

Et l'audace souvent s'essaye à les franchir :
Les uns fiers de servir, d'autres de s'affranchir.

Un homme, dominant les peuples de la plaine,
Calcule s'il doit tendre ou relâcher la chaîne;
Un autre, renversant les ligueurs étonnés,
Asservit et flétrit les vaincus épargnés.
Partout les gerbes d'or ont épuisé la terre,
Et partout les débris nous attestent la guerre.

Tel que dans nos cités le massif éléphant
Obéit à la main du jeune et tendre enfant,
S'abaisse volontiers sous le fouet qui le guide,
Et devant la faiblesse est robuste et timide,
Tel ce peuple, ignorant et sa force et son droit,
Voit l'orgueilleuse tour qui pèse sur son toit;
Il fatigue sa vie à soutenir sa base,
Il admire en mourant le palais qui l'écrase.

Achille doit juger ces peuples tour à tour :
« Ici la paix, » dit-on, « a fixé son séjour; »
Cependant deux amis s'insultent et combattent;
Deux émules plus loin chantent lorsqu'ils s'abattent;
Tant d'autres tour à tour se réclament de l'or!
L'honneur veut un combat, et l'or reste au plus fort:
La loi veut un serment, et l'or reste au parjure.

Une riche moisson, l'orgueil de la nature,
Croissait dans les sillons à l'insu des guerriers;
On lâche hors du camp la meute des lanciers;
Elle dévaste mieux que les cruels orages.

Mais lors même que Mars a cessé ses ravages,
On trouve encor des pleurs, des tourments et du sang.

On compte un homme serf près de chaque homme franc;
Près de chaque rempart des soldats qui l'étayent;
Autour de ces soldats des peuples qui les payent :
Chaque front a son joug, chaque tête a son prix.

Le ciel a ruiné les trésors du pays :
Le pontife des Dieux y réclame sa gerbe;
La poussière de l'homme est errante sur l'herbe,
L'orgueil y cherche encor les cendres des héros,
Quand le temps a dissous et leur gloire et leurs os.

Achille entend de loin des armes, des batailles;
Il court vers les guerriers attaquant les murailles,
Et voit les citoyens, leurs enfants, leurs vieillards,
Mourant avec honneur, debout sur les remparts.

D'autres s'arment pressés par la faim ou la rage;
Cachés sous les genêts qui bordent le rivage,

Ils guettent le troupeau du tranquille berger
Qui chante sur sa flûte, ignorant le danger;
Ils ramènent leur proie à la ville affamée.

L'ennemi furieux fait marcher son armée;
Il attaque, on résiste, on se mêle, on combat,
On égorge un vaincu si ce n'est qu'un soldat,
On épargne les chefs pour leur vendre la vie.

Suivez donc les vainqueurs dans la ville asservie :

En vain invoque-t-on leur magnanimité;
La mort s'enveloppant d'un voile ensanglanté,
Se lève des tombeaux trop étroits pour ses crimes ;
Elle saisit sans choix ses nombreuses victimes,
Écrase en souriant les femmes, les enfants,
Les foule sous ses pas l'un sur l'autre étouffants,
Et debout, aux vapeurs des entrailles fumantes,
Proclame,au nom des Dieux, ses armes triomphantes.

Dieux! Achille frémit! ces horreurs des combats,
Tant d'hommes égorgés qui n'étaient pas soldats,
Et ces corps mutilés dont la masse épouvante,
Ces cadavres pressés sous cette mort vivante,
Qui sourit au carnage et l'anime en chantant,
Et ce deuil et ces pleurs, et les cris qu'on entend :

Il frémit; et Thétis qu'un doux espoir soulage,
L'entoure maintenant d'une riante image.

Soudain s'offre à ses yeux un paisible vallon;
Une nymphe l'habite et lui donne son nom;
Aréthuse, y versant le trésor de ses ondes,
Y promène longtemps ses courses vagabondes;
Elle semble s'y plaire et dans les prés fleuris
Caresser en jouant ces rivages chéris.

C'est là l'heureux séjour des folâtres bergères;
Là que, s'abandonnant à des danses légères,
On les voit obéir au son mélodieux,
Comme la roue agile au bras laborieux;
Comme elle parcourir le cercle qu'on leur trace,
Et bientôt d'un élan rapide et plein de grâce,
Se poursuivre et s'atteindre, et s'unir, s'enlacer.
Et s'appuyant ensemble, en leurs bras se presser:
Sans doute on a formé ces danses vaporeuses
Pour charmer les ennuis des jeunes amoureuses.

Mais non loin de leurs jeux les pâtres du hameau
Suivent le long des champs les longs pas du chameau,
Qui porte lentement les engrais des prairies;
Et tressant sur leurs fronts les couronnes fleuries,
Les jeunes laboureurs guident les bœufs tardifs,

Toujours laborieux, robustes et craintifs,
Et dont le soc aigu sur le sillon qu'il fraie
Arrache dans l'argile et la ronce et l'ivraie.

Et plus loin, les bergers, au bord du fleuve aimé,
Vont charger en chantant le char accoutumé
De la jeune récolte au troupeau destinée,
Que le râteau de fer, avec sa dent traînée
A retourné trois fois en hommage au soleil.

Mais la vigne à son tour éprouve un sort pareil,
Quand d'autres en riant, protégés par Silène,
Chancelant quelquefois dans leur route incertaine,
Rapportent les raisins attendus au pressoir.

Ciel! au sommet du mont quel vieillard vient s'asseoir!

Sa marche est simple et grave, et son front vénérable,
Son regard paternel et son sourire affable.
Il préside aux travaux que lui-même a bénis;
C'est un père, un monarque, ou le dieu du pays.

C'est qu'il maintint toujours la paix dans la contrée;
C'est qu'il a respecté la liberté sacrée,
Qu'il n'a point fait la guerre, et qu'il est généreux,
Et qu'il n'est de bons rois qu'où le peuple est heureux.

Mais ce n'est point assez : un songe tutélaire
Découvre loin du monde une île solitaire,
Où l'ancien conquérant languit abandonné.
Achille voit soudain le captif enchaîné
Se lever brusquement, impatient encore,
S'efforçant d'étouffer le feu qui le dévore.

« Étranger, » lui dit-il, « vous êtes un guerrier,
» Vous venez visiter le soldat prisonnier,
» Et vous interrogez une illustre mémoire;
» Écoutez mes récits et jugez de la gloire!

» Lorsqu'au sein de l'État de noirs événements
» Ont porté le désordre en tous les éléments,
» Je m'appliquai d'abord à construire ma force.

» Lorsque du chêne antique on déchira l'écorce,
» J'osai sur son sommet élever mes drapeaux;
» Et je vis de son tronc refleurir les rameaux,
» Qui, du sol délivré renouvelant l'ombrage,
» Étendirent au loin leur éclatant feuillage.

» Jamais tant de succès n'étonna les mortels;
» J'ai relevé sous moi le trône et les autels;
» J'ai soumis l'anarchie à leurs lois tutélaires;
» Mais aussi j'ai rendu les peuples tributaires;

» J'ai des rois sous mes pieds flétri le front sacré,
» Tour à tour les brisant ou créant à mon gré.

» On m'a vu traverser comme un grand météore,
» Dont la flamme est brillante et dont le feu dévore,
» Et qui sur les débris, rapide voyageur,
» Partout lance au hasard les traits d'un dieu vengeur.

» Il semblait que des bords où commence l'aurore,
» Jusqu'aux confins marqués qu'Hercule indique encore,
» J'eusse renversé tout sous mes fatales mains,
» Pour tomber de plus haut en face des humains.

» Guerrier, vous me voyez captif en ces murailles,
» Et j'ai perdu le monde acquis par cent batailles.
» Des travaux de ma vie il ne me reste rien,
» Et l'île, ma prison, n'est pas même mon bien.

» Le sort eût fait trop peu d'arrêter mes victoires ;
» On m'a vu tour à tour cueillir toutes les gloires;
» Et tour à tour subir tous les genres d'affronts.
» Ainsi les vieux lauriers se fanent sur les fronts.
» J'ai fait seul devant moi fuir l'Europe alarmée;
» Et je fus brisé seul devant l'Europe armée;
» Tant de peuples soumis longtemps avaient tremblé,
» Et leurs guerriers vaincus m'ont enfin accablé.

» Ah! si l'on juge aussi ma gloire politique,
» Un code égal pour tous gardait la paix publique;
» Il avait de mon trône écarté les dangers,
» Et servait de modèle aux sages étrangers.

» Je fus aimé d'abord comme un dieu sur la terre,
» Lorsqu'il laisse à ses pieds reposer le tonnerre;
» Et l'on voyait alors chez les peuples conquis,
» Honorer le haut rang que je m'étais acquis.

» Mais lorsqu'au front du char je relevai la foudre,
» Écrasant les palais renversés sur la poudre,
» Partout où fut la paix transportant les combats,
» Partout des citoyens transformés en soldats
» Lassant le dévouement, la force et le courage,
» L'union fut prudente et la révolte sage.

» Les peuples ranimés se roulèrent sur moi,
» Intrépides, hardis, fiers à force d'effroi;
» Et ce sont nos vaincus qui domptèrent nos braves;

» Et foulé sous les pieds de nos anciens esclaves,
» J'ai refusé la paix pour tomber tout entier.

» Alors on s'est hâté de tout sacrifier;
» Un système nouveau rétablit la balance,

» Le monarque aux sujets partage sa puissance;
» Et s'il veut ressaisir quelque chose de moi,
» Un lambeau de mon trône écrase encore un roi.

» Enfin, moi-même, ô Dieux! connaît-on mon supplice,
» Et le cruel Destin m'a-t-il donc fait justice?
» Mon âme, qu'à son gré sans doute il sut former,
» N'aima rien sur la terre où tout naît pour aimer.

» J'éprouvais le besoin de remuer le monde;
» Et je suis attaché dans ma prison profonde,
» Au fond de l'Océan, sans pouvoir et sans soin,
» Tourment dont même encor je souffre sans témoin!

» Et mon cœur laissé seul se dévore lui-même!

» C'est Tantale affamé, privé du fruit qu'il aime;
» C'est l'éternelle roue entraînant Ixion.
» Filles de Danaüs, voilà l'ambition;
» L'onde que vous versez s'écoule et s'évapore;
» Et le tonneau rempli la redemande encore.

» C'est ainsi que mon âme, au gré d'un dieu vengeur,
» Se livre incessamment à ce poison rongeur,
» Feu secret qu'on rallume aussitôt qu'on l'attise.
» Et qui se renouvelle à force qu'on l'épuise.

» Telle est aussi cette onde, arrêtée en son cours,
» Qui s'élève, retombe, et remonte toujours.
» Telle est cette rosée, au lever de l'aurore,
» Que le soleil naissant pompe et reverse encore,
» Pour l'attirer demain à son premier rayon :
» Oui, tels sont les effets de cette ambition;
» Et c'est là le seul prix réservé pour la gloire!
» Audacieux mortels, gardez-en la mémoire! »

Il dit, et Prométhée est là qui souffre aussi;
Tous deux à leurs vautours ont demandé merci!



CHANT VINGT-UNIÈME

ACHILLE A TROIE

CHANT VINGT-UNIÈME

RÉCONCILIATION D'AGAMEMNON

Ah! d'un premier regard contemplons la patrie.
En la sombre forêt que l'automne a flétrie,
Quand le chêne, noirci par les nombreux hivers,
Dépouillé tour à tour de ses ombrages verts,
Laisse à ses pieds tomber ses feuilles desséchées,
De ses rameaux glacés sans peine détachées,
Je crois, sur mon pays reportant ma pitié,
Le voir de nos parents tour à tour dépouillé.

Hélas! en son berceau ma fille a cessé d'être,
Comme un frêle bourgeon qui meurt venant de naître;
Ma sœur a disparu dans son plus beau printemps,
Comme le jeune ormeau brisé par les autans;
Ma mère a succombé sous le poids des années,
Sous l'inflexible arrêt des tristes destinées,
Comme sur le vieux tronc du peuplier romain,
Où la séve s'énerve et s'arrête en chemin,
La branche de cent ans rompt et tombe sans vie.

Mais à créer toujours la nature asservie,
Protée infatigable en sa variété,
Fait servir la mort même à la fécondité;

Et la haie émondée a, sous sa vieille écorce,
Retrouvé tout à coup une nouvelle force
Dès que, par le travail du ciseau dévorant,
On délivre son front de tout rameau mourant.

Ainsi l'ordre éternel, en son cours immuable,
Absorbe en vain le germe, et le germe indomptable
Renaît toujours fécond et toujours consolant;
L'univers se conserve en se renouvelant.

Ah ! n'est-ce pas du moins une douce pensée
Qu'une amie, à nos yeux un moment effacée,

Expire pour renaître, et que l'on doive un jour
Retrouver l'amitié, le bonheur et l'amour?

Hélas! on voit souvent l'inconsolable veuve
D'un éternel regret subir la longue épreuve,
Et verser chaque jour sur son fils orphelin
Les pleurs qu'elle dérobe à peine sous le lin.

Peut-être un autre nom cache Andromaque encore
Qui gémit en songeant à l'époux qu'elle adore,
Et porte sur sa tombe un modeste rameau
Qu'elle a seule en secret détaché de l'ormeau.

Achille aussi, fidèle à sa tristesse amère,
Souffre autant de son deuil qu'un fils qui perd sa mère;
Il regrette un ami comme on pleure un époux;
Il a tant de douleur qu'il n'a plus de courroux;
Il a même un moment oublié les batailles;
Il ne pense aujourd'hui qu'au soin des funérailles,
Et veut, par des honneurs dignement consacrés,
Montrer de son ami les mânes honorés.

Ah! déjà ranimant sa clarté douce et pure,
L'étoile du matin réveille la nature,
Et l'aurore la suit qui sur l'azur des eaux
Étend le tendre éclat de ses rayons nouveaux;

Et bientôt de Phœbus le front sortant de l'onde
Rend le jour et la vie à la terre féconde.

C'est alors que l'on voit les funèbres apprêts
De l'hommage éclatant des plus tristes regrets,
Et dès que le soleil sur l'horizon se lève,
Le cortége s'avance et l'humble chant s'élève.

Honneur aux soins pieux des généreuses sœurs
Qui dans leur tendre zèle ont pour seules douceurs
D'adoucir dans le deuil la plainte et les alarmes,
Aux larmes des blessés sachant mêler leurs larmes!

Mais la Grèce implacable honore les douleurs
En versant sur les morts du sang au lieu de pleurs;
L'holocauste cruel qui sert à le répandre
Flétrit même l'ami qui recueille la cendre.

Déjà sur le bûcher tombent quatre coursiers,
Et Patrocle a nourri douze vaillants limiers;
Ils expirent.

Achille alors s'anime, éclate;
Il ne lui suffit plus d'une hécatombe ingrate
Qui ne frapperait pas les auteurs de ses maux.
Il veut, comme un lion, déchirer en lambeaux

Quelques débris de l'homme, et choisit pour sa proie
Douze jeunes captifs, fils des guerriers de Troie;
Il a voué leur cendre aux mânes d'un ami
Qui le désavouerait s'il n'était endormi.

Et ces jeunes martyrs meurent avec courage.
« Si j'avais écouté la mère la plus sage, »
Disait l'un, « je serais heureux dans mes foyers. »

— « J'aime à périr, » dit l'autre, « au nombre des guerriers,
» Plutôt que vivre en paix dans la foule commune. »

— « Implacable gardien d'une vaine rancune,
» Tu te venges, » dit l'autre, « enfermé dans un camp! »

Mais un sage était là : « Doit-on verser le sang? »
Disait-il; « homme altier, quel est donc ton délire?
» Tu ne sais pas créer, et je te vois détruire!
» Tu ne rends pas la vie, as-tu droit de l'ôter? »

Cependant au bûcher vont se précipiter
Les douze jeunes fils, victimes consacrées;

L'odeur de leur sang monte aux plaines éthérées;
Et je crois que l'outrage est écrit dans les cieux.
La vengeance du faible est un devoir des Dieux;

Et ces rois si puissants, qui firent tant d'envie,
Expieront dans la mort les crimes de la vie.

Mais du fidèle ami le cadavre glacé
Sur les feux dévorants est lentement placé;
La flamme en tourbillons s'élève et l'environne.

Achille, qui frémit, s'éloigne et l'abandonne,
Semble avoir épuisé, dans ce fatal moment,
Ses regrets, sa colère et son ressentiment.

Le feu s'éteint alors, et l'homme aussi s'efface!

L'onde, symbole pur de vigueur et d'audace,
Ne se répand jamais sur les restes des morts;
Le vin seul refroidit les dépouilles des corps;
Et cherchant du guerrier dont la mémoire est chère
Les ossements blanchis par la flamme dernière,
On garde à part la cendre au fond de l'urne d'or;
Achille en l'embrassant pleure et gémit encor.

Puis on va commencer les jeux des funérailles.

Le coursier déjà prêt à voler aux batailles,
Et la jeune cavale instruite aux jeux de Mars :
Tels sont les premiers prix de ces nobles hasards.

Ah! déjà Diomède, Antiloque et Sténèle
S'élancent dans la lice à la suite d'Eumèle,
Eumèle, vieux athlète, et qui veut vaincre encor;
Ses coursiers sont issus des riches prés d'Hector.

Bientôt les chars sont prêts et roulent dans l'espace;
Chacun de ces rivaux se brave et se menace.

Eumèle redoublait ses efforts, quand soudain
Diomède a senti s'échapper de sa main
Ce fouet qui des coursiers gourmande la paresse,
Ce fouet aux crins légers qui les mord et les presse;
Sténèle se dévoue et lui donne le sien,
De l'honneur d'un ami trop généreux gardien;
Et Diomède alors se courbe sur l'arène,
Hâtant son char léger qui dévore la plaine;
Il rejoint son rival, il le suit pas à pas,
Et, malgré tant d'ardeur, ne le devance pas.

Enfin le vieux athlète atteignait la victoire;
Le dieu de Diomède a pris soin de sa gloire,
Et le joug fracassé dans la poudre roulant,
Le timon détaché sur la terre tremblant,
Eumèle perd le prix.

Mais aux bornes prescrites

S'ouvre un chemin serré dans d'étroites limites
Par deux rochers de marbre avec art rapprochés
Pour punir l'imprudent qui les aura touchés.

On approche, il est temps de franchir ce passage,
Lorsqu'en travers lançant ses coursiers avec rage,
Et jetant son timon devant l'autre au hasard,
L'intrépide Antiloque allait rompre son char.
Diomède est surpris et s'arrête et s'écrie :
« Insensé! » Mais il suit, l'insensé, sa furie ;
Et prompt, comme on a vu, Pallas, tes légers dards
Passer, en l'effleurant, le javelot de Mars,
Il tourne, atteint la borne, et Phœnix le proclame.

Diomède en courroux et menace et réclame :
« Apaise-toi, guerrier, » dit Achille, « et souris ;
» L'audace d'Antiloque a dérobé le prix ;
» Mais tu l'as mérité ; reçois un noble gage,
» Une armure d'airain que je t'offre en hommage ;
» C'est un trophée illustre, il est digne de toi ;
» Qu'un regret glorieux se console avec moi !

» Viens, Eumèle, reçois la cavale indomptée ;
» Déjà même une mule en ses flancs est portée.
» Toi, généreux Sténèle, accepte ce trépied ;
» C'est lui qui doit orner l'autel de l'amitié.

» J'aime à vous voir unir sur le champ de victoire
» Les plus doux sentiments à la plus noble gloire. »

D'autre part, de la lance et des longs javelots
Les prix sont disputés entre tant de héros.
D'autre part, de la lutte et du disque et du ceste,
On frémit d'applaudir un triomphe funeste;
Un vainqueur sur l'arène a déjà chancelé,
Les yeux brillants de joie et le corps mutilé.

Tel le serpent haineux, expirant sous la pierre
Du voyageur blessé par sa dent meurtrière,
L'œil fier et l'air joyeux, dresse encore son front.

Mais des plus jeunes fils le rapide escadron
S'avance, et leur audace, en des jeux plus timides,
Accoutume aux combats leurs âmes intrépides.

L'un, comme un vent léger glisse au loin sur les eaux,
Part, fuit, vole et sans bruit devance ses rivaux;
D'autres, de cent détours multipliant la feinte,
Semblent suivre avec art le fil du labyrinthe.

D'autres, sur la colombe attachée au cyprès,
Du jeu le plus cruel disputent le succès :
Une flèche l'effleure, elle ouvre l'aile et tremble;

L'autre rompt ses liens, elle part, il lui semble
Qu'elle est heureuse et libre, elle s'élève au ciel;
Mais Pyrrhus à son tour lui lance un trait mortel :
Ah! c'est le fils d'Achille ! et la colombe expire.

Mais lorsque sous la tente Achille se retire,
Quittant ces nobles jeux, images des combats,
Il retrouve en son cœur, comme les vieux soldats,
Qui, sortant du drapeau, glorieux invalides,
Ne peuvent apaiser leurs âmes intrépides,
Il retrouve en son cœur et l'ennui du repos,
Et la secrète ardeur qui nous fait les héros.

Un autre souvenir qui l'agite sans cesse,
Et peut-être est-ce un dieu favorable à la Grèce,
Ramène en son esprit la mort de son ami,
Patrocle : il ne veut pas l'honorer à demi.

Ah! ce n'est pas assez de vaines funérailles,
Il faut lui consacrer tout au moins des batailles.
On sait que trop souvent, pour l'honneur d'un guerrier,
On voit des flots de sang versés sur un laurier.
Achille est prêt sans doute à se jeter sur Troie,
Comme l'ardent vautour va fondre sur sa proie,
Et prêt à s'élancer entre tant de héros,
Pour se justifier de son trop long repos.

Il cache de son cœur la vive impatience;
Mais son regard est sombre et sa bouche en silence
Ne saurait étouffer les soupirs de l'ennui;
Tous les malheurs des Grecs semblent peser sur lui.

Lorsque cette pensée en secret le tourmente,
Qui donc à ses regards tout à coup se présente?
Qui? c'est Agamemnon. Ce roi superbe, altier,
Fait porter devant lui le sceptre d'olivier;
Il prétend qu'à l'honneur un noble deuil s'immole;
Il rappelle au guerrier que la gloire console.

« Achille, » lui dit-il, « les Troyens trop longtemps
» Se sont mis à l'abri sous nos ressentiments.
» L'Insulte, aux yeux d'airain, touche la terre à peine,
» Qu'elle allume en nos cœurs la colère et la haine;
» Et sur nos fronts flétris dans leur abaissement,
» Les traces de ses pieds s'effacent lentement.
» C'est le ciel irrité qui l'avait envoyée ;
» Deux mortels, quels qu'ils soient, ne l'ont pas employée
» A de si grands desseins sans les ordres des Dieux.
» Ils ont voulu qu'Hector devînt victorieux;
» Qu'Ilion, condamné par les trois immortelles,
» Subsistât, protégé par nos seules querelles.
» Oublions quel sujet d'erreur et de courroux
» Fit descendre du ciel la Discorde entre nous.

» Souviens-toi seulement, guerrier cher à la Grèce,
» Que j'ai sur Briséis respecté ta tendresse,
» Que je viens te la rendre, et que je t'ai soumis
» Sept cités qu'autrefois Ulysse t'a promis.

» Mais souviens-toi surtout que l'ami que tu pleures
» De ses jours aux Grecs seuls voua toutes les heures,
» Et qu'il sera vengé lorsque les Grecs vaincront.
» Tu sais quelle douleur se grava sur son front;
» Et chacun, parmi nous, l'a toujours honorée;
» Il a jusqu'au trépas gardé la foi jurée.

» Soyons tous comme lui fidèles au pays.
» Achille ne veut pas que nos dieux soient trahis ;
» Il sait ce qu'au devoir un héros sacrifie;
» Le devoir, c'est l'honneur; et l'honneur, c'est la vie. »

Achille est sans courroux; il estime ce roi,
Superbe comme lui, comme lui sans effroi,
Qui, fier de commander à la ligue guerrière,
Vient lui-même d'Achille apaiser la colère.

« Noble chef, » lui dit-il, « quand tu m'as outragé,
» J'ai mérité l'insulte, et je m'en suis vengé;
» J'ai deux fois irrité les dieux de notre armée.
» Ils m'en ont bien puni; mais que Troie alarmée

» Perde enfin dans ce jour et ses dieux et son nom!
» Achille va combattre auprès d'Agamemnon. »

A ces mots, tout le camp retentit d'allégresse;
On se répète au loin cette illustre promesse.

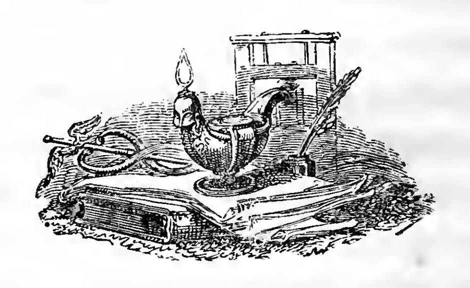
« Oui, roi des Grecs, » dit-il, « j'abjure le courroux
» Que l'amour et l'orgueil allumaient entre nous.
» Tu sais que, de Diane affrontant la colère,
» J'enlevai dans Lyrnesse une jeune étrangère,
» Et qu'elle fut le prix que tu m'avais promis
» Quand tu vis à mes pieds les Chryséiens soumis:
» Tu n'avais pas le droit d'enlever mon esclave.

» Mais qu'on soit généreux autant que l'on est brave,
» C'est le devoir d'un Grec; et de sacrifier
» Une injure au pays, c'est l'honneur d'un guerrier.
» Je ne veux pas qu'ici ma gloire soit flétrie;
» Rien n'excuse le Grec délaissant la patrie;
» Rien n'excuse un guerrier délaissant le combat.
» Achille n'est plus rien lorsqu'il n'est pas soldat. »

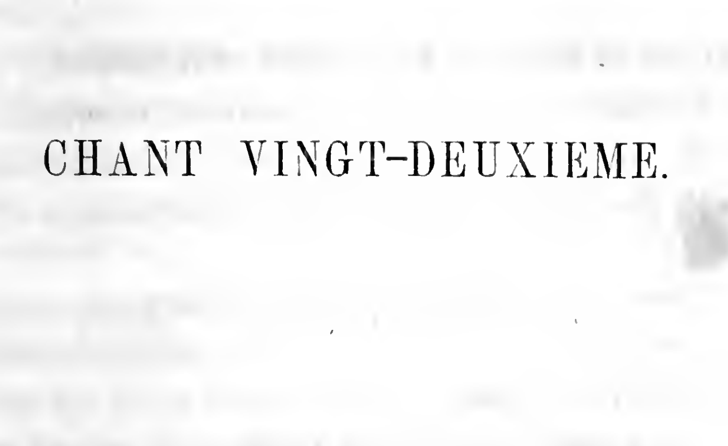
— « O Grecs! » ajoute-t-il, « lorsque les Dieux punissent,
» Contre tous nos efforts leurs desseins s'accomplissent.
» Devant Hector vainqueur, devant les Grecs vaincus,
» J'ai gardé le repos, et mon ami n'est plus!

» Peut-être ont-ils pensé, retardant la victoire,
» Me faire envier mieux le trépas et la gloire;
» Sans doute sur ta cendre ils m'ont dû dévouer,
» Patrocle, suis-je prêt à les désavouer?
» Non; qu'Atride à l'instant nous appelle aux batailles,
» Et je cours d'Ilion attaquer les murailles;
» J'accomplirai les vœux et l'espoir de mon cœur;
» Je mourrai jeune encor, mais je mourrai vainqueur. »

Atride dit alors : « Aucun jour plus propice
» N'a pu mieux mériter un pompeux sacrifice;
» Il est temps que Calchas en rende grâce aux Dieux,
» Et demain nos soldats seront victorieux. »



CHANT VINGT-DEUXIEME.



ACHILLE A TROIE

CHANT VINGT-DEUXIÈME

ACHILLE ET BRISÉIS

Homère, Troie émeut, charme, attache, intéresse ;
Les grâces t'inspiraient sous l'œil de la sagesse,
Quand tu peignis Hector, Andromaque et son fils;
Mais n'as-tu pas aussi peint Hélène et Pâris,
Joignant ce que Minerve a de plus magnanime
A tout ce que Psyché cache de plus intime?
Toi, chantre des vertus, de l'honneur, des exploits,
Tu célèbres l'amour et doubles tes cent voix,
Si tu veux d'un guerrier qu'il accroisse le lustre;
C'est Vénus qui le charme et tu le rends illustre.

D'autres, depuis Homère, ont célébré l'amour.
Tantôt on nous l'a peint, dans un riant séjour,
Charmant languissamment les heures paresseuses;
Tantôt en voyageur des collines mousseuses,
Accostant tour à tour les Dryades de Pan;
Et tantôt sous le toit où le lierre rampant
Ombrage, verdoyant, le portique du sage,
Il a traîtreusement indiqué son passage.

Un soir, quand le soleil eut terminé son cours,
On frappe doucement à ma porte; j'y cours.
« Qui vient, » dis-je, « aborder mon chaume solitaire?
» Je me cache en repos sous mon toit tutélaire;
» J'y vis seul, sans maîtresse et dès lors sans souci. »

— « Je suis un jeune enfant, tout mouillé, tout transi, »
Dit une faible voix, « et je n'ai plus de père.
» Je suis seul, sans asile, errant sur la bruyère,
» Grelottant par le froid, affaibli par la faim;
» Je n'implore qu'un peu de paille, un peu de pain;
» Daignez avoir pitié. »

Mais aussitôt que j'ouvre,
Il saute et devant l'âtre il s'assied, se découvre,
Étend ses blonds cheveux. Plus de peur, plus d'ennui;
Il est à l'aise, il est déjà comme chez lui.

C'est alors que je vois la charmante figure
Et le funeste éclat dont l'orna la nature;
Je reconnais l'Amour.

« Viens, » dit-il en riant,
« Viens, poëte ingénu, naïf et confiant.
» Voici mon carquois; vois si, même après la pluie,
» Le trait part ferme et prompt des cordes que j'essuie. »

A ces mots, en mon sein la flèche a traversé :
« Mon arc est sûr, » dit-il, « et ton cœur est blessé. »

Oui, blessé, je le suis, et je me plais à peindre
Combien l'homme sensible aurait tort de se plaindre,
Combien le tendre amour allége nos douleurs,
Nous console et nous rend presque douces les pleurs.

Lorsque déjà les chants élevaient la prière,
Des Grecs impatients rapide messagère,
Achille dans sa tente a revu Briséis.

— « Enfin je te retrouve, ainsi que mon pays, »
Dit-il. « Je vais combattre, et toi-même, sans doute,
» Tu regrettes l'ami que mon repos me coûte.
» Il t'aimait; je l'ai vu compatir à tes maux;
» Lorsque je t'envoyai captive en mes vaisseaux,

» En dirigeant tes pas, il essuyait tes larmes ;
» Et seul, il s'empressait de calmer tes alarmes.
» Il te disait qu'Achille est vainqueur généreux ;
» Peut-être il t'avouait qu'Achille est amoureux.
» Tu pleurais en quittant tes parents, ta patrie ;
» Mais il avait prévu que tu serais chérie,
» Et sans doute il t'a dit qu'Achille t'aimerait.
» Il ne te trompait pas.

Mais quel cuisant regret
» Lorsqu'en ce jour d'honneur, de gloire et de tendresse,
» Auprès de Briséis, seul, il manque à la Grèce ! »

Ainsi toujours Achille est plein de son malheur ;
On calme lentement la profonde douleur.

Mais penché sur le sein d'une esclave si chère,
La souffrance en son âme en devient moins amère.
Elle donne à son deuil une tendre pitié ;
Elle semble en pleurant en prendre la moitié ;
Ils s'affligent ensemble, et confondant leurs larmes,
Leur chagrin adouci n'est pas sans quelques charmes.

Lorsqu'il déplore encor ce funeste trépas,
Elle alors, le serrant longuement dans ses bras,
Plus il est malheureux, et plus elle est sensible ;

Elle rend son regret plus calme et moins pénible.

Enfin il s'aperçoit de ses soins amoureux.
Ah! c'est dans le malheur qu'il est doux d'être deux;
L'âme contre les maux semble plus affermie;
Jamais de pleurs amers sur le sein d'une amie!

Achille ainsi longtemps goûte un pur sentiment.

Lorsqu'elle s'associe au chagrin d'un amant,
Il ne demeure plus seul triste avec lui-même;
Il souffre, mais se plaint; il gémit, mais on l'aime;
Et par ces tendres soins à l'amour rappelé,
Oubliant sa douleur sans être consolé,
Il passe enfin, au sein du calme qu'il retrouve,
De l'ardeur qu'il inspire à l'ardeur qu'il éprouve.

Alors les longs baisers ensemble associés,
Qui semblaient dans le deuil à jamais oubliés,
Raniment lentement les feux de la tendresse.

Achille semble encor respecter sa tristesse;
Gardant un doux silence, en son tendre abandon,
Il reçoit les faveurs dont l'amour lui fait don;
Tel qu'une jeune fille en son secret délire,
Il a joui longtemps avant de l'oser dire.

Ulysse vient troubler ces touchantes amours :

« Hector, Hector, » dit-il, « a paru sur les tours ;
» Il est prêt à combattre, et Troie, en allégresse,
» Célèbre le retour du vainqueur de la Grèce.

» Déjà leurs guerriers fiers, allumant les flambeaux,
» Vont, la flamme à la main, menacer nos vaisseaux.
» Nous veillons ; Ménélas, Ajax et Diomède,
» Osent rester aux bords que Neptune leur cède ;
» Agamemnon, Nestor, moi-même, moins ardents,
» Nous gardons les vaisseaux ; et nos guerriers prudents
» Laissent Troie éclater en sa joie insultante.

» Mais la Grèce est encor superbe dans l'attente ;
» Ce sera, si j'en crois nos oracles anciens,
» Le dernier cri d'espoir des enfants des Troyens ;
» Et les Dieux, si longtemps incertains, impassibles,
» Prononceront enfin leurs arrêts inflexibles.

» Calchas s'est élancé du temple de Vulcain,
» Annonçant aux guerriers que nous vaincrons demain

» Et pour mieux attester la volonté céleste,
» Pour mieux prédire à Troie un châtiment funeste,
» Un messager des Dieux a paru dans les airs.

» De son front éclatant il lançait les éclairs,
» Et la foudre, à ses pieds sillonnant le nuage,
» Semblait d'un vieux guerrier dessiner le visage ;
» Non, tel qu'il nous rappelle, aux longs jours du chagrin,
» L'ami dont l'ombre, errante à l'éther du matin,
» Pâle, inerte, à regret suit lentement l'aurore ;

» Mais tel que s'offre à nous l'ancêtre qu'on implore,
» Lorsqu'il vient rappeler aux jeunes nations
» De leurs nobles aïeux les grandes actions,
» Pour qu'on voie à leur tour, dans les luttes guerrières,
» Nos neveux égaler les hauts faits de nos pères.

» Mais de l'heureux présage à peine est-on témoin,
» La nue échappe, fuit et s'évapore au loin.
» Les vents impétueux, déchaînés sur la terre,
» Chassent les tourbillons de la poudre légère ;
» Et sous un voile épais tombe à nos pieds soudain
» Une armure où le cuivre est fondu dans l'airain,
» Où l'acier endurci sous des bras intrépides
» Défierait de Lemnos les traits les plus rapides,
» Et que Vulcain lui-même, irrité contre Hector,
» Fit plus dur que le fer et plus brillant que l'or.

» Calchas a reconnu dans ce présent céleste
» Qu'Hector doit expier son triomphe funeste ;

» C'est l'armure d'Achille, » a-t-il dit.
— « Non, guerrier ;
» Non, » répond le héros ; « voudrais-je un bouclier
» S'il est impénétrable aux flèches de la guerre,
» S'il résiste toujours aux glaives de la terre?
» Voudrais-je être aux combats garanti par les Dieux?

» Hector a mon armure, il doit m'attaquer mieux ;
» Et moi, je n'en veux point, je ne prends que ma lance;
» Vous frémissez à tort ; gardez bonne espérance ;
» Ma lance me suffit ; Grecs, avec ce seul fer,
» Je prétends vaincre Hector de mes armes couvert. »

Il a dit ; c'est ainsi que Bellone l'inspire ;
Agamemnon l'honore, et la Grèce l'admire.

Mais le guerrier de Troie est déjà descendu.

Au milieu de son camp il est déjà rendu,
Et dès qu'il a rejoint sa belliqueuse armée,
D'une nouvelle ardeur il la voit animée.

Tous sont impatients de voler aux combats.
Jamais un noble espoir, excitant les soldats,
N'aura mieux de leur bouche élancé la menace,
Et n'a peint sur leurs fronts plus de rage et d'audace.

Là, les anciens que Mars vient encore d'armer,
Les jeunes que déjà Vénus veut enflammer,
Et tant de citoyens sages dans leur furie,
Qui défendent leurs fils, leurs foyers, leur patrie :
Tous sentent qu'aujourd'hui c'est le dernier effort ;

Ils disent : « C'est pour Troie ou la vie ou la mort ;
» Et pour nous honte ou gloire ; et la gloire est la vie,
» Et la mort au guerrier vaut mieux que l'infamie. »

Hector est fier comme eux d'accomplir son devoir ;
Des fidèles Troyens il partage l'espoir :

« C'est le dernier élan d'Ilion menaçante ;
» C'est le dernier succès d'Ilion triomphante, »
Leur dit-il ; « nous vaincrons les Grecs dans leurs vaisseaux,
» Ils seront engloutis tous vivants sous les eaux,
» A moins que, mettant fin à de longues alarmes,
» Ils ne viennent au camp nous remettre leurs armes.

» Ah ! lorsqu'au pied des tours ils seront prisonniers,
» Nous les abriterons alors sous nos lauriers.
» Chez nous, jamais captif n'a souffert une injure ;
» Jamais ennemi mort resté sans sépulture ;
» Même au sein des combats, point de haine en nos cœurs,
» Et chez nous les vaincus sont amis des vainqueurs. »

Il dit. Un Dieu qui lit dans les choses futures
Voit quel sort ont prédit ces paroles si pures,
Et près d'un tel guerrier frémit lorsqu'il l'entend
Flétrir ainsi d'avance un trépas qui l'attend.

Mais Ulysse est au camp, Achille va le suivre;
Briséis pleure :

« Adieu, je peux cesser de vivre, »
Lui dit-il; « calme-toi; jouis de tes beaux jours;
» Ne trouble point ton cœur dans l'âge des amours.
» J'ai vu le charme doux de ta grâce naissante;
» Un autre aura le soin de ta beauté croissante;
» Heureux, il sera fier de sa félicité,
» Et vous vivrez unis dans un monde enchanté. »

Mais ensuite il ajoute en saisissant sa lance :

« Briséis, je t'aimais, je garde l'espérance
» Que tu te souviendras quelquefois de mon nom.
» Grave-le de tes mains sur les murs d'Ilion;
» Rends par un simple mot l'hommage à ma mémoire
» Que j'aimai Briséis presque autant que la gloire. »
— « O mon ami! » dit-elle, « ô mon maître et mon dieu!
» Laisse au moins ton esclave exprimer un seul vœu :
» Permets qu'après ta mort je te reste soumise;

» Permets que l'union qui ne m'est pas permise
» Soit, au fond de mon cœur à jamais attristé,
» Gardée avec respect par ma fidélité. »

— « Non, » répond le guerrier ; « quand je cours aux batailles,
» Quand je vais d'Ilion renverser les murailles,
» Je veux que Briséis soit libre après ma mort.

» Puissent les Dieux cléments prendre soin de son sort,
» Et que de son bonheur ma perte soit suivie !
» Je ne suis pas jaloux des douceurs de sa vie.

» Je veux que, jouissant des plus heureux loisirs,
» Sans qu'aucun deuil jamais suspende ses plaisirs,
» Elle soit la plus belle et la plus adorée,
» Et que, dans son palais d'esclaves entourée,
» Elle voie à ses pieds les jeunes fils des rois,
» Épris de sa beauté, solliciter son choix,
» Fiers alors de dompter la fortune jalouse
» En portant l'affranchie au noble rang d'épouse. »

Phœnix vient : « Ah ! reçois mon ordre souverain, »
Lui dit-il. « Si je meurs, je veux que dès demain
» Dans Lyrnesse, à ses lois soumise tout entière,
» Tu sois de Briséis le tuteur et le père,
» Et que devant ses pas se joigne à ses regards

» Au respect des guerriers l'hommage des vieillards.
» Adieu. » Soudain il part, et Briséis muette
Se livre tout entière à sa douleur secrète,
Et Phœnix est près d'elle avec un saint respect;
Lui, dont le dévouement ne sera pas suspect,
Il croit qu'elle s'effraye, et déjà la rassure.
« Non,» dit-elle; « voudrais-je, ami, lui faire injure?
» Ah! le suprême jour, Phœnix, est arrivé,
» Où de notre héros l'honneur sera sauvé.
» Je ne redoute rien; Achille est invincible;
» Et parmi ses périls je demeure impassible;
» C'est ainsi qu'il m'apprit à braver le Destin,
» Et je ne crois jamais son triomphe incertain.
» Il obéit enfin à l'ordre qui l'envoie,
» Phœnix, et sa victoire est la chute de Troie! »

Cependant, s'il est vrai que ses jours sont comptés,
Que sa vie est rapide et ses vœux écoutés,
Si la fin de la guerre, illustrant sa mémoire,
Doit bientôt sur sa tombe achever son histoire,
Ne peut-elle songer, à travers les douleurs,
Aux jours qui doivent suivre enfin les jours de pleurs?
Elle y songe, il est vrai, sans que son cœur l'avoue;
Et l'esclave docile humblement se dévoue
Aux ordres que son maître a voulu lui donner,
Résignée au bonheur qu'il lui plaît d'ordonner.

Tout à coup le hasard amène devant elle
L'épouse légitime, amante si fidèle,
Qui, dans la plaine errante, et frémissant d'horreur,
Laisse partout sans cesse éclater sa terreur.
Elle voit Briséis, et Briséis tranquille!
« Dieux! c'est là devant moi la maîtresse d'Achille! »
Dit-elle. Et! quel chagrin tient son cœur oppressé!

Mais Briséis a dit : « Le sort s'est annoncé;
» Nous vaincrons! »

« — Elle rit! Hélas! plus d'espérance;
» C'est ainsi que le sort se révèle d'avance! »
S'écrie Andromaque; « oui, déjà même en mon deuil
» S'abaisse mon front humble aux pieds de son orgueil.
» L'épouse irréprochable est plaintive, importune,
» Quand l'esclave sourit aux dons de la fortune! »

L'autre dit à Phœnix : « S'il meurt sous Ilion,
» Achille m'a légué son palais et son nom;
» Il veut qu'après sa mort je sois heureuse et fière,
» Entourant de plaisirs une longue carrière.
» Non, non, je veux qu'il vive et qu'il me soit rendu,
» Qu'est Lyrnesse pour moi quand je l'aurai perdu?
» Plutôt qu'être après lui reine d'un peuple brave,
» Je préfère l'honneur d'être encor son esclave. »

Mais Andromaque aussi recueille en son esprit
Le dernier vœu qu'Hector à son amour prescrit :
« Oui, puisque tu le veux, je survivrai, » dit-elle,
« Et je supporterai ma douleur éternelle.
» Oui, je dois respecter tes suprêmes avis ;
» Cher époux, je vivrai pour veiller sur ton fils;
» Et nous irons pleurer sur la rive étrangère,
» S'il me reste un asile où, fidèle à son père,
» Je puisse à son oreille en rappeler le nom ;
» Et nous ne perdrons pas l'image d'Ilion. »



CHANT VINGT-TROISIÈME

[illegible]

On a dit qu'au milieu des ombres solitaires,
Un long spectre, [illegible] de voiles funèbres,
S'est élevé tout à coup [illegible]
[illegible]
[illegible], sortant soudain du fond des noirs abîmes,
La [illegible] ses victimes,
Fit entendre; le front couronné de cyprès,
Des [illegible]

ACHILLE A TROIE

CHANT VINGT-TROISIÈME

MORT D'HECTOR

On a dit qu'au milieu des ombres solitaires,
Un long spectre, entouré de voiles funéraires,
S'est levé tout à coup, et sur ces tristes bords
Vint offrir l'holocauste aux dieux vengeurs des morts,
Et que, sortant soudain du fond des noirs abîmes,
La Gorgone hideuse, insultant les victimes,
Fit entendre, le front couronné de cyprès,
Des imprécations les lugubres arrêts.

Et près d'elle bientôt l'Euménide exécrable,
L'Euménide, éclatant d'un rire impitoyable,
Trace d'un trait de feu la lice des guerriers,
Entr'ouvre les enfers sous les champs meurtriers,
Et quand sa voix puissante excite la tempête,
La Mort accourt, la Mort, qui se tient toujours prête!

Leurs fatals cris de joie ont troublé l'univers;
Jupiter lance alors sa foudre dans les airs,
Vulcain ses éclairs, Mars ses flèches venimeuses;
Eurus roule à grand bruit les ondes écumeuses,
Et les monts ébranlés jusqu'en leurs fondements
Vont bientôt engloutir des masses d'ossements;
Telle on voit la nature au désordre livrée!

Le roi du Styx a fui de sa cour éplorée;
Il parcourt plein d'effroi son empire odieux;
Il tremble qu'en ce jour l'ébranlement des cieux
Et l'abîme creusé sous la terre entr'ouverte
Ne laissent un moment sa rive découverte,
Et que nos dieux amis, gardiens de l'univers,
N'apprennent les tourments qu'on subit aux enfers.

C'est là ce que prédit un présage funeste :

Personne ne l'a vu, tout le monde l'atteste;

Les vents, les cieux, la terre éclatent ébranlés
Quand les cerveaux humains sont un moment troublés.

Cependant les Troyens s'avancent aux batailles,
Les rangs égaux, serrés, pareils à ces murailles
Fortes des rocs unis qu'on ne peut détacher,
Et qui des vieux remparts défendent d'approcher;

Ou tels qu'au sein des airs les sinistres nuages,
Lorsque les Dieux vengeurs préparent les orages,
Chargés du voile épais qui les couvre à nos yeux,
S'avancent lentement sur la voûte des cieux.

Les Grecs les attendaient sur les rives armées;
Sous ces nouveaux remparts au combat animées,
Leurs colonnes, au bord des bouillonnantes eaux,
Prêtes pour les combats, protégeaient leurs vaisseaux.

On ne veut pas quitter cet Ilion superbe
Avant que ses débris soient dispersés sur l'herbe;
On ne veut pas quitter ces mâts audacieux
Avant d'avoir paré leurs fronts victorieux;
Sans eux la guerre semble être à jamais flétrie :
Sans eux plus de retour au sein de la patrie!

Mais à peine on commence à lancer quelques traits,

Que les braves Troyens veulent lutter de près.
Les chefs sont méconnus, et leur prudence est vaine;
L'ardeur de leurs soldats eux-mêmes les entraîne;
Eux-mêmes, confondus entre les rangs serrés,
Suivent les mouvements dont ils sont entourés;
Et par un choc égal tous se heurtent ensemble.

Tels sont les flots pressés que Neptune rassemble
Lorsqu'à l'ordre du dieu, par les vents soulevés,
Ils roulent en fureur sur les rocs élevés.

C'est ainsi que d'audace et de rage enflammées,
S'entre-choquent trois fois ces vaillantes armées.
Trois fois aux premiers rangs, l'un à l'autre opposés,
Les guerriers sont tombés sous leurs glaives croisés,
Et trois rangs tout entiers couvrent la longue arène.

La blanche neige alors couvrait la vaste plaine;
Les durs frimas glaçaient la surface des champs,
Portant avec horreur les cadavres fumants.

Quelle vue imposante à l'œil du guerrier même!
Quel témoin éclatant du châtiment suprême!
Là semble tour à tour s'unir en s'effaçant
La blancheur de la terre au rouge éclat du sang,
Et près du corps glacé l'arbre est plus froid peut-être,

Mais l'homme se dissout quand l'arbre va renaître;
L'hiver suspend la vie et le fer la détruit;
L'homme est mort, toujours mort; l'arbre vit, toujours vit.

Ah! déjà les Troyens, mécontents d'une lutte
Qui semble n'avancer ni retarder la chute,
Vont, suivant leur usage, en brisant tous les rangs,
Comme les noirs vautours de toutes parts errants,
Rechercher qui s'isole, éviter qui s'assemble,
Puis surprendre, attaquer, fuir et frapper ensemble.

C'est pour mieux s'égorger que l'on s'est dispersé.
On ne protége plus le malheureux blessé,
On ne console plus le guerrier qui succombe,
Aucun ami pieux ne lui fait une tombe;
Tous sur le champ de mort combattent sans horreur;
Chacun cherche un rival digne de sa fureur :
Le jeune Hypothoüs attaque Lycomède,
Énée en menaçant vole sur Diomède,

. . . .

Mais quand tous deux à peine avaient croisé leurs fers,
Un flot de combattants, comme au milieu des mers
Des vagues tout à coup par les vents repoussées
Rompent en retombant les vagues dispersées,
Précipité soudain entre leurs boucliers,
Sépare, entraîne au loin ces généreux guerriers.

Ah ! quels tristes exploits illustrent ces batailles!
Jadis Olynthe en pleurs, cachée en nos murailles,
D'un imprudent amour a couru le danger,
Et, mère sans époux, sur le sein étranger
A déposé son fils sans l'oser reconnaître,
Sans le revoir jamais, sans l'embrasser peut-être!
Et ce fils, sans effroi puisqu'il est sans espoir,
Puisqu'il n'a point de droits, n'a pas même un devoir.
Il brave les périls sans chercher la victoire ;
Il s'illustre sans cesse et n'a jamais de gloire;
Et toujours s'épuisant en combats superflus,
Il n'ose s'égaler à ses rivaux vaincus!
Enfin, trop imprudent, c'est Ajax qu'il menace ;
Ajax impitoyable a puni son audace ;
Il n'est plus.

Comme lui succombent sans regrets
Deux jeunes orphelins, Arétus et Pyrès,
Qui vivaient l'un pour l'autre, et qui meurent ensemble.
Que d'illustres débris ce long carnage assemble !

Mais il faut que la flamme embrase les vaisseaux ;
Hector aux Grecs vaincus prétend fermer les eaux ;
Et s'attachant lui-même au navire d'Atride,
Suivi des plus hardis que sa vaillance guide,
Il s'élance à travers les glaives menaçants;

Et le bitume épais couvert de feux naissants
Va bientôt devant lui porter la flamme ardente,
Qui s'allume à l'abri de sa main imprudente.
Le fier Atride accourt, irrité de l'affront,
Et la rage et l'orgueil éclatent sur son front.
Il crie en vain : les Grecs lentement se défendent ;
Est-il donc sur la terre un vengeur qu'ils attendent?

Pourquoi dans cette lutte a-t-on vu les destins
Se balançant toujours et toujours incertains?
Est-on des deux côtés également coupables,
Et s'est-on appuyé sur des forces semblables?
Ilion adultère et les Grecs conquérants
Sont-ils avec justice en même temps souffrants?
Le ciel a-t-il voulu qu'Hector fût, plus qu'Atride,
Guerrier audacieux et soldat intrépide,
Parce que Ménélas l'emporte sur Pâris?
Et de ces grands débats n'avons-nous rien appris ?
Enfin quel est le bruit que les peuples entendent?
« N'est-il pas, » ai-je dit, « un vengeur qu'ils attendent? »

Oui ; soudain, tel qu'un dieu paraît au sein des airs,
De sa droite invincible arrêtant les éclairs,
De la gauche étendant Iris étincelante,
Si belle d'espérance, et d'amour si brillante,
Lorsque Rhée, un moment veuve, stérile, en pleurs,

Voit revenir l'époux qui la pare de fleurs,
Et retourne en ses bras à cet hymen du monde
Qui rend les cieux brûlants et la terre féconde,
Tel Achille apparaît : tels, au sommet du mont,
De longs rayons de feu s'élancent de son front.

Il crie : « Hector, Hector ! » Soudain Hector s'arrête;
Soudain à cette voix Ilion s'inquiète;
Les Grecs sont ranimés, les Troyens stupéfaits;
Et les Dieux sont présents, attentifs et muets.
Trois fois il crie : « Hector ! » Trois fois les fils de Troie
Frémissent, et les Grecs ont tressailli de joie.

Le brave Hector entend cet appel orgueilleux.
Alors sur son armée il jette au loin les yeux :
« Déiphobe, » dit-il, « abandonne ces rives;
» Et toi, cours rallier les troupes fugitives,
» Euphorbe, conduis-les vers ces monts resserrés,
» Ferme-les à ces Grecs qu'Achille a délivrés.
» Toi, va rejoindre Énée ; apprends-lui, cher Idée,
» Que par lui désormais l'armée est commandée,
» Et qu'il soit informé, mais sans rien craindre encor,
» Qu'Achille sauve Atride et vient combattre Hector. »

A ces mots, il s'éloigne, et marche vers Achille.
Il ne perd point en route un discours inutile,

Et traverse les rangs des Troyens consternés,
Calme et fier ; tel que vous, êtres prédestinés,
Vous, que poursuit toujours le sort impitoyable
Qui marqua sur vos fronts sa main ineffaçable,
Vous, instruits qu'il menace et qui ne craignez pas,
Vous, instruits que l'abîme est ouvert sous vos pas,
Et qui restez debout sur sa voûte tremblante !

Mais alors, seul, armé de sa lance insolente,
Achille est sans armure, il est sans bouclier,
Et son front découvert n'a qu'un simple laurier.
Toutefois il reprend, par respect pour la Grèce,
Un casque, surmonté d'une crinière épaisse,
Qui n'est que l'ornement d'un illustre combat,
Et qui semble à l'armée indiquer le soldat.

Déjà dans les deux camps chacun est dans l'attente.
Mais à peine Hector vient, quelle rage insultante !
« Voilà mon assassin, » crie Achille, « voilà,
» Patrocle, le guerrier dont le fer t'immola !
» Attends, attends, ami, qu'à son tour il succombe :
» Le sang du meurtrier va couler sur ta tombe. »

» Cesse, » répond Hector, « un outrage odieux ;
» Tu sais que nos destins sont au pouvoir des Dieux. »
Il dit, et tout à coup dans la lice il s'élance,

Et d'un bras ferme et prompt il a poussé la lance.
Mais Achille immobile attend sans se troubler,
Et le fer détourné ne vient pas l'ébranler.
Hector a redoublé de force et de courage,
On le voit se grandir tout entier avec rage;
Et soudain relevant le frêne dont Vulcain
Arma le faîte aigu du plus solide airain,
Il atteint tout à coup ce casque formidable
Dont l'aspect aux mortels fut toujours redoutable,
Et qui sous cet assaut crie, éclate et se rompt;
Achille est stupéfait; c'est son premier affront.

C'est alors qu'il attaque : Hector calme s'apprête;
Et la lance d'Achille a menacé sa tête;
Il se baisse, l'évite et n'en a pas frémi.
« Mais vois ici le fer qui perça ton ami, »
Lui dit-il, « à nos vœux il sera plus propice;
» Il est temps, il est temps que l'un de nous périsse,
» Je te le rends. »

— « J'accepte, et c'est fait de tes jours;
» Je vais livrer ton corps en pâture aux vautours, »
Répond-il; et ce fer, soudain il le relève,
Et soudain sa fureur semble animer le glaive;
Il brille, il étincelle autant que sur le roc
Le caillou rend l'éclair et le feu sous le choc.

Ainsi frappent croisés leurs larges cimeterres;
Jamais si fiers rivaux en des luttes guerrières !
Mais au triomphe encore aucun d'eux n'aurait droit;
Achille est plus robuste, Hector est plus adroit;
Et deux fois, le front haut sous le glaive d'Achille,
Le Troyen aux assauts a résisté tranquille;
Deux fois le Grec honteux revient sur l'insolent
Qui ne veut succomber qu'en un combat trop lent.

Il frémit, il écume, et sans cesse il s'élance,
Étonné chaque fois de cette résistance.
Si vifs sont les transports qu'il ne peut maîtriser,
Qu'il tremble comme un dieu qui veut tout écraser;
Que dis-je? se peut-il? il tremble, l'invincible!
Il tremble, aussi jamais il ne fut plus terrible!

Hector lutte toujours, rien n'ébranle son cœur;
Mais il prévoit trop bien quel sera le vainqueur;
Il reconnaît qu'enfin les dieux cruels à Troie
L'ont lui-même marqué pour leur première proie.

Eh bien, puisque son sort ne peut-être douteux,
Il espère du moins qu'ils périront tous deux,
Et réclamant du ciel le prix de son audace,
Il s'élance au-devant du coup qui le menace
Pour mieux frapper lui-même : heureux s'il meurt vengé!

Hélas! déjà le glaive en son sein s'est plongé;
Son bras se lève à peine, et retombe inutile;
Il chancèle, et le fer fuit de sa main débile;
Deux hérauts s'élançant l'ont reçu dans leurs bras.
Mais tous deux sont de Sparte, unis à Ménélas
Par leur fidélité longuement honorée;
Il tombe ainsi captif de la Grèce illustrée;
Les funestes destins sont enfin résolus;
Le brave Hector expire : ô Troie! Hector n'est plus!



CHANT VINGT-QUATRIÈME

ACHILLE A TROIE

CHANT VINGT-QUATRIÈME

PRIAM AUX PIEDS D'ACHILLE

Homère, j'ai chanté, j'approche du vieil âge,
Et la douleur d'un père est mon dernier ouvrage.

O souvenir cruel! j'ai souffert comme lui;
La mort de mon seul fils m'a laissé sans appui.
Jeune, ardent, il troubla sa jeunesse fleurie:
Il n'a pas, comme Hector, défendu sa patrie;
Il a, comme Patrocle, au sol de l'étranger,
Recherché le trépas à travers le danger.

Combien j'ai déploré son funeste courage!
Nos pleurs seuls en secret osent lui rendre hommage;
Et chaque jour revient le triste souvenir :
Chaque jour au passé ressemble l'avenir.
Dans le deuil qu'il emporte et le deuil qu'il appelle,
L'inflexible Destin toujours se renouvelle.
Ainsi le cœur s'épuise en regrets superflus;
Je plains le vieux Priam lorsque son fils n'est plus.

Ce n'est donc pas assez pour Achille intraitable,
Ce glorieux succès d'un combat mémorable;
Non, ce n'est pas assez pour Achille irrité
Qu'Hector ait succombé sous son bras indompté;
Il lui fait un outrage indigne de mémoire,
Dont jamais un héros n'a souillé sa victoire :
Ce corps autour des murs sur la poudre traîné,
Aux vautours affamés doit être abandonné!

Hélas! Hécube errait, inquiète, éperdue;
Elle a vu sur un roc la dépouille étendue :
« Ciel! ô ciel! lui! » dit-elle, et s'affaissant soudain,
Elle tombe; à ses yeux la lumière s'éteint;
Et ses fils en leurs bras la ramènent mourante.
Déjà le roi, saisi d'horreur et d'épouvante,
S'efforçant d'étouffer sa profonde douleur,
D'Ilion délaissé pressentait le malheur;

Déjà ses vieux amis, tressaillant à sa vue,
Déploraient à ses pieds cette mort imprévue.
Lui seul reste longtemps immobile et muet :
Tant un serpent rongeur le dévore en secret !
Enfin, se relevant en roi dont le courage
Montre combien est fort l'homme pieux et sage :
« Déiphobe, » dit-il, « va chercher Hélénus,
» Et fais mander Énée. »

A peine ils sont venus :
« Mes enfants, » leur dit-il, « je vais au camp d'Achille. »

Tous frémissent soudain, et lui seul est tranquille.
On s'étonne, et chacun a peine à concevoir
Ce projet, trop affreux pour qu'il soit un devoir ;
Personne assurément ne s'imagine encore
Aux pieds du meurtrier le père qui l'implore.
Priam n'annonce pas le sublime dessein,
Qui devant le ciel seul est caché dans son sein.

« Mes fils, respect aux Dieux, » dit-il, « et pas de plainte !
» Je vais au camp d'Achille et je m'y rends sans crainte.
» Si les Grecs, insultant un vieillard malheureux,
» Osent me retenir captif au milieu d'eux,
» Tu défendras le trône avec ta brave armée,
» Énée, à la constance elle est accoutumée.

» Toi, maintiens, Hélénus, nos temples et nos lois;
» Les peuples et les Dieux m'ont confié leurs droits;
» Que d'un dépôt sacré la garde te soit chère.
» Moi, je ne suis plus roi, je ne suis plus que père;
» Et je vais humblement en remplir le devoir.
» Priez que le vainqueur daigne me recevoir. »

Puis auprès d'Hélénus : « C'est à toi de répandre
» Sur mon front suppliant l'opprobre de la cendre,
» Pontife, » lui dit-il; et le vieillard pieux
S'abaisse noblement sous le regard des Dieux.

Le pontife a béni cette tête sacrée
Que depuis soixante ans le peuple a vénérée,
Et dont les longs cheveux blanchis par les douleurs
Nous semblent consacrer les vertus aux malheurs.

Les prêtres ont déjà disposé l'huile sainte;
Sur les autels en deuil ils ont versé l'absinthe;
Ils ont offert aux Dieux, après l'orge et le sel,
Les trésors réunis de la vigne et du miel.

Alors, se retournant vers sa suite affligée,
Priam voit une femme en sa douleur plongée :
« O toi, qui dès longtemps veilles sur ma maison,
» Viens verser sur mes mains l'eau pure du Phison :

» Elles n'ont pas causé cette chute cruelle.
» A mes filles, » dit-il, « tu resteras fidèle;
» Elles t'aimaient, Cléa, dans leur prospérité;
» Tu les suivras encor dans la captivité. »

A ce discours touchant, tous répandent des larmes;
Et tous tremblent encor, lui seul est sans alarmes;
Il part et va d'Achille affronter les mépris;
Il s'agit de donner une tombe à son fils!

On sait que des mortels privés de sépulture
Les mânes, désolés de cette grande injure,
Errent en gémissant autour des lieux sacrés,
Dont notre impiété les retient séparés.
Qu'une ombre abandonnée apparaisse à la rive,
Les flots en s'écoulant portent sa voix plaintive,
Et Caron sur la vague écarte ses efforts,
Et Cerbère en hurlant l'éloigne de ses bords.

Mais quel est ce guerrier étendu sur la poudre?
C'est celui qui, semblable au dieu lançant la foudre,
Avait si noblement, dans de hardis combats,
Renversé de ses traits les plus braves soldats!

Veut-il donc des guerriers avilir la carrière,
Achille? et verra-t-on écrit sur la poussière

Un triomphe insolent qui ne respecte plus
Les devoirs des vainqueurs ni les droits des vaincus?

O roi, ne sais-tu pas quel courroux le possède?
Priam, ignores-tu que jamais il ne cède?
Et le sublime accent de cette piété
Vaincra-t-il de son cœur l'inflexibilité?

Le jour s'affaiblissait sur la voûte céleste;
Achille s'éloigna de l'enceinte funeste;
Il semblait calme alors, quoiqu'il fût affligé;
Il était sans courroux puisqu'il était vengé.

Tout à coup près du temple où la bonne déesse
Des mortels malheureux accueille la détresse,
Toujours prêtant l'oreille aux plaintes, aux regrets,
Toujours offrant l'espoir, même aux vœux indiscrets,
Au détour de l'autel où les douleurs gémissent,
Sur le seuil qu'ont usé les genoux qui fléchissent,
Il voit un vieillard faible et se traînant vers lui,
Dont une fille en pleurs était le seul appui :

« Ah! quel est, » se dit-il, « ce père misérable?
» Patrocle aux suppliants fut toujours secourable,
» Sans doute il lui plairait qu'Achille généreux
» Consolât sur sa tombe un vieillard malheureux. »

Il semble que déjà l'auguste Providence
Fît descendre vers lui la céleste clémence
Qui devait présider à l'entretien touchant.
On les voit lentement ensemble s'approchant,
Et les Dieux du vieillard protégent la prière.

« Achille, souviens-toi, souviens-toi de ton père! »
Lui dit-il; il ajoute : « Il ne t'a point perdu;
» Il ne voit pas son fils sur la terre étendu,
» Sans secours, sans pitié, sans honneur et sans tombe! »
Achille reconnaît cette voix; mais il tombe,
Il tombe à ses genoux, ce vénérable roi
Qui pendant cinquante ans a régné sans effroi,
Et qui lassa des Grecs les troupes enflammées,
Tant qu'Hector commanda ses vaillantes armées.

« Achille, » ajoute-t-il, « les Dieux, maîtres de nous,
» Marquent souvent nos fronts du sceau de leur courroux;
» La coupe qu'en passant le sort nous a choisie
» Verse souvent l'absinthe, et trop peu l'ambroisie;
» Vois mes regards éteints, vois mes cheveux blanchis;
» Tu ne vois rien encor de la mort de mon fils;
» Ce sont mes vieux malheurs qui chargent ma vieillesse.
» Mais je souffre aujourd'hui qu'un nouveau deuil m'oppresse,
» Et je vis, tant qu'Achille ose laisser encor
» Sans honneur, sur le sol, la dépouille d'Hector. »

Alors il se tait, faible et la tête affaissée,
Le front pâle, l'œil morne et la langue glacée.
Achille garde encor sa dure inimitié;
Mais il semble pourtant n'être pas sans pitié.
« Roi, » lui dit-il enfin, « ton deuil est légitime,
» Mais des arrêts du sort tu n'es pas seul victime.
» J'éprouve comme toi ce que les dieux vengeurs
» Versent de pleurs dans l'âme et de chagrins rongeurs.
» Et pourquoi me ravir le compagnon que j'aime?
» Et pourquoi m'attaquer dans un autre moi-même?
» Qui donc osa trancher les jours de mon ami? »

Ah! soudain le vieillard se relève à demi :
« Quoi! » dit-il, « toi, vengeur de la Grèce insultée,
» Peux-tu blâmer un fils dont l'ardeur indomptée,
» Éprouvant les transports de notre honneur blessé,
» Défendit son pays qu'Atride a menacé!
» Ah! les guerriers sont fiers de s'imiter l'un l'autre,
» Achille, et ta vertu doit répondre à la nôtre;
» Il était, comme toi, vaillant, audacieux,
» Tu seras comme lui doux, sensible et pieux.
» Un captif près de lui n'eut jamais une injure;
» Jamais ennemi mort resté sans sépulture!
» Et lui-même il disait : « Point de haine en nos cœurs;
» Et chez nous les vaincus sont amis des vainqueurs. »
» Et lorsque d'un tel fils tu prives un vieux père,

» Ne puis-je réclamer sa dépouille si chère?
» J'apporte la rançon d'un captif qui n'est plus,
» Que rien ne peut plus rendre à nos pleurs superflus;
» Si c'est un faible prix pour le rival d'Achille,
» Dans la poudre à tes pieds vois ma tête débile,
» Reconnais mon courage en cet abaissement;
» C'est le roi des Troyens qui t'implore humblement;

» Et je presse tes mains entre mes mains tremblantes!
» Dieux! ne sont-elles pas encor toutes sanglantes?
» C'est le sang de mon fils, Achille, il est à moi;
» C'est le seul bien qu'ici je réclame de toi.
» Achille, rends honneur au guerrier qui succombe!
» Si le sort t'eût trahi, j'eusse honoré ta tombe;
» Et si, sans mon aveu, tes restes dédaignés
» Fussent traînés honteux sur les champs indignés,
» Eussé-je fait attendre une douleur amère?
» Non, dès le premier mot j'eusse exaucé ton père. »

Ah! deux fois, à ce nom d'un père qu'il chérit,
Le sévère guerrier malgré lui s'attendrit;
Il se laisse pencher sur le front vénérable
Du vieillard tout paré du chagrin qui l'accable,
Et tous deux oubliant leur longue inimitié,
Sont en leurs bras ensemble unis par la pitié.

« Oui, tu souffres beaucoup, ô roi ! dans ta vieillesse, »
Dit Achille, « et tu viens au milieu de la Grèce,
» Sans gardes, sans défense, et même auprès de moi,
» Moi, par qui le Destin s'appesantit sur toi.
» Ce dévouement sublime honore ton courage ;
» Et même en mon courroux je sais te rendre hommage.
» J'éprouve ta douleur autant que je le puis.

» Hélas! Pélée un jour subira tes ennuis ;
» Je l'ai vu si longtemps, roi d'un peuple fidèle,
» Voluptueux amant d'une épouse immortelle,
» Père de douze fils, l'honneur de sa maison ;
» Et je lui reste seul ; et dans son abandon,
» Il apprendra bientôt que, dans Troie asservie,
» Achille avant le temps a terminé sa vie.

» Et toi-même, ô Priam ! toi, plein de jours heureux,
» Entouré de tes fils et vaillants et nombreux,
» Tu voyais dans la paix tes cités florissantes ;
» La Phrygie, Ilion, Lesbos obéissantes,
» Bénissaient chaque jour la douceur de tes lois ;
» Tu subis maintenant l'infortune des rois ;
» La guerre a ravagé l'empire de tes pères ;
» Le deuil de ta maison succède aux jours prospères ;
» Et tu viens implorer le meurtrier d'un fils ;
» Il te faut à genoux réclamer ses débris !

» Eh bien, je veux enfin apaiser tes alarmes;
» Touché par ta prière et vaincu par tes larmes,
» J'adoucirai le deuil qui dévore ton cœur.
» Reconnais dans Achille un généreux vainqueur :
» Oui, je te rends le corps d'un guerrier, d'un fils tendre,
» Seul gardien d'Ilion qu'il sut longtemps défendre;
» Je veux dans tes douleurs alléger tes vieux ans,
» Et je dois obéir aux dieux des suppliants. »

Puis Achille en sa tente est rentré solitaire :
« Ah! tu dois approuver cet ordre funéraire,
» Cher Patrocle, » dit-il; « ce roi, dans ses malheurs,
» T'aurait trouvé sensible à ses timides pleurs.
» Je trahis ta vengeance, il est vrai, mais toi-même
» Tu voudras applaudir à ce devoir suprême,
» Lorsque j'irai bientôt te revoir dans les cieux. »
Ainsi plus de courroux ne brille dans ses yeux;
Il est triste toujours, mais il soupire calme;
Et c'est mieux qu'un laurier, c'est une noble palme
Qui semble couronner, sur son front satisfait,
Le doux contentement que procure un bienfait.

Bientôt ce corps sacré, sous des voiles funèbres,
Avec un saint respect, mais couvert des ténèbres,
Échappant sous leur ombre à l'œil d'Agamemnon,
Est porté sur le char que guide Automédon.

Ainsi s'est accompli l'ordre pieux d'Achille,
Et le triste cortége avance vers la ville.
Priam, le front baissé, se penchant près du corps,
Sous le manteau des rois priait le dieu des morts.
Quelquefois les sanglots arrêtaient sa pensée;
Et quand le char parvint à la porte de Scée,
Andromaque attendait; elle s'écrie : « Hector!
» Hector, » ajoute-t-elle, « Hector, » dit-elle encor;
Et sa voix s'est perdue et tous ses sens frémissent.
Tous près d'elle, au palais, en pleurs se réunissent.

« O cher époux, » dit-elle, « époux tant regretté,
» Il est donc arrivé, ce jour si redouté!
» Je te l'avais prédit, tu m'as abandonnée!
» Sourd aux cris de l'amour, bravant la destinée,
» Tu voulus sauver Troie et tu perds Troie et nous.
» Oui, nous, ton fils encor s'assied sur mes genoux;
» Les Troyens vont périr avant qu'il soit en âge
» D'hériter de son père un illustre courage.
» Les Troyens vont périr sous les Grecs triomphants;
» Enfant, il ne peut pas protéger leurs enfants.
» Mais je respecterai ta volonté dernière,
» Et que je sois captive à la rive étrangère,
» Ou sur le sol natal délaissée avec lui,
» Partout je me consacre à lui servir d'appui;
» Et je peux l'élever, puisque dans sa mémoire,

» Il suffit de graver les hauts faits de ta gloire.
» Oui, j'entends, cher époux, j'entends toujours ta voix :
» Lorsque je t'ai revu pour la dernière fois,
» Tu m'as dit qu'il devait égaler ton audace ;
» Et je dois donc l'aider à marcher sur ta trace ;
» Je te serai fidèle, et lui, fidèle aussi :
» C'est le dernier serment que je te fais ici ! »

Ah ! tel est son courage en ces heures funèbres,
Qu'elle ordonne elle-même à travers les ténèbres,
Aux prêtres qu'aux autels Mercure a consacrés,
Les tristes soins du deuil longuement préparés.

Le lendemain, le roi vient, malgré son vieil âge,
Présider aux honneurs de ce touchant hommage.
La tombe était creusée en ces rochers épais,
Séjour de souvenir et de gloire et de paix,
Où les rois ses aïeux, dont il suivait les traces,
A leurs illustres fils ont préparé les places ;
Là, dis-je, où chacun d'eux tour à tour doit finir.

Mais Cassandre, déjà pleine de l'avenir,
Sent que des dieux vengeurs éveillent sa pensée.
Aussi veut-elle aux Grecs voir leur chute annoncée,
Découvrant à leur vue en des siècles nombreux
L'immensité des temps s'écoulant devant eux.

C'est ainsi que Phœbus, en s'élevant de l'onde,
Et répandant les fleurs dont il couvre le monde,
Guide l'œil du Destin qui le suit dans son cours,
Partout où son lever recommence les jours.

Tel est l'esprit humain quand le ciel l'illumine.

Cassandre est sur la tombe et son doigt la domine,
Qui, tourné vers l'Olympe, avant qu'elle ait parlé,
Commande le respect à ce peuple assemblé;
Et dans ses yeux errants, dans sa vue égarée,
On reconnaît le dieu dont elle est inspirée.

Il est temps : ses cheveux sur son front hérissés,
Et son visage pâle et ses traits effacés,
Ses nerfs tremblants, ses sens pleins de l'horreur divine,
Et son souffle enflammé pesant sur sa poitrine,
Prouvent que son esprit ne peut plus contenir
L'oracle audacieux qui porte l'avenir.
Elle éclate; elle exhale enfin sa voix terrible :

« O Saturne, » dit-elle, « immuable, inflexible,
» Dont l'œil d'airain parcourt les siècles s'écoulant,
» Qui reposes tes pieds sur le monde tremblant,
» Et dont le front s'élève au delà de l'espace,
» Où naquit sous ta main l'univers qu'il embrasse!

» O Saturne, ton fils, dans la balance d'or,
» Ordonne qu'Ilion périsse avec Hector.
» Mais tu voudras un jour venger nos destinées,
» Et les Grecs expieront leurs brillantes années.
» Déjà le dieu vengeur s'asseoit sur nos débris;
» Le vainqueur d'Hector meurt de la main de Pâris;
» Ulysse erre dix ans sur la mer étrangère;
» Et le grand roi des rois qui punit l'adultère,
» Le retrouve insolent assis à son chevet,
» Et l'épouse a tranché le bonheur qu'il rêvait.

» Troie avait préparé la vengeance de Troie :
» Hélène à Clytemnestre avait ouvert la voie;
» Et moi que l'esclavage enchaîne en sa maison,
» J'aurai porté malheur au grand Agamemnon.
» Les Grecs ne m'auront pas impunément trahie;
» Les autels auront vu leur sacrilége impie,
» Afin que la terreur attachée à leurs pas
» Multiplie en son cours les plus sanglants débats.

» Ainsi leur race aussi va venger notre ville;
» Le fils d'Agamemnon frappe le fils d'Achille;
» Puis a tué sa mère, et lui-même égaré,
» S'éteint sous les serpents qui l'auront dévoré.
» C'est la veuve d'Hector, fidèle à sa mémoire,
» Qui défendit contre eux sa patrie et sa gloire.

» C'est la fille d'Hélène, elle amoureuse encor,
» Qui les arme, les trompe et leur donne la mort.
» Et n'est-ce pas toujours Ilion qui se venge?

» Mais nous voyons déjà la fortune qui change;
» Bientôt un fils de Troie, en son obscurité,
» En cherchant un asile, a créé la cité
» Qui, sortant des marais et dominant sur l'onde,
» Et conquérant partout les ruines du monde,
» Sera le peuple roi de tous les rois vainqueur.

» Alors quel doux spectacle intéresse mon cœur!
» Alors disparaîtront Sparte, Athène, Argos, Pyle;
» Partout les fils d'Hector domptent les fils d'Achille!

» Ainsi je vous prédis que vingt siècles vengeurs
» Verront les descendants des Troyens voyageurs
» Étendre au monde entier leur grandeur tutélaire :
» Tandis que deux mille ans la Grèce tributaire,
» Condamnée à flétrir ses triomphes anciens,
» Expiera sous le joug la chute des Troyens.

» Alors partout combats, ravage et barbarie;
» Jamais amour, pitié, ni frères, ni patrie.
» Grecs, vous ne serez plus qu'esclaves abrutis,
» Vos esprits et vos cœurs seront anéantis.

» Restez donc deux mille ans dans cette mort vivante ;
» Nous serons trop vengés lorsque, vile, ignorante,
» Votre race n'aura, dans son lâche repos,
» Sciences ni vertus, poëtes ni héros.
» Croyez-vous qu'il n'est point de justice divine ?

» Allez donc d'Ilion achever la ruine,
» Nos murs vont dans les feux s'écrouler devant vous ;
» Ce jour vous appartient ; l'avenir est à nous. »

Ainsi Cassandre a dit vingt siècles de vengeance !

Mais nous verrons aussi, Grecs, votre renaissance.
Loin de vous, des Troyens étaient puissants encor ;
Les Francs, vaillants et fiers, sont dignes fils d'Hector ;
Et quand la liberté, ce premier bien de l'homme,
Rappelle à leur esprit les souvenirs de Rome,
Même avant de saisir le prix de leurs travaux,
Ils vont en faire don à des peuples nouveaux,
Et s'unissant à vous, aidant votre courage,
Ils viennent rompre enfin deux mille ans d'esclavage.
Je vois les Grecs renaître et reprendre leur nom.
Lorsqu'ils ont expié la chute d'Ilion
Par vingt siècles de joug, d'opprobre et de misère,
Retrouvant un Achille et peut-être un Homère,
Ils vont renouveler les prodiges de Mars ;

Ils sauront ranimer et leur langue et leurs arts;
Leur patrie asservie était désenchantée;
La Grèce n'était plus, ils l'ont ressuscitée!

Et je viens applaudir à ces faits glorieux,
Comme un ami fidèle à leurs nobles aïeux.
J'ai passé quarante ans à chanter leur vaillance;
Et jusqu'à ma vieillesse et depuis mon enfance,
Heureux d'être avec eux dans l'étude et la paix,
J'ai rêvé leurs amours, leurs vertus, leurs hauts faits.
Combien je les aimai! Combien je les admire!
Je leur ai consacré mes veilles et ma lyre;
Et j'espère qu'un jour, sur leur illustre bord,
Doit renaître un Tyrtée à l'abri d'un Nestor.

Ah! qu'on dise du moins, à mon heure dernière :
« Il fut l'ami des Grecs et l'élève d'Homère. »



TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

Paris.— Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

ŒE



